



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

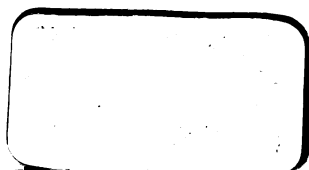
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



~~K/Z 5910 A.1~~

REP.F.12 907 (1)



CHICHOIS

POÈMES, CONTES ET ÉPITRES.



SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS
(CERCLE ARTISTIQUE)

G. BÉNÉDIT

CHICHOIS

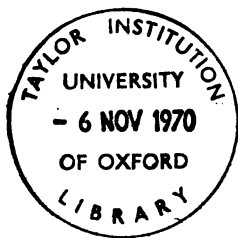
LA POLICE CORRECTIONNELLE
CONTES — ÉPÎTRES — PIÈCES INÉDITES.

TOME PREMIER.



MARSEILLE
LIBRAIRIE NOUVELLE
1, Rue Paradis.

1879



La Société des Amis des Arts (Cercle Artistique) a réimprimé en 1876 les Œuvres poétiques de Bénédict.

Tirée à un petit nombre d'exemplaires numérotés, et réservée à des souscripteurs, cette édition est rapidement devenue aussi rare que les précédentes.

Les nouveaux Membres de notre Cercle nous ont demandé un second tirage, sous une forme qui ne pût faire ombre aux premiers Souscripteurs.

Aussi, en donnant aujourd'hui cette nouvelle édition des Œuvres de notre poète populaire, nous croyons satisfaire ses nombreux amis et admirateurs, et bien mériter des lettres provençales.

Mars 1879.

AVERTISSEMENT

La dernière édition des œuvres de Gustave Bénédict étant complètement épuisée, la Société des Amis des Arts de Marseille (Cercle Artistique) a pensé qu'elle ne saurait mieux justifier son nom, qu'en confiant à sa Commission de Littérature le soin d'en publier une nouvelle.

La Préface de cette édition est écrite par M. Adolphe Carle, un Marseillais de la vieille roche, ami de Bénédict et son camarade en journalisme, qui, mieux que personne, pouvait nous faire connaître l'homme et l'écrivain.

Le Livre sort des presses de Messieurs Barlatier-Feissat Père et Fils.

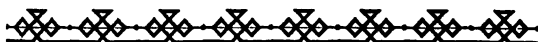
Voulant joindre à l'intérêt du texte l'attrait de l'illustration, la Société des Amis des Arts a prié l'habile portraitiste, M. Eugène Lagier, de reproduire les portraits de Bénédict, de Méry et de Barthélemy. Il lui a paru intéressant de grouper dans le même livre les images des trois poètes qui, dans des genres différents, ont rendu avec le plus de bonheur le caractère de Marseille et de ses habitants.

Un artiste lyonnais, M. Georges Duseigneur, a dessiné les bois placés en tête de chaque chapitre et de chaque conte; ces bois ont été gravés par MM. Dardelet, de Grenoble, Smeeton et Tilly, de Paris.

La Société des Amis des Arts se trouvera récompensée de ses efforts et de sa peine, si cette édition obtient l'approbation du public et justifie la confiance des souscripteurs.

Marseille, le 1^{er} Mars 1876.

GUSTAVE BÉNÉDIT



GUSTAVE BÉNÉDIT

En parlant de sa naissance, Gustave Bénédict
aurait pu dire comme Victor Hugo :

Ce siècle avait deux ans.....

Il commençait en effet, quand notre aimable
poète vint au monde, ce siècle fécond en
grandes péripéties, si avancé par les idées et
par la science, si tourmenté par les révolutions
et par les guerres.

Gustave Bénédit naquit à Marseille, le 7 avril 1802.

J'avoue que ma première pensée a été de ne pas rechercher cette date que j'ignorais, n'ayant pas à écrire ici une biographie dans toutes les règles. Mon programme est plus simple. Il consiste seulement à indiquer les principaux traits et l'expression habituelle d'une physionomie on ne peut plus sympathique, sur le fond intéressant pour tous les Marseillais, jeunes et vieux, du milieu où elle vivait.

Il me semblait d'ailleurs, ce scrupule dût-il paraître excessif, que la piété des souvenirs devait m'empêcher de creuser sans nécessité, à l'égard de ce cher Bénédit, la question de son état civil, et de m'engager, pour cela, dans le dédale des bureaux de notre Hôtel-de-Ville, dont les détours font souhaiter tant de fois, à l'infortuné visiteur, un brin du fil d'Ariane. A tort ou à raison, il me semblait que notre ami mettait une coquetterie innocente à laisser planer un doute sur ce sujet toujours

délicat pour bien des vivants et des vivantes, et que ce n'était pas lorsque la mort le laissait sans défense, que je devais satisfaire à son égard, une vaine et indiscrete curiosité. Pourtant, en définitive, par respect pour le lecteur, j'ai passé outre et inscrit, non sans regret, la date en question. Au fait, l'à peu près aurait bien suffi pour reproduire l'image fidèle du charmant esprit que nous avons perdu. Aussi bien que le chiffre exact lui-même, il donnait l'idée des impressions de la jeunesse du poète et des inspirations de son âge mûr. Il laissait subsister toutes les causes, toutes les influences à l'aide desquelles il est permis d'expliquer sa façon d'observer et de sentir; il en disait assez sur les origines de ces jolis poèmes et de ces contes qu'une société d'amis éclairés des arts et des lettres a eu la bonne et généreuse pensée de rééditer, dans des conditions excellentes, à la grande satisfaction du public.

Quoi qu'il en soit, il faut bien dire que



l'enfance de Bénédit ne fut pas, tant s'en faut, bercée au sein de l'opulence. Son père, capitaine au long-cours, mourut de bonne heure et ne laissa pas de fortune. On peut juger de la situation de sa veuve et de son enfant à une époque où la vie était si difficile à Marseille.

Souvent on a rappelé les tristes souvenirs des dernières années du Premier Empire, où toute activité commerciale était éteinte parmi nous. On a parlé de l'herbe croissant entre les pavés de nos rues solitaires, du Port à peu près vide par suite du blocus. Ces récits n'ont rien d'exagéré. Le vieux Lacydon, en fait de grands vaisseaux, n'offrait guère à la vue que les vastes flancs de la « Vénérable Philippine », comme l'appelait Méry, destinée aux expéditions de l'Inde, et qui fut condamnée à rester si longtemps immobile sur les eaux dormantes. Elle était amarrée, ainsi qu'un autre navire d'un moindre tonnage, mais tout aussi richement orné, entre la place Neuve et la « Consigne ». Ces deux beaux spécimens de l'ancienne

architecture navale, restèrent là bien des années, côte à côte et désarmés. Ils avaient l'air de se consoler entre eux de notre splendeur maritime disparue.

Si le mouvement industriel eût cessé en même temps que le mouvement commercial, il est à croire qu'il ne serait guère resté dans la ville, à part les propriétaires et quelques grandes maisons opulentes, que le monde officiel, les fonctionnaires de tout ordre du grand empereur.

Le fait est que la misère était extrême parmi les ouvriers sans travail, et la gêne excessive dans les ménages de la petite bourgeoisie. Les épargnes étant parties, peu s'en fallait, les familles attendaient encore plus du bon Dieu que de leur bonne volonté, le pain quotidien.

Comment la population marseillaise résistait-elle à cette longue épreuve ? — Il faut le dire à sa louange, elle dut de sortir saine et sauve, quoique bien malade et quelque peu exaspérée, de cette crise, à ses vertus domestiques, à la sage économie des ménagères, à la rési-

gnation de tous. Et puis l'abondance, qui faisait défaut, était compensée, pour le grand nombre, par un genre de satisfaction qui est l'heureux privilège des populations intelligentes et impressionnables du Midi. Il est permis d'avancer que les goûts artistiques de la nôtre lui vinrent alors en aide. Il y avait d'ailleurs des biens que ni la pauvreté ni les croisières anglaises ne pouvaient lui ravir. Ne lui restait-il pas les bastides, les cabanons, les pinèdes chantantes, le spectacle et les trésors de ses rivages ? Le Marseillais peut toujours, dans ses disgrâces, se consoler avec ses clovisses, ses oursins et ses moules chantées par Barthélemy :

La moule des écueils, ce coquillage amer
Qui s'ouvre en exhalant les brises de la mer.

Marseille, à cette époque où les « subventions » étaient inconnues, avec bien moins d'habitants, possédait plus de théâtres qu'il

n'en existe aujourd'hui, sans compter les théâtres de société et les concerts si brillants. Il y en avait pour tous les goûts et pour toutes les bourses. On avait le grand opéra et le ballet avec les admirables décors de Cagliari et de Gonzalve, le mélodrame, le vaudeville et la haute comédie interprétée par d'excellents acteurs. Le prix des places était si minime que des familles de bourgeois modestes et d'artisans étaient abonnées tout entières.

On avait fait un maigre repas du soir, précédé d'un dîner qui ne valait guère mieux ; mais on ne se plaignait guère. Le grand intérêt du jour était de savoir quel ton, quel accent Richaud-Martelly, qui avait quitté le barreau d'Aix pour le théâtre et écrit, à ses moments perdus, *Les Deux Figaro*, donnerait à tel passage de Molière ou de Beaumarchais que Molé et notre compatriote Dazincourt, en représentation, avaient interprété dans tel ou tel sens. On discutait sans fin sur ces nuances qui ont

longtemps divisé en deux camps nos amateurs de la haute comédie.

Gustave Bénédit, comme tous ceux qui sont nés ici au commencement du siècle, compta donc au nombre de ses premiers maîtres, le malheur du temps. Ce maître était dur, mais ses leçons n'ont pas été perdues. Il apprenait à se contenter de peu et prouvait qu'il existe des satisfactions fort douces et d'agréables fêtes de l'esprit, pour les plus modestes conditions. La génération d'alors s'est trempée à cette école. Elle était peut-être mieux préparée que ne l'ont été celles qui l'ont suivie, aux déceptions et aux luttes de la vie.

L'esprit public, à cette époque, ne pouvait prendre un grand essor sous la main de fer de celui pour qui tout penseur n'était qu'un « idéologue » ; — mais le culte de l'art suffisait pour adoucir les peines présentes, en attendant des jours meilleurs.



Les amoureux de la fiction sont portés à admettre que, vers la fin du siècle dernier, un essaim voyageur de bonnes fées et de nobles muses vint prendre possession de la cité qui lui était signalée au loin par la tour de Saint-Jean et le clocher des Accoules.

Les divines fugitives furent, disent-ils, séduites par les charmes du paysage et, sans doute, encouragées par les dispositions des habitants de la contrée, qu'elles savaient leur être favorables.

D'où pouvaient bien venir ces doux génies de la poésie, de l'éloquence, de la couleur et du chant? — Ils arrivaient en droite ligne de la Grèce, de l'Italie, où florissaient jadis les beaux arts dont ils avaient vu l'épanouissement magnifique.

Il semble en vérité qu'on ne saurait nier leur présence parmi nous, tant ils ont comblé de leurs dons quelques-uns de nos compatriotes, encore au berceau lors de leur arrivée.

C'est à croire, en effet, qu'ils ont présidé à la naissance de Barthe et de Pastoret, et qu'une fée, un peu plus tard, vint à la rue des Petits-Pères déposer un peu de miel de l'Hymette sur les lèvres d'Adolphe Thiers.

Méry fut visité et son front effleuré du doigt par une muse généreuse, tandis qu'une des chastes sœurs s'aventurait dans la campagne et, à Saint-Jean-du-Désert, dans la *Grand' Bastide*, fondée par Cazault, trouva Barthélemy, qu'elle prédestina à la grande poésie.

En passant par là encore quelques années plus tard, la même muse voulut dire un bonjour à son vieil ami Lantier, retiré dans sa charmante villa. — Or, auprès du spirituel auteur du *Voyage d'Antéenor*, elle aperçut un petit garçon fort éveillé, auquel elle accorda les dons précieux de l'esprit, et qui est devenu

un brillant poète en même temps qu'un maître critique.

Qui pourrait ne pas admettre la sollicitude de ces génies pour les Marseillais, littérateurs, publicistes, orateurs ou artistes hors ligne, qui s'appellent Léon Gozlan, Louis Reybaud, Abel, Capefigue, Emile Ollivier, Eugène Guinot, Etienne Arnaud, sans parler de ceux qui sont jeunes et qui déjà sont entrés avec éclat dans « la noble carrière » ? Quant à moi, je n'oserais en douter.

Elle devait venir de l'Ionie après avoir, il y a bien des siècles, inspiré les chants des matelots embarqués sur les galères phocéennes à trois rangs de rames, la muse qui visita, dans une maison voisine de l'« Évêché », l'enfant doux et rêveur qui devint l'auteur de la *Fille d'Eschyle* et des *Poèmes de la Mer*. Et de qui pouvait-elle être la fille, sinon du génie qui avait inspiré les grands peintres et les incomparables statuaires grecs, celle qui prit Papéty et Ricard sous sa protection ?

Une de ces fées trouva le jeune Bénédit au second étage d'une pauvre maison étroite et sombre de l'ancienne place des Prêcheurs et lui accorda à la fois le don du chant et celui de la poésie comique.

L'enfant ne tarda pas à faire honneur à sa marraine invisible. Il fut chanteur de bonne heure ; mais sa vocation poétique ne se manifesta tout à fait que bien des années après ses premiers succès.

C'est à la maîtrise des Pénitents Bleus qu'il reçut ses premières leçons de chant et dans leur chapelle qu'il déploya d'abord sa belle voix de baryton. La fée avait bien fait les choses. On était si fier de cette voix parmi les braves pénitents, que le frère G... ne pouvait se séparer du jeune virtuose. Il le menait avec lui au cabaret et le présentait avec orgueil « aux amis ». Ceux-ci, enchantés eux-mêmes du petit prodige, l'accablaient de témoignages d'amitié et le faisaient boire à outrance. C'était charmant pour tout ce monde ; mais non certes pour ma-

dame Bénédit, qui venait souvent, le soir, chercher son petit, et le tirait de là, en adressant de vifs reproches au bon frère qui ne s'en fâchait pas, tant il avait le vin indulgent et doux. La pauvre mère ramenait au logis l'enfant tout échauffé et presque titubant. Singulier début dans la vie, pour Bénédit, si réservé et si sobre et qui, dans l'âge de raison, n'eut jamais à se reprocher le moindre excès de table.

La renommée de chanteur de l'élève des Pénitents Bleus se répandit bientôt hors des limites de la paroisse des Prêcheurs. Il devint le favori du monde élégant après avoir été le Benjamin de la « Gazette ». Un programme de concert n'était pas complet si son nom n'y figurait pas. Mais, dans ce temps-là, on croyait encore un peu, du côté des Prêcheurs, à la sagesse du vieux proverbe cité par J.-J. Rousseau, dans ses *Confessions* :

Qui bien chante et bien danse

Fait un métier qui peu avance.

Ce n'était pas tout d'être applaudi en bas et en haut ; d'être fêté au milieu de l'élite des amateurs, de se voir gracieusement accueilli par les belles dames. Il s'agissait de vivre ; il fallait aider sa mère, apporter un peu d'argent au logis. L'ivresse du succès ne tourna pas la tête à notre ami. Il fit son devoir, et, tout jeune encore, il entra en qualité de commis dans la maison Mendret.

Ce nom avait alors encore, sur la place de Marseille, un assez grand crédit, bien qu'il eût perdu quelque chose de son prestige. M. Mendret, associé, pendant quelque temps, de M. Reynard, le père de l'habile administrateur qui fut député, puis maire de Marseille et pair de France sous le roi Louis-Philippe, était, dans toute la force de l'expression, le fils de ses œuvres. Il avait peu d'études, mais chez lui l'intelligence supérieure des affaires, la finesse, la sûreté du coup d'œil et des calculs, remplaçaient avantageusement l'instruction absente. Sous l'Empire, où le commerce était

presque anéanti, il avait gagné des millions. On ne parlait que de son luxe, et Dieu sait le bruit que fit l'entrée de sa jeune femme au bal de la préfecture, où elle se montra avec une éblouissante parure de diamant. Ces diamants furent comme une bonne fortune aux yeux de ceux qui n'aimaient pas Monsieur le Préfet. Le comte de Thibaudeau, orateur chaleureux, écrivain remarquable, administrateur de premier ordre, ne se piquait pas, il est vrai, d'être aimable. Il voulait être craint, au risque d'être détesté, et réussissait à merveille; mais à ce bal, la malignité publique prit sa revanche, car on prétendait que la comtesse avait été à la fois éblouie et contrariée à l'aspect des diamants de la belle madame Mendret. Comme le disait Bénédit, qui aimait tant à citer son Molière : « Ils étaient d'une belle eau et jetaient quantité de feux. » — Il y avait bien peut-être aussi, parmi les invités de cette soirée mémorable, des personnes qui savaient l'histoire d'hier et se rappelaient que le terrible préfet était un

des cinq Conventionnels qui se rendaient à l'Assemblée, avec le bonnet rouge et la carmagnole. Ceux-là, qui étaient peut-être les amis plus ou moins intimes du maître de la maison, devaient échanger de singuliers regards. Il est même vraisemblable que les plus hardis « firent des mots. »

Bénédit était donc à bonne école chez M. Mendret. Pour peu qu'il eût eu le goût des affaires, il serait bientôt arrivé à mettre « le pied à l'étrier ». Mais il ne songeait guère alors à devenir riche. Il continuait à lire, à s'instruire, à méditer, à chanter et à rimaiter, comme il le faisait encore, après la mort de M. Mendret, quand il fut placé dans le comptoir de M. Sciana. Sa fée n'en démordait pas. Elle l'avait destiné à l'art, et ce n'était pas du tout sa volonté que son protégé devint un gros bonnet du commerce, de la banque ou du courtage.

Aussi le filleul, obéissant à cette influence supérieure, semblait-il prendre à tâche de déconcerter et de faire marcher de surprise en

surprise, son honnête patron. Le digne négociant, par bienveillance et par amitié, s'obstinait à voir en lui un employé sérieux et s'épuisait à lui donner les meilleurs conseils. Bénédit se sentait touché jusqu'aux larmes, ce qui ne l'empêchait pas de mettre en vers les manifestes d'entrée et de rédiger également en vers la correspondance commerciale dont il était chargé, dans le goût et la forme de la demande adressée par Chichois au directeur du Conservatoire, pour la réparation du piano de sa classe. Cela ne pouvait pas durer. Il fut remercié, et c'est alors qu'il conçut la triomphante idée de s'instituer courtier, dans la partie des denrées coloniales. Il avait, je crois, vingt ans quand il forma ce beau projet.

*
* *

Courtier ! Bénédit, se donnant à lui-même un démenti, eut un mouvement d'orgueil en songeant qu'il allait devenir un personnage à la Bourse. Il est vrai qu'il s'agissait d'abord d'être simplement courtier marron ; mais c'était avec la perspective souriante d'entrer bientôt dans la classe privilégiée et de passer courtier « titré ». N'était-il pas protégé, poussé par M. David Altaras, l'ancien associé de M. Sciamma ? N'avait-il pas des relations nombreuses, des amis dans toutes les classes ? N'était-il pas connu du « tout Marseille » d'alors ? Si quelqu'un pouvait afficher la juste prétention de devenir un des rois de la place, c'était bien lui. Il n'avait rien de commun, en effet, avec ces pauvres diables pour lesquels Méry avait inventé un mot de provenance provençale,

dont les parents et amis disaient qu'ils s'étaient « entraînés », parce qu'ils avaient adopté les forts souliers et qu'ils portaient dans leurs poches des paquets d'échantillons et des fioles pleines d'huile. Les malheureux s'imaginaient qu'ainsi armés ils pouvaient affronter les dédains du commerce, dompter le redoutable négociant et finir, comme feu Plantin, par acheter une *Floride*. Mais, hélas ! que de mécomptes ! Et combien se sont retirés de la lutte ou sont morts à la peine, sans avoir jamais inscrit « une date » sur leur carnet.

Bénédit se sentait déjà prédestiné à marcher l'égal des courtiers légendaires, souples, hardis, éloquents et fastueux. Que lui manquait-il pour atteindre à la hauteur où ils étaient montés ? Rien, en vérité. Il se disait qu'il était bien sot de sacrifier au culte souvent ingrat de l'art quand il pouvait devenir riche, lui aussi, et mener grand train. Il aurait, ma foi, sa maison en ville, sa bastide, un cordon bleu et sa voiture tout comme un autre. Sa mère aurait une

femme de chambre pour la servir et l'accompagner à l'église. Quelle vie était-ce que celle des cancre de la Bohême à laquelle il appartenait ?

Il était temps d'en finir et de s'attacher au « solide », trop longtemps négligé à la poursuite d'une gloire douteuse et d'ambitions peut-être chimériques. Notre cher ami m'a souvent fait la confidence de ce qu'il éprouva tant que dura pour lui cette crise. Il m'avoua qu'il avait été, pendant quelque temps, adorateur fervent du veau d'or, et c'est pourquoi je crois pouvoir indiquer ici quelques-uns des sentiments qu'il éprouvait — sans manquer au respect dû à sa mémoire. Il faut dire toutefois que, malgré les avantages qu'il avait sur une foule de concurrents obscurs, ses débuts dans le courtage ne furent pas des plus heureux. Quelques tierçons de sucre brut, vendus « franc d'emplâtre et de tambour », un petit nombre de quarts de café et de caisses de sucre Bourbon, livrés à des magasiniers du Cours, ne réali-

saient guère ses belles espérances. Pourtant, il traita enfin une grande affaire. il ne s'agissait de rien moins que de cent barriques de sucre de la Martinique. Tout le favorisait cette fois, car le « vendeur » était son protecteur lui-même, l'honorable M. Altaras. Quelles courses ! quel entrain ! Que de peines prit l'ambitieux courtier marron ! Pour le coup, il tenait le succès. Aussi se forgeait-il des félicités inouïes et ne rêvait-il que fêtes bizarres, que voyages en bateau sans nombre, à la fin du spectacle, du quai aux restaurants marins de la Réserve ; qu'oursinades colossales au Château-Vert. — Dieu me pardonne, il se préoccupait déjà du choix des convives des deux sexes qui seraient appelés à prendre part à ces festins de la « Décadence ». Il avait déjà désigné « in petto » les actrices, les choristes, les dames du corps de ballet et celles des loges à l'année qu'il honorerait d'une invitation, et vous pensez bien que ce n'étaient ni les moins jolies ni les moins fringantes. O éternelle actualité de la fable de

Perrette et de son pot au lait ! Il arriva que cette affaire, qu'il avait si bien ébauchée, fut terminée par un autre. « Tulit alter honores », hémistiche virgilien, que je prendrai la liberté de traduire ainsi : Un courtier royal toucha la censerie. Le coup fut rude. Bénédit éperdu, sans force devant cette déception, rentra chez lui et se mit au lit. Il fut bien malade, comme Mourou après la bagarre du « Cheval marin » ; mais il n'en mourut pas. Il jura seulement, convaincu qu'il lui manquait la « grâce d'état » pour être courtier, qu'on ne l'y prendrait plus et se tint parole. Sa fée, un instant alarmée et à l'influence de laquelle il fut sur le point d'échapper, reprit tous ses droits sur son élève favori. Il ne songea plus qu'à réaliser son grand projet : — aller à Paris et entrer au Conservatoire, en assurant à sa mère les ressources nécessaires pendant son absence. — Cette fois il réussit.

*
* *

Les mauvaises langues prétendaient que l'illustre Chérubini, directeur du Conservatoire de Paris, accueillit Bénédit en lui disant : « Tu es bien laid ! » Je n'en crois rien. Bénédit n'était pas laid, tant s'en faut, pas plus que Rachel dont Théophile Gautier disait : « Elle n'est laide que pour les imbéciles. » Ce n'est pas qu'il fût très beau ; mais son visage était de ceux qui inspirent la sympathie et la confiance et qu'on aime à revoir comme on aime à relire certains livres simples, clairs, honnêtes, émouvants, qui ont le don d'intéresser plus que d'autres d'un plus grand renom. Il était petit de taille, mais bien fait, lesté dans ses mouvements et dégagé dans ses allures, jusqu'au temps où l'obésité devint chez lui un peu marquée, ce qui ne l'inquiétait guère, car il disait quelquefois en

riant : « Mon ventre prend du corps ». Il avait de beaux cheveux noirs, fins et abondants, les dents blanches, le regard franc, des yeux qui, comme dit Georges Sand, en parlant d'une de ses plus fières héroïnes : « embrassaient d'emblée l'objet de son attention. » Chérubini, malgré sa brusquerie et son humeur irritable, n'était pas homme à traiter ainsi un enfant du Midi, aux traits énergiques et réguliers, qui se présentait à lui pour la première fois. A coup sûr, il n'aurait pas mieux aimé un bellâtre, sachant très-bien le genre de beauté qu'exige le théâtre pour ses élus.

Les personnes qui voudraient savoir comment le nouvel élève employait son temps au Conservatoire n'ont qu'à relire la partie du poème de *Chichois* où le héros lui-même nous entretient de ses études et de son train de vie. Chichois parle pour Bénédit, se plaint pour lui de l'ordinaire de la maison et se félicite d'avoir accès dans les loges du Théâtre Italien et du Théâtre Français. C'est par le « nervi » corrigé que nous apprenons

les bons souvenirs laissés par notre ami au Conservatoire. Aussi serai-je quitte envers le lecteur, à cet égard, quand j'aurai rappelé qu'à la fin de ses études il obtint le premier prix de déclamation lyrique et qu'il fit son début réglementaire au théâtre de l'Odéon, dans le rôle de Figaro du *Barbier de Séville* de Rossini, en même temps que son camarade de classe, Duprez, qui remplissait le rôle du comte Almaviva. Ces deux élèves, qui devaient avoir des destinées si différentes, n'eurent qu'un succès d'estime. Bénédit fut même plus applaudi que Duprez qui, pourtant ne s'avouant pas vaincu, alla se retremper en Italie, d'où il revint, avec un art nouveau, fanatiser le public du Grand Opéra et porter à Adolphe Nourrit, sur le théâtre même de sa gloire, le coup mortel que l'on sait. Mais Bénédit, pourquoi borna-t-il à ce début sa carrière dramatico-lyrique ? Pourquoi s'éloigna-t-il volontairement de la scène ? Il me fut impossible de répondre à ces questions jusqu'au jour où je le vis jouer, au Grand-

Théâtre, dans une représentation à bénéfice, le rôle de *Figaro* ; qu'il connaissait si bien et qu'il chantait on ne peut mieux. Il m'en coûte de faire ici cet aveu ; mais, voulant être vrai quand même, je m'inclinerai encore devant la maxime de Voltaire : « On doit des égards aux vivants, on ne doit aux morts que la vérité. » Il me faut donc convenir que Bénédit, ce conteur si vif, si animé, cet observateur plein de finesse, dans un salon et dans un cercle, qui épiait si bien les ridicules et les reproduisait avec des inflexions et des nuances d'expression d'un comique achevé ; qui connaissait si parfaitement l'art de la diction et l'enseignait avec une incontestable aptitude, était lui-même, au théâtre, un assez mauvais comédien.— Au rebours de Lekain et de Rachel, peu expressifs dans la vie réelle et qui se transfiguraient sur la scène, sa vivacité, la mobilité de son visage, son « brio » naturel disparaissaient tout-à-fait sitôt qu'il mettait le pied sur les planches. Il y semblait paralysé, inco-

lore, sans animation. Je suis convaincu que, sans s'être confié à personne, ce côté faible et étrange de son talent et de sa nature d'artiste, dont il avait la conscience, lui fit prendre la résolution de rompre avec le théâtre. Pourtant il lisait à merveille, surtout ses compositions provençales ; mais il ne fallait pas qu'il y eût la « rampe » entre lui et le public. Il ne se donnait tout entier à son auditoire et ne savait le saisir qu'à la condition de n'en pas être séparé par la ligne de feux au delà de laquelle s'élève le monde idéal dont parle Schiller : « où il n'y a de réel que les larmes ». — Les succès de lecture de Bénédit ne sauraient guère être comparés qu'à ceux plus étonnants encore qu'obtenait Méry, dans la grande salle du Musée, aux séances publiques de notre Académie, où je l'ai vu produire, au sein du plus brillant auditoire, un enthousiasme qui tenait du délire. Rien ne saurait égaler, en effet, l'impression que fit le beau poème ayant pour titre : *La France en Afrique*, lu par Méry, en 1840,

dans une de ces solennités littéraires. L'auteur de *Chichois* ne visait pas à ces effets grandioses ; mais il en obtenait de très flatteurs. On se rappelle encore, à l'Athénée, ses lectures qui égayaient les soirées musicales et littéraires de ce cercle si distingué.

*
* *

Marseille s'était peu agrandie, dans les dernières années de la Restauration, quand Bénédit revint du Conservatoire. Seulement elle avait déjà réparé largement ses pertes matérielles. La génération nouvelle, en pleine prospérité, ne songeait guère aux souffrances passées. Les mœurs se transformaient et l'aspect des choses changeait sensiblement. Des raffinements jusqu'alors inconnus s'introduisaient dans les habitudes de toutes les classes. Le char-à-bancs et la voiture remplaçaient la

carriole et le « tendoulet » dans les chemins étroits de la banlieue, et l'âne, malgré le portrait flatteur que Buffon en a fait, n'avait plus l'honneur de porter les dames marseillaises à leur bastide. Les jeunes filles des vieux quartiers avaient rejeté le « cotillon de gavot » et adopté les étoffes dont s'habillaient d'ordinaire les « demoiselles ». Elles étalaient leurs cheveux et abandonnaient la « coquette » aux femmes d'âge qui avaient pris part aux farandoles de 1814. La cassie à la bouche, aux promenades du dimanche, donnait seule une idée des anciennes élégances populaires.

Quant aux jeunes messieurs, ils riaient beaucoup quand on leur parlait des excellents dîners qu'on faisait chez Sibillot à « un petit écu » par tête, et des restaurants marins peints en rouge, établis autrefois entre les murs et les créneaux des batteries basses du fort Saint-Nicolas, — devant la « Réserve ». Sidore, Polycard et le père Icard avaient installé leurs cuisines et leurs salons aériens sur les hauteurs .

voisines de l'entrée du port. La bouillabaisse avait déjà ses petits temples autour de nous, précurseurs de sa métropole du chemin de la Corniche. Une population si heureuse et si cossue ne pouvait manquer de faire un peu d'opposition au gouvernement. C'est ce qui arriva. Le souffle du libéralisme remua les esprits. On se ressouvint de 89. On voulut, dans les rangs de la bourgeoisie, protester contre les souvenirs de 1815 et combattre des tendances gouvernementales qu'on supposait hostiles à l'ordre politique et social sorti de la Révolution. Dès lors, les préoccupations changèrent d'objet et les questions d'art et de théâtre se trouvèrent au second plan. On sait que parmi nous l'émancipation intellectuelle, scientifique et politique fut marquée par la création de l'Athénée, la publication du *Phocéen*, d'Alphonse Rabbe, et la création de petits journaux frondeurs, écrits avec beaucoup de verve et d'esprit, qu'on lisait avec avidité. Bénédit, n'ayant rien de mieux à faire, suivit le mou-

vement. Il devint journaliste militant avec le bon Fabrissey et Germain, étranges physiologies littéraires de ce temps-là. Il écrivit des satires politiques en vers français qui, comme son poème sur le *Domino*, ne valent pas, à beaucoup près, ses poésies provençales. Au café « Américain », où se réunissait la jeunesse libérale, on l'écoutait. Qui le croirait ? Ce Bénédit que nous avons tous connu depuis conservateur et ami de l'ordre, religieux sans ostentation, passait pour un foudre d'opposition libérale.

Après la révolution de 1830, il obtint je ne sais quel emploi à la préfecture. Hélas ! cet emploi, bien modeste après tant de rêves étoilés, il le perdit par la même faute qui l'avait obligé de quitter le comptoir de M. Sciama. Le malheureux avait dessiné, découpé des caricatures et écrit des vers dans lesquels le préfet n'était pas ménagé. Ces pécadilles ne lui furent pas pardonnées. Pourtant combien peu tout cela ressemblait aux horribles vers de la *Némésis*.

contre ce préfet, et même à des attaques moins retentissantes, mais non moins injustes, que tel qui se les est permises, a vivement regrettées depuis. M. Thomas, homme d'une grande valeur personnelle, était loin de les mériter. Mais il semblait que tout fut permis contre lui et que ses anciens amis politiques avaient le droit de le traiter en « tête de Turc », sur laquelle chacun peut frapper à son aise et avec impunité. Bénédit paya pour tous les autres, bien qu'il fut le moins agressif et le moins méchant. Après tout, il avait tort, et il faut dire, à la décharge du préfet, qu'il songea plus à la discipline de ses bureaux qu'à ses propres griefs, en se montrant sévère.

Est-il besoin de rappeler ici la vie si honorable et si correcte de Bénédit depuis le moment où il sortit de l'administration jusqu'à son dernier jour ? Cette existence, consacrée au travail et peu accidentée, est connue de tous. Le public a suivi avec un intérêt constant ses feuilletons de critique dramatique et musicale ; il sait que

les concerts qu'il donnait chaque année, attiraient un auditoire d'élite; il n'ignore ni ses succès dans l'enseignement du chant et de la déclamation au Conservatoire de notre ville, ni ceux qu'il obtint comme professeur libre; il connaît surtout ses poésies en vers provençaux, qui ont rendu son nom populaire.

Chacun de nous, à propos de la vie entière de notre ami, peut rendre témoignage des qualités excellentes chez lui de l'homme privé et constater, pour ce qui concerne ses travaux, le rare mérite de l'ouvrier.

*
* *



L'auteur de *Chichois* fait un aveu singulier dans la préface de la dernière édition de ses œuvres. Il déclare qu'avant d'avoir lu le livre de Gros, il « détestait » la poésie provençale. Le mot dépasse peut-être la mesure du sentiment

qu'il voulait exprimer. Prenons-le seulement comme preuve du dédain qu'il éprouvait pour certaines productions contemporaines, dans l'idiome qu'il a manié depuis avec tant de grâce, avant que la lecture d'un fragment du *Salut à Madame Varanchan*, le mit sur le chemin de Damas. Ajoutons que ce dédain même n'était pas légitime. Il y a de très jolis détails dans les poésies de Pierre Bellot, et, à tous les points de vue, quelques unes des chansons de Victor Gélou, sont des chefs-d'œuvre. La vérité est que Bénédit sut mieux que ses rivaux toucher la fibre sensible du public et en obtenir les suffrages pour ses petits tableaux de la vie marseillaise si finement touchés et si vrais de couleur. On ne pouvait guère accepter « l'abondance stérile » de Bellot, bien que « parfois il étincelle », et par l'âpreté même de son réalisme puissant, Gélou repoussait les délicats ou ceux qui avaient la prétention de l'être. Bénédit trouva du premier coup le terme moyen, dans ses petits poèmes dont le *Nervi de M. Long* était le héros,

entre ces deux extrêmes, si bien qu'il sembla au lecteur séduit que nul ne savait aussi bien que lui façonner le vers provençal et mettre en scène notre bon peuple marseillais. Le fait est que le succès de ses deux premières publications fut très grand. Méry n'en revenait pas, et Barthélemy enchanté se mit lui-même à écrire ces belles épîtres dans lesquelles on sent la griffe du lion. Les journaux d'alors furent remplis d'appréciations flatteuses pour notre poète. Une des notabilités de notre barreau voulut voir une portée sociale dans *Chichois*. Il soutint cette thèse, dans le *Messenger*, à grands renforts d'articles tous plus spirituels les uns que les autres. Quant au public, il se contentait d'applaudir. L'épisode du *Cheval marin*, surtout, « empoigna », comme on le dit de nos jours, les plus indifférents. On le savait par cœur, et c'était une bonne fortune de l'entendre de la bouche des gens qui savent lire le provençal. C'est, en effet, un morceau achevé que cette scène d'un si remarquable accent local et

où la nature, on peut le dire, est prise sur le fait. Encouragé par le succès de ces premiers vers, Bénédit donna des proportions plus larges à sa création. Il visa au poème épique et au drame, si bien que nous eûmes *Chichois au Conservatoire* et *La Police correctionnelle*, où des figures, presque toujours réussies, vivent et joignent l'action à la parole. Le « merveilleux » de cette badine épopée consiste dans l'intervention, au milieu du monde réel, des *matagots*, esprits familiers de notre population. Bénédit en fait les porte-voix de ses critiques littéraires envers ses rivaux, et même les organes de ses griefs personnels contre tels ou tels personnages dont il croyait avoir à se plaindre. Mais il fallait déjà, au moment où il publia la partie de son poème où les matagots font rage, bien chercher pour trouver, sous la bizarrerie de ses expressions plus que tintamarresques, les noms de ses victimes et la nature de ses rancunes. Il est presque impossible aujourd'hui de voir clair dans

cette débauche de sa fantaisie. Ce qu'il est encore facile de saisir, c'est la parodie de l'orthographe de ses confrères et de leur manie de terminer les infinitifs par des *r*, dans la stance du quatrième Matagot. Il reprend cette question dans le préambule de *La Police correctionnelle*. — On ne se doute guère des conflits qui se produisent entre les poètes provençaux de Marseille, à propos de ces détails qui paraissent peu importants aux yeux des profanes. J'ai assisté à des discussions ardentes sur ces sujets-là. Bénédit avait pris parti pour le principe de l'orthographe adaptée à la prononciation et pour les infinitifs en *a* sans *r*. Il avait un grain de fanatisme à cet endroit. Par malheur, la question n'est pas encore résolue. Malgré son autorité, il y aura encore ici des versificateurs entêtés, des intransigeants littéraires qui continueront à abuser non seulement des *r*, mais encore des *t* et des désinences en *ch*. Sans prendre parti dans ce grand procès, contentons-nous de souhaiter qu'une transaction intervienne,

et qu'il se termine enfin, dans l'intérêt de la paix, au sein du Parnasse marseillais.

Sans contester le moins du monde le mérite d'observation déployé par Bénédit dans son drame de *La Police correctionnelle*, et l'art avec lequel il a su traduire les tirades de la Tisbé d'*Angelo*, pour montrer que la langue de notre peuple peut se plier à l'expression des sentiments les plus intimes du cœur, j'avoue que je me suis toujours senti plus particulièrement attiré par ses premières épîtres, par *Chichois au Club* et par ses contes. La lecture attentive que je viens de faire de son livre a confirmé mes premières impressions. Les morceaux que je viens d'indiquer me paraissent encore, comme autrefois, d'un très grand prix. Bénédit y est plus vrai, plus vif, plus sincère que dans tous les autres. Il s'y montre avec toute la finesse de son sentiment et de son ironie. De plus, il y met quelque chose de la langue de Molière, qu'il possédait si bien et dont il n'osait pas pourtant introduire les tours naïfs et les hardiesses dans

ses vers français et dans sa prose aux formes simples et aux allures discrètes. Le style de notre incomparable comique, ces couleurs si variées et si riches du vieux langage que Lafontaine et Molière furent les derniers à parler, parmi les grands écrivains du siècle de Louis XIV, c'est seulement dans les vers provençaux de notre ami et dans les pièces dont nous parlons, qu'on en retrouve les traces sensibles, aussi bien pour la forme que pour le fond des choses. N'y a-t-il pas, en même temps qu'un reflet de la haute comédie, un rayon du génie de Molière dans le discours du clubiste Magaud ? Et les contes ! ne sent-on pas à quelle coupe s'est désaltéré de bonne heure celui qui les a écrits ? Mais c'est par lui qu'il fallait les entendre lire, comme il aurait fallu voir le maître par excellence de la scène française jouer les principaux personnages de sa création, sur son théâtre. C'est, nous le répétons, avec ses contes que Bénédit a obtenu les succès les plus vifs auprès des gens de goût et des lettrés. Dans

un des dîners traditionnels de l'Académie, il lut au dessert celui qui a pour titre : *La Tête de mon Chien* et dont le sujet lui avait été donné par M. le président Luce. Parmi les convives se trouvaient Monseigneur de Marseille et Monseigneur de Cérème qui, ma foi, riaient comme tout le monde et même quelquefois un peu plus fort. Le Président était ravi de voir son historiette d'audience traduite avec tant de verve et d'esprit. C'est dans une des soirées littéraires de l'Athénée dont j'ai déjà parlé qu'il nous débita pour la première fois ce morceau exquis dont le sens est contenu presque tout entier dans le titre : *Frappant !* Il tenait le sujet de M. Charles Roux, auquel le conte est dédié et qui lui avait finement indiqué les mouvements de la scène, les nuances et le trait final. Là encore, Bénédit eut un de ces succès qui chatouillent « l'orgueilleuse faiblesse » d'un cœur d'homme de lettres.

Ainsi dans ces contes, comme dans la plupart des pièces que contient le recueil de

ses œuvres complètes, dont la dernière édition est épuisée, on reconnaît la richesse des sources auxquelles il s'est abreuvé. — Il a été dignement récompensé, par la reconnaissance du public, de son culte fervent pour ses maîtres.

*
* *

Tous nos Marseillais célèbres ont beaucoup aimé leur ville natale, ce qui ne les a pas empêchés de la critiquer très souvent. On connaît la mordante satire de Barthélemy, qui a pour titre : *Marseille, petite Revue d'une grande ville*, et les réflexions amères de Méry sur la reconnaissance « restreinte » de ses compatriotes pour leurs grands hommes. Bénédit, de son côté, ne nous ménageait pas l'épigramme. Les premiers vers de *Chichois* en

sont la preuve. Pourtant personne n'a plus aimé que lui la chère cité dont il avait signalé avec malice certains ridicules. Dans les dernières années de sa vie, cet amour était devenu exclusif et jaloux. Mais l'objet de son affection n'était pas cette ville transformée et agrandie dans des proportions colossales, telle qu'on la voit aujourd'hui et que l'étranger est forcé d'admirer. C'était « le pays » de ses souvenirs de jeunesse, c'était Marseille d'avant cette période qu'on a appelée l'« Ère des grandes créations ». Les progrès accomplis, les embellissements, les constructions nouvelles, les travaux gigantesques et les monuments, plus ou moins heureux, sous le rapport de l'art, qui s'élevaient sous ses yeux, le laissaient distrait et froid. Il avait une manière à lui d'apprécier ces changements et ces objets. Pour un peu, il eût déclaré qu'on lui gâtait Marseille sous prétexte de l'embellir. On assure qu'il n'a jamais voulu voir ni les Docks, ni les nouveaux ports de la Joliette, ni connaître

l'état des choses à l'endroit des terrains conquis sur la mer. Le fait est qu'il n'abordait jamais de lui-même ces sujets-là et qu'il se dérobaient volontiers quand on voulait en causer avec lui.

Sur ce chapitre, on le trouvait pire que le vieillard d'Horace « *Laudator temporis acti* » ; il se faisait intraitable et grondeur. Lui parlait-on du prodigieux développement de la cité nouvelle, il répondait :

— Oui, le ratelier s'est agrandi ; mais la provende est-elle plus abondante pour chacun de nous ?

— Et le progrès, lui disait-on ?

— Le progrès ! parlons-en. Autrefois, quand il s'agissait d'honorer les dévouements du temps de la peste, on mettait, sur une place publique le « Génie funèbre » de Chardigny, un chef-d'œuvre. Aujourd'hui, nous avons la statue de Belsunce, par M. Ramus !

Cette susceptibilité n'empêchait pas Bénédit d'être toujours fort spirituel et fort indulgent,

à propos d'autres sujets, et de se montrer aussi charmant causeur que dans son beau temps. Seulement, ses préoccupations s'étaient tournées d'un côté qui n'a rien de gai. Il ne pensait, en effet, qu'à la tombe dans laquelle sa mère et lui devaient trouver l'éternel repos. Ce fut l'acteur L..... qui lui inspira ces idées funèbres. L..... était mélancolique et même un peu morose, comme la plupart des comiques célèbres. Un jour nous le vîmes entrer dans le magasin de librairie de Louis Chaix tout guilleret et tout souriant. On fut étonné ; mais ce fut bien autre chose quand on connut le sujet de ce grand contentement. Le spirituel acteur tenait à la main une lettre de Paris dans laquelle je ne sais quel fournisseur de monuments funèbres, lui annonçait qu'il consentait à lui céder, dans les prix doux, un tombeau tout fait, dont les ornements et l'aspect avaient séduit notre artiste :

— C'est une affaire superbe, s'écriait L.
J'ai un amour de tombeau !

Bénédit était-là. Il vit cette gaîté funèbre; il en fut frappé. Avec des prétentions plus modestes que celles de L. . . ., il voulut se procurer les mêmes motifs de satisfaction. Aussi eut-il sa tombe en marbre. Mais ce ne fut ni par lui ni par sa mère qu'elle fut étreinée. Une bonne qui avait servi avec beaucoup de zèle et de patience madame Bénédit, y fut déposée la première. Notre ami ne tarissait pas d'éloges sur cette pauvre servante; il me mena un jour lire l'inscription par laquelle il honorait sa mémoire. Elle occupe presque toute la surface du marbre.

— Mais Bénédit, lui dis-je, si nous sommes destinés à vous survivre, il nous restera à peine la place pour inscrire là votre nom et rappeler vos vertus !

— Vous abrégerez, me répondit-il, en forçant les notes graves de sa voix. Quand il s'agit de reconnaissance, il ne faut pas faire les choses à demi.

Il les avait faites aux trois quarts. — La mère de Bénédit, morte à un âge très avancé, suivit

de près sa servante. Pour lui, il n'arriva que le dernier dans l'asile qu'il s'était préparé. Nous l'accompagnâmes au fatal rendez-vous le 9 décembre 1870, lendemain du jour où il alla rejoindre, dans le monde des âmes, nos amis et nos maîtres partis avant nous, ces intelligences d'élite, ces cœurs si bons qui l'avaient connu et aimé et qui, là haut, lui souhaitèrent la bienvenue. Bénédit était de la famille des célébrités marseillaises dont nous sommes justement fiers. Mais pour ce citoyen inoffensif dont la vie fut si pacifique et si calme, quelles funérailles et quelles tourmentes politiques ! La société était troublée comme les éléments à l'heure où il nous quitta pour toujours. Son convoi funèbre fut assailli par un ouragan. On pouvait à peine avancer, et ses confrères de l'Académie faisaient des efforts inouis pour retenir le poêle auquel « le vent faisait la guerre. » Au bord de la tombe, M. Auguste Morel prononça un éloquent discours. Sa parole émue était souvent interrompue par la tempête.

La nature se plait à ces contrastes. — Ils n'étaient pourtant pas nécessaires pour graver dans la mémoire des amis du poète, réunis autour de sa dépouille mortelle, le souvenir de ce jour de deuil.

ADOLPHE CARLE.

Juillet 1875.





PRÉFACE

Il ne faut jamais dire : fontaine
Je ne boirai pas de ton eau.
(*La Sagesse des Nations.*)

Pendant longues années, la poésie provençale n'obtint de moi pour tout hommage qu'une profonde indifférence et, pourquoi ne pas l'avouer, une assez vive répulsion ! Les rares écrits que j'avais lus de certains *Troubadours* répondaient si faiblement à mes idées ; je trouvais si peu de rapport entre la langue provençale formulée en hexamètres et cette même langue parlée chez le peuple avec une aisance et un naturel si parfait, que le désir d'écrire en vers dans

mon idiome natal ne me serait jamais venu sans les circonstances singulières dont je vais dire un mot dans cette préface.

En 1837 et par une belle matinée de printemps, pour parler comme feu M. de Bouilly, je goûtais les plaisirs de la villégiature. Non-chalamment assis sous un pin gigantesque, ma vue charmée venait de parcourir le vaste et magnifique panorama que l'on découvre des hauteurs de Sainte-Marguerite, lorsque je vis venir à moi, roulée par la brise, une feuille imprimée; je la pris d'une main distraite et je lus :

Salud Madamo Varanchan,
Vous souvenè plus de Mauchan,
Qu'antan à Santo Margarido
Fasias lippa qu'ououquo bourrido
Qu'en juguan despingolo ouu souu
Li disias mascaro lansouu;
Que si metié dins lèis cornudos
Quand jugavias els escoundudos;
Que malaouto dins vouestré lié
Vous veniè teni coumpagnié?
V'énembro del paourei sigalos
Qu'emeou li coupavias leis allos
Et qu'à la ragi doou souleou
Li mettias une paillo ouu cueou

Et quand din la tezo en fatiguo
 Em'eu prenias de bequefigo ?
 V'en souven plus ? oou cadebieou
 Alluqua mi ben, car sieou yeou !

.....

Cela me parut charmant. Mais d'où venait cette poésie ? à quel livre avait-elle appartenu ? quel était le nom de son auteur ? J'allai trouver Louis Méry qui sait tout, pour avoir le mot de l'énigme. Tenez, lui dis-je, voici un fragment de poème que j'ai trouvé par hasard ; connaissez-vous son origine ?

Et parbleu, me dit Méry, en voyant la feuille anonyme, elle vient du livre de Gros, édition de 1763, imprimée par Sibié.

— Cela me donne envie de lire le reste, répondis-je.

— Je le crois bien.

— Où peut-on se procurer l'ouvrage ?

— Il est rare aujourd'hui, dans cette édition surtout, mais vous le trouverez au Musée, à la bibliothèque de la ville.

Le lendemain je lus d'un bout à l'autre le volume de Gros, et je dois le dire avec la même franchise qu'au début de cette préface, mes

idées sur la poésie provençale furent complètement modifiées. Ce volume a deux cents pages, il contient quinze cents vers au plus, mais tournés de telle façon qu'ils ont suffi à son auteur pour le rendre populaire entre tous et lui faire une célébrité qui, loin de s'effacer avec le temps, n'a fait que grandir après un siècle. Ce que l'on trouve dans les poésies de Gros, c'est l'esprit, le goût, l'observation, le sentiment littéraire, une richesse d'expression sans égale, et par dessus tout le naturel et la simplicité. Qu'on en juge par la petite pièce suivante :

A MOUN ESPOUSO

EN LI MANDAN UN PRÉSENT.

Partes, gagi de ma tendresso,
A ma mouillé vous mandi em'allegresso.
Pouedi-ti mies vous emplugua ?
Aurieou, per la mies satisfaire,
De plus doux presens à li faire ;
Mai lei li pouedi pas manda.

A mon avis la seule chose qui manquait au poète méridional par excellence, c'était l'éner-

gie, cette énergie franche et parfois brutale qui avec l'esprit comique constituent *le fond* de notre langue, comme aurait dit Figaro ; mais je le répète, ce que j'avais lu de Gros avait opéré en moi un changement subit. Désormais je ne détestais plus la poésie provençale, je l'acceptais même sans rancune, seulement pour m'y convertir tout-à-fait il ne fallait qu'une circonstance, un hasard peut-être. Voici comment il se présenta :

Je sortais du théâtre et m'acheminais vers mon logis, par le Port ; le quai était désert, le ciel noir, et le vent sifflait dans les cordages des navires, toutes les boutiques avaient soufflé depuis longtemps sur leurs quinquets ; à peine quelque triste reverbère projetait ses rayons douteux sur le chemin du passant. Je répétais en moi-même les merveilles musicales que Meyerbeer avait jetées à mes oreilles pendant la soirée, quand je tombai tout-à-coup dans un formidable guet-apens de *Nervi* ! Ils étaient douze me barrant le passage et répétant le mot d'ordre de leur confrérie : *Que la volonté de Dieu soit faite !* Oh ! dans ce moment, je regrettai de toute mon âme ces poings vigoureux faits à l'image du bélier romain, ces épaules carrées et ces formes athlétiques dont le ciel a si lar-

gement pourvu plusieurs de mes amis, jeunes hommes d'éducation et d'intelligence, qui, grâce à leur force physique, jouent, au besoin, auprès des *Nervi*, le rôle que les Lamoricière et les Changarnier remplissaient avec tant de succès à l'encontre des Bédouins d'Afrique. Le *Nerf* même, quand il a la supériorité du nombre, s'applatit instantanément sous un coup de poing ; mais une main faible

Telum imbellis sine ictu

ne fait que rendre votre situation plus critique.

J'essayai donc de me soustraire à cette bande en cherchant une issue du côté de la muraille, mais les misérables m'attaquèrent, et sans l'intervention heureusement prompte d'un ami robuste que le hasard amena sur le lieu de la scène, je me serais vu peut-être précipité dans le Port au cri de ralliement : *Que la volonté de Dieu soit faite !* Quoi qu'il en soit de cette devise, j'ose croire que la volonté de Dieu n'est pour rien dans de pareils passe-temps.

Quelques mois après, j'eus la douce consolation de voir une partie de ces *nervi* en face du tribunal, présidé par M. de Laboulie, qui professait pour ces trouble-repos une répulsion

invincible. Cette fois on tourna contr'eux leur mot d'ordre : *la volonté de Dieu* et de M. de Laboulie se fit ; ils furent tous condamnés à un terrible emprisonnement, non sans avoir essuyé à bout portant les épigrammes de bon goût que l'honorable président leur décocha avec infiniment d'à-propos.

Cette séance judiciaire, une des plus curieuses et des plus incidentées qui se soient produites dans les fastes de la police correctionnelle, m'avait vivement impressionné ; je la savais par cœur et je la racontais souvent à mes intimes sans omettre un seul trait, lorsque notre grand poète Barthélemy vint à Marseille. Ceux qui connaissent Barthélemy et son esprit observateur comprendront le plaisir qu'il dut éprouver au récit de ces peintures de mœurs locales. Chaque matin une anecdote nouvelle, un épisode inédit venait le distraire et le mettre en bonne humeur. Un jour enfin Barthélemy, dont la franchise est proverbiale et qui ne dissimule guère sa pensée, m'invita sérieusement à formuler dans un poème les faits et gestes du *nerf* provençal. L'ordre public et la sûreté personnelle des citoyens y sont intéressés, me dit le poète, vous possédez votre sujet à merveille et vous n'aurez qu'à prendre

la plume pour faire des vers charmants. Je reculai d'abord devant une pareille tâche; Barthélemy insista, et vivement encouragé par les paroles bienveillantes du poète, je promis sur ma foi de satisfaire son désir.

Le type que j'avais à peindre, c'est-à-dire le *Nerf*, n'est pas absolument un produit que le sol marseillais porte à l'exclusion de tous les autres sols; à Naples, on l'appelle le *Lazzarone*; à Rome, le *Transteverin*; à Paris, le *Gamin*; à Londres, le *Cockney*; mais notre *Nerf* n'a, il faut le dire, que de vagues traits de ressemblance avec ces races légèrement bohémiennes qui campent avec tant d'insouciance dans les grandes cités. La création toute marseillaise de cette énergique dénomination de *Nerf*, est enveloppée de quelque mystère; il serait difficile d'en préciser la date; je croirais volontiers que ce mot jaillit tout-à-coup du sein d'un parterre de théâtre, ou qu'il tomba avec la rapidité d'une flèche des galeries du cintre. La première fois qu'il parut dans un journal et fut dévoilé au lecteur, ce fut dans le *Sémaphore*; il échappa à la plume d'un rédacteur de cette feuille, qui a fait une étude sérieusement approfondie des mœurs du *Nerf*. De ce jour, la vulgarisation du mot *Nerf* fut complète, car

jusque-là il était resté entre ceux qui en méritent l'application ; c'est un *Nerf* qui le premier cria vigoureusement à un de ses semblables : *o nervi* ! Voulait-il par là indiquer la façon sèche et énergique avec laquelle les membres du *Nerf* sont accusés, sa démarche raide et anguleuse, ou la brutalité de ses mœurs et l'énergie cinglante de ses revers de main ? Je l'ignore. Toujours est-il que ce terme qui, lancé par une bouche provençale est si riche de mélodie, a été adopté universellement comme portant à l'esprit, par le jet de ses deux syllabes, l'image saisissante du Marseillais qu'il désigne.

Le *Nerf* se reconnaît au vêtement, à la démarche, à sa manière de vivre, à l'ordre d'idées dans lequel il se maintient jusqu'à ce que l'âge lui courbe l'épine du dos et lui enlève les dents. Il affectionne la veste ronde, quand il en a une, de préférence à tout autre vêtement. Son pantalon presque toujours fraîchement restauré à l'endroit des reins, lui permet par sa justesse de mettre en relief tous les avantages de sa taille, et il ajoute encore à cet effet des plus pittoresques, par un certain mouvement en arrière ; de sorte qu'il a le ventre enfoncé et la partie inférieure du dos en grande saillie.

Ses épaules, par leur balancement, expriment une parfaite satisfaction, et une disposition toujours prochaine à la lutte. Ses bras, qui se terminent par des poings tenus fermés, oscillent comme deux balanciers, les coudes bien en dehors : c'est ainsi qu'il se montre sur nos promenades, où la vue d'un habit le crispe et l'exaspère. Le *Nerf* déteste cordialement tout homme vêtu d'un habit ; il le baffoue, le raille, s'embusque pour le surprendre en flagrant délit d'un amour de *Nerfe*, et s'il peut le provoquer sans courir un trop grand danger, il le fait avec une brutalité d'expressions et de manières extraordinaire.

La *Nerfe*, qu'il ne faut pas confondre avec la grisette, a peur du *Nerf*, qui fait sur elle l'effet du vautour sur le moineau franc. Quand le *Nerf* s'approche de la *Nerfe*, celle-ci, moqueuse d'habitude, qui répond par un : *Arléri, qué mi voulu ?* aux propos amoureux du *Monsieur*, perd toute arrogance en face de son seigneur et maître, se fait petite... petite, se courbe jusqu'à terre, les plumes ébouriffées de peur, la joue pâle et la bouche sans voix.

On aurait tort de mettre sur la même ligne le *Nerf*, ce fainéant, ce vagabond, et l'ouvrier laborieux, chez qui revit le véritable et honnête

caractère Marseillais : celui-ci déteste le *Nerf*, qui fait souvent porter sur notre population un jugement sévère et immérité par l'étranger ; on l'a vu bien des fois voler au secours d'un *Monsieur*, victime de la brutalité des *Nervis*. Autant les honnêtes gens et la police doivent chercher à faire disparaître de notre ville les mœurs sauvages et grossières que l'ignorance, la débauche et la paresse enfantent, autant on doit apprécier la vertu modeste et toute patriarcale de la plupart de nos familles d'ouvriers.

A cette courte physiologie il faut ajouter un dernier trait. Orgueilleux et fier de sa nature, comme le sont en général tous les Marseillais, le *Nerf* hardi, aventureux, a conservé toutes les allures indisciplinées de ses ancêtres ; les coups, il les brave, les condamnations, il les subit et s'y soumet. Le *Nerf* ne craint qu'une seule chose : le ridicule. Or ce principe admis, comment devais-je aborder mon sujet ? Sur le ton de l'indignation et de la colère ? Mauvais moyen. Les imprécations de ma Muse eussent-elles été cent fois plus énergiques et plus terribles que celles du grand Corneille dans les *Horaces*, loin d'aboutir auraient manqué le but. Le *castigat ridendo mores* me semblait préférable. Je pris donc pour modèle et pour conseiller le

maître des maîtres, Molière ! et m'inspirant de cet auteur inimitable dont j'avais fait une longue étude, mon premier Chichois fut fait en peu de jours et à ma grande surprise je me trouvai poète sans m'en douter et pour ainsi dire sans le savoir. Encouragé par ce succès, la *Conversion* de mon héros ne se fit pas attendre. Barthélemy répondit à ce poème par une admirable épître (1), ensuite vint *Chichois au Conservatoire*, puis enfin la *Police correctionnelle*, qui était la reproduction à peu près exacte de la séance judiciaire où les représentants de la volonté de Dieu sur la terre avaient reçu de M. de Laboulie une si rude atteinte à leurs prérogatives.

Au reste, les prévisions de Barthélemy s'étaient réalisées ; le coup avait porté. A mesure que mes poèmes provençaux tirés à plusieurs éditions et répandus par centaines se firent jour chez les classes populaires, le *Nerf* tempéra son allure agressive : le ridicule était là suspendu sur sa tête et cette circonstance le mettait, sans doute, en considération. Les *Nervis* téméraires à l'excès n'auraient pas reculé

(1) Cette épître se trouve dans le troisième poème intitulé : *Chichois au Conservatoire*.

devant une correction énergique, les peines judiciaires ne les auraient pas intimidés le moins du monde ; ce qu'ils redoutaient de rencontrer au Tribunal ce n'était pas le châtimement de la loi, quelque sévère qu'il fût, mais l'épigramme, la raillerie, le sarcasme et l'application de quelques vers moqueurs. Aussi dès ce moment, les attaques nocturnes contre les citoyens inoffensifs furent-elles moins fréquentes et les condamnations plus rares. On le voit, c'était corriger en riant.

Toutefois la mission que je m'étais imposée était-elle accomplie ? Amuser c'était quelque chose sans doute, faire rire aux dépens des trouble-repos dont les méfaits scandalisaient la ville, c'était beaucoup, mais à côté de la punition, où était l'enseignement, où était la morale ? Ne fallait-il pas une conclusion à tout cela ? L'expérience ne m'avait-elle pas souvent démontré qu'il existe chez les esprits les plus indisciplinés, chez les natures les plus rebelles un côté accessible aux sentiments généreux dont le germe ne demandait qu'à être fécondé pour donner des fruits salutaires ? Grâce à mes conseils, *Chichoï*s s'était amendé, il était entré au Conservatoire de Paris, appuyé de ma recommandation. Il s'agissait de savoir main-

tenant quel essor il prendrait dans sa nouvelle sphère ? Eh bien, c'est là que commence la seconde partie ou plutôt la contre-partie du poème. A partir de cette période, le mauvais garnement que l'on a vu dans le premier chapitre de mon histoire, attaquer les passants, briser les bancs d'une taverne, molester les Turcs, insulter une jeune fille dans une promenade publique, ce mauvais garnement, dis-je, a fait un retour sur lui-même. Entouré d'hommes instruits et respectables, *Chichois* apprécie les bienfaits de l'éducation, il travaille au Conservatoire ; mais loin d'imiter ces élèves présomptueux qui, après quelques mois d'étude, viennent sur les théâtres de province étaler leurs défauts et leur insuffisance, il consacre cinq années à l'art du chant et de la déclamation, débute brillamment à l'opéra et quitte le théâtre dans tout l'éclat de son talent, avec une honnête fortune.

Rendu à la vie privée, *Chichois* retourne dans sa ville natale, il y retrouve sa mère dont il soutenait les vieux jours ; de là, il se met à la recherche de la jeune fille qu'il a insultée, et répare sa faute en l'épousant. Ce n'est pas tout. *Chichois* jeune encore puisqu'il a trente ans à peine, ne veut pas rester dans l'oisiveté. Que

fera-t-il ? quel parti va-t-il prendre ? le commerce avec ses opérations compliquées, avec ses chances hasardeuses, ne le tente guère. Après avoir longtemps réfléchi, le hasard vient lui offrir un moyen d'utiliser son intelligence et ses ressources. Une terre magnifique est en vente dans un village à cinq lieues de Marseille, *Chichois* en devient acquéreur : il s'y installe et prodigue tant de bienfaits autour de lui, qu'il parvient à se faire aimer de tous, et finit enfin par devenir Maire de sa Commune en remplacement de M. Sabatier, son prédécesseur, dont il effaça bientôt jusqu'au souvenir.

Là finit le poème. Prendre l'homme du peuple turbulent, agressif, dans une condition des plus infimes, corriger ses vices, ses travers sans courroux, et le faire arriver ensuite aux honneurs et à la fortune par la persévérance dans le travail et dans la bonne conduite ; tel a été le but de cet ouvrage. Certes, la pensée morale et philosophique qui domine dans mon *Odyssée provençale*, n'est pas neuve, je le sais, mais enfin si je n'ai pas le mérite de l'avoir inventée au fond, du moins m'accordera-t-on de l'avoir vulgarisée par la forme, et de l'avoir rehaussée par des traits de mœurs et des scènes d'observations qui, dans mes vers, j'ose le

croire, ne manquent pas d'une certaine originalité.

Pour contribuer autant que possible à l'amusement du public, toujours ennemi de l'uniformité et de la monotonie, j'ai fait suivre mes poèmes d'une série de contes sur des sujets comiques. Dans cette dernière partie, ainsi que dans mes trois derniers *Chichois*, la correction du style m'a vivement préoccupé. Je dirai plus, pour répondre aux justes exigences de quelques-uns de mes lecteurs puristes avant tout, je n'ai pas même employé les licences que la poésie provençale autorise, licences dont Gros lui-même, le modèle des poètes provençaux, a si largement usé et que nul, à moins d'avoir un goût décidé pour la chicane et pour la pédanterie, ne songe guère à lui reprocher aujourd'hui. « Quand le naturel, l'ingénieux et le naïf, a dit un grand écrivain, sont réunis dans des ouvrages dont l'originalité piquante rehausse le mérite, les fautes échappées à l'auteur ne sont aperçues que par la critique, et les beautés qui les éclipsent passent de bouche en bouche à la postérité. Voltaire a trouvé dans les fables de Lafontaine beaucoup de défauts que depuis deux siècles des milliers de lecteurs enchantés n'ont certainement pas sentis. »

En terminant cette préface, me sera-t-il permis d'adresser un remerciement à tous les hommes impartiaux de bonne foi qui m'ont encouragé, soutenu dans ma tâche et m'ont couvert de leur égide lorsqu'en butte à des attaques malveillantes j'hésitais à donner une suite à mes premiers essais ? sans leur appui j'aurais peut-être renoncé vingt fois à compléter mon *idée* ; aussi le livre que je présente aujourd'hui au public est-il en partie leur ouvrage et pourront-ils s'en montrer fiers s'il rencontre quelque succès.

G. BÉNÉDIT.

Marseille, le 5 Novembre 1853.



CHICHOIS

v0

I.OU NERVI DE MOUSSU LONG





CHICHOIS

VO

LOU NERVI DE MOUSSU LONG

SOMMAIRE

Petite Revue de Marseille. — *Le Nervi*, son costume, ses mœurs et ses exploits. — Un mot sur la fête de Saint-Jean le 24 Juin. — Nanette Nicot, bordeuse de souliers. — Chichois insulte la jeune fille et reçoit une leçon exemplaire infligée par un Leventi du Panier. — Episode de Mioun, jeune Repetiero. — Episode de Babet à la rue Torte et suites funestes de cet événement. — Attaque de M. Reynier de la Commune par quatre *Nervi* dont il parvient à se défaire. — Jugement et condamnation de ces quatre garnements par M. Reynier. — Résignation de Chichois après sa mésaventure.

G. BÉNÉDIT A BARTHÉLEMY

Lou vinto-cinq doou mes darrier,
T'escriveri per lou courrier,

Et ti douneri à la filo
Leis agramens de nouestro villo,
Ti parléri d'abord doou Cous,
Fres en estiou, quoiqué pooussous,
Car despui qu'an fa plaço netto,
Touei lei rabelroous doou cantoun,
Per espragna lou boues et lou carboun,
Oou souluou couignoun d'ooumeletto,
Prochi d'aquel oustaou à façade de gi,
Mounte vias : ICI L'ON CERCİ !
T'ai parla de la fouen de la place Royalo
Aquelo puissantò rivalo
De Louei l'arrousaire publi,
T'ai parfetamen establi
Lei parfums savourous qu'incessament exalo
La barriquo municipalo,
Et lei douis rangs de pissadous
Que soun lou long dei courradous.
Ai pa' ooublida lou port à l'ooudour embaImado
Que toumbo nuech et jour lei mousco'à la voulado
Et lou plaisi toujours pu noou
De proumena en bateau din la villo quand ploou.
Maı tout aco es pas ren, ami, car ai en testo
Encaro un inciden per accoumpli la festo :

L'enfant quand si va counfessa
Gardo toujours lou gros pecca
Per la fin ; ensin iou ; vas veire,
Que ti menti pas, va poues creïre,
Quant oou sujet que voou trata,
Duou piqua ta curiosita ; .
Car enfin va soouras, ooujourd'hui mi réservi,
Barthelemy, de ti parla del nervi,
Et surtout doou nervi Chichois,
Cita per seï noumbrous exploits.

I.

Dounc ; aquéou bédouin de Marsio,
Aou luego de vioure tout nus,
En sagouroupan d'un barnus,
Portavo uno vesto cassio,
Un capeou gris, round de dessu,
Eme douis flots darrié lou su,
En empruntant a soun lingagi
Leïs apparengo d'ouo couragi,
Avié ni trevo ni répaoou
Que noun aguesse fa touto sorto de maou :

Quan intravo lou souar, lei vesins tremouravoun,
Touti lei flos s'estremavoun,
Dei pus gros nervi doou quartié
Disien qu'éro lou capourié,
N'en counvenien sense misterî.
Despui hlué jour fasié l'emperi,
Avié sacregea tout lou Cous,
Foutu de chiquo an'un gibous,
Roumpu leis bancs d'uno gargoto,
Estrassa lou capeou an'uno francioto
Que proumenavo émé sa sur,
Avié garça de datti an'un Tur,
Poussa de caramans din l'aïguo
Oou chantié de mestré Ramaïgo,
Pui avié coousigua un moussu,
Apré l'avé tuba dessu,
Mès treis gats del Carmé en pooutio
Embregua un panié de boutio,
Quatre banásto ei pouarteris.
Cresi que jamai s'éro vis
Un mooufatan d'aquello espeço,
Lei brayos remplidos dé peço,
Si pavanegéavo oou souluou,
En moustran lei gaoutos doou cuou,

Su lou beou mitan deis Alléto,
 En crésen de faîré mervéto,
 Lou matin doou jour de San-Jan,
 Emé un troué de brus à la man,
 Aqueou troué de brus es l'emblemé
 Aoussoulou, doou poude suprémé
 Qu'an lei nervi en aqueou jour,
 Or, ooujor'd'hui coumo toujour
 (Ren de parié en d'aquello ooudaço)
 Si carroun ei premièrei plaço,
 Vous poussoun à tor à traver,
 En mandan de poussiero en l'air;
 Vous venoun busqueja la testo,
 Emé uno branco de ginesto;

Cantoun, fan un sabbat de la mareditien.

Metoun tout en revoulutien.
 Se li parla doou coumissari,
 Si picoun sà lou tafanari,
 En vou cridan : Oh ! lou bel aï !
 Vo ben : FENI-AN ; tant et mai !
 Lou bouen Diou vendrié su la terro,
 Qué li desclararien la guerro.
 Per li faire entendre résoun
 La qu'un moyen... Lei coous de poun.



Se qu'ouqu'un de vaoutrei n'en douto,
Din miech ouro en mi metten souto
Iou soulé mi cargui d'ou souin
De li mena trento temouin.
Martin, Bertrand, Déluy, Cikary,
Micheou, Bremoun, Bouey lou noutari,
Rouazo, Casenovo, Scarra,
Blanc, Nègré, Roux, et cetera.

II.

Dounc, lou matin d'aquello fiero,
Uno charmanto courdouniero
La fio de misé Nicot,
Anavo croumpa un baricot,
En brassetto émé soun amigo,
En caminan, fasien la figuo
Eis aoutrei flos doou quartié,
Que crebavoun de jalousié,
Nanetto ero fouesso poulido
E ben facho, quoiqué soulido
A para vingt coous de mistraou
Avié'un cuou coum'un apanaou,

E lei pouosso requinquiado.

Gracioso, pipanto, assiounado,

Pu fresquo que lei roso eme lei jooussemin

Que rescountravo per camin,

Quand agué fa vingt tour d'aleïo

Emé soun amïgo Reynelo,

Nanetto Nicot s'arresté,

Per marcandegéa un res d'alé.

Maï aou moument que s'abeissavo,

En fen veïre seï gros bouteou,

Chichois de lun la relucavo,

Et n'en devenié rababeou !

En fen semblant de ren s'approcho

Emé uno man dedin la pocho,

Viro, torno, passo d'arrié

Pui après reven de coustié ;

Avanço un paou, s'arresto, pouosso !

Enfin fa tant, di tant, que l'aganto uno pouosso...

Nanetto anavo per creïda,

Maï avan qu'aguesse bada,

Lou nervi reçubé uno bouïto

Que li fagué veni lei rouïto.

Er'un leventi d'ouou Panié

Que despei d'uno houro suivié

Touti leïs pas de sa conqueto,
Lou carignairé de Nanetto.
Quan si sigué desbaguegea,
Chichois si vougue revengea,
Anavo pica, maï pecaïre !
Vigué leou émé qu'avié'à faire,
Un bougré testar coum'un muou
D'un coou de poun oourié tua'un buou.
Chichois si vougué mettè à courré
L'aoutre lou fé piqua de mourré
Emé un coou de pèd dins lei ren.
Oou bru d'aquel avenamen,
Touti leïs hommés s'accampavoun
Et lei frumos si demandavoun :
L'a ben de mounde, qu'es aco ?
— Dien qu'es la fio de Nico.
Qu'unto ? la bruno ? « — Noun, la rousso.
Un mooufatan la manegea lei pouso...
Ben maï l'a mes lei mans souto lou coutioun.
— Es-ti poussible ! aqueou capoun !
Avé bello diré, à Marsio
Poudé pas laïssa ana lei fio
Touti souletos... L'an passa,
Mioun éro oou banc... un foussa.

Que caminavo émé uno cano,
Ven croumpa dous soous d'avelano.
Mioun lou servé... en s'en anan,
Viou que passo d'arrié lou ban.
Agueri l'uei, mi mesfiséri
Et feri ben, car entenderi
Que li disié : *Si tu voulais,*
Petito, zé t'ententendrais ?
Demain zé reviendrai z'ancoro.
Subran, aganti la cassoro,
Que si me tenoun pas lou bras.
Bessaï l'embregavi lou nas !
Quan pensi en d'aquéou bouenovoyo,
De treïs jour aï plus gés de voyo.
Aquéou mouestré ! *Si tu voulais,*
Petito, zé t'ententendrais !!
Oourié mies fa, cóumo di Piarre,
D'entreteni sa paouro souarré.

III.

— Es coumo iou, lou mes darrié,
En venen de la pescarié,

Intravi à la carriero Touarto,
Babè esperavo su la pouarto,
Mi souvent toujours que ploouvié.
Coumo mounti su l'escalié,
Ven un bregand qu'avié pissuigno.
Aguessia vis aquello migno
Semblavo a n'un escumengea
Senso si vouyé dérangepa,
Oou luego d'ana à la muraïo
Vis-à-vis, si desfa lei brayo;
Pui après s'estre escambarla,
Pisso ouu beou mitan doou vala!!
Babè quan vigué eisso, pécaïre,
Sarré leis ueis... al! sé soun païre
Aguesse vi uno cavo ensin,
Arribavo quououqu'assassin!
Féri qu'un saou din la carriero,
L'estrasseri la cavaliero,
Li ferì toumba lou capeou;
Oouriou vougu li devesse la peou,
L'espououtissiou, l'escarpignavi;
Se mi lou levoun pas lou tuavi!
— Coumo li pissavo davan?
— Vouei, avié lei brayo à la man.

Prenguéri uno talo coulero
Que crésiou mouri de la méro.
— Et leïsséria ana aqueou gusas ?
— Anéri querré Moussu Cas,
Perqué l'arrestessé dessuito,
Resteri pas quatre minuito,
Mai ero plus davan l'oustaou,
Avié lampa coumo un uiaou ;
Un paou pus leou l'ourian fa riré.
— Que vous dirai..., es pas per diré,
Aco, es pu fouar que d'algarden.
— Et puis vou dien : siégue pruden,
Donna de bouis exemple ei fio.
Gracis à Diou din ma famio,
Jusqu'aro degun a manca
Et ma fio a jamai brounea.
Tamben moun homme li pren peno,
Vé, boueno mise Madaleno,
Changearié pa'un coou de camié
Senso passa darrié lou lié.
Eier Babé disié *couietti*,
A moun pichoun lou gros bouffeti,
Moun hommé li digué : Babeou !

Se parles mai ensin, ti garci un bendeou !

Vaguesse fa, l'ourié rendu servici.
Apré'aco, quan via de brutissi,
De mooufatans senso pudour,
Que vou venoun moustra en plen jour....
Voou mies que digui ren, car despui lors ma fio
Si sousten que per mérévio,
Mangeo ren, a toujours lou fué,
Fa que soouta touto la nué !
— Se li fasia un paou de tisano
Dei quatre flour ? — Misé Roumano
M'avié di de la fa soouna ;
Deman matin duven ana
Prendré counseou de Moussu Trussi.
— Lei cirorgiens soun de destrussi.
An bello faire lei saven
L'entendoun ren lou pus souven,
Escouté pa' aqueleis arleri,
De fés que l'a, un pichoun cristeri
Voou miés que touti sei saounié,
Sei tasseou et sei porcarié.
Vai pas vis per iou quan toumber !
En quouquei semana prenguéri
Touto sorto de poutité ;
Enfin un jour feri de thè

Eme d'alguo de flour d'arangi,
 Et graci en aqueou melangi,
 Din quatrè-jour siguéri ben.

IV.

— Avé raisoun. — Maï revenen :
 V'hui fœou que vous n'en conti uno,
 Que vous va faire toumba oou soou.
 Aves vis bessaï quaouque coou
 Moussu Reynié de la coumuno ?
 Mi lèvé per sa proutetien
 Moun aîné de la couscritien.
 Ai se lou counouïssia, es tan bravé !
 Travaïo aqui, émé Moussu cavé,
 Coumo li dien ?... ajuda mi ?
 — Moussu Blanc ? — Vouei, soun douïs bœni,
 Pissa daou cieïe, oounesté, aimablé,
 Et surtout fouesso caritablé,
 Quan reçuboun de paourei gen,
 Li dounoun toujour qu'œouqu'argen,
 De pitoué ensin, soun fouesso raré.
 Moussu Reynié es tout san Lazaré,

A lei chuvus roux coumo l'or.
Maï aremarca un paou lou sor !
Lou darrié jour de la semano
Senso sachu ce que l'arribarié
Lou bénérroux, tranquilamen venié
De querre sa frumo à la Plano,
Descendié su lou boulevard,
Ver lei noouv' houro mens un quart ;
Fasié un tem souroumbrous (la luno
Aqueou jour avié resta n'uno),
Ero pa' encaro et Capouchin,
Qu'entendé creida à l'*assassin* !
Ero d'hommes que si picavoun,
Din lou vala si tirassavoun.
Moussu Reynié per carita
Courré per lei dessepara.
Maï ouu moumen que s'avancavo
Per afin d'arrangea la cavo,
Ti li toumboun quatré dessu
En creidan zou ! su lou Moussu !
Eou si debatié coumo un fouélé,
Maï l'arraperoun per lou couelé,
Per la peitrino, per leis bras,
Hurousamen aneroun pas pus bas,

Se l'agantessoun lei partido,
Sa paouro frumo ero poulido,
Li lou poudien despoudura.
Tou lou mounde en aousen creida,
S'acampé selon l'habitudò,
Et cadun venié douna ajudo
Contre aquelei quatre piar.
Moussu Reynié es fouesso galar,
S'aguesse pa agu sa faquigno
Que lou genavo dé l'esquigno,
N'en poudié ensuqua daou va tres.
Maï es pas lou tout, aï après
Que din lou tem que si piquavo,
Sa paouro frumo tremoueravo !
Dien que prengué un jour à la mouar ;
Fougué que buguesse lou souar
Douge escudellos d'arquémiso,
Per d'haou, per dabas fague criso,
Que se siguessian pas d'hiver,
Poudié vira lei cambo en l'air !
Moussu Reynié'es senso rancuno,
Maï vouguen douna uno liçoun
En d'aquelei quatrè capoun,
Lei mandé querre à la Coumuno.

Quand siguéroun din soun béreou,
Lets pouria pré' émé lou capeou,
A lei creiré éroun en riboto,
Venien toutei quatre dei Croto,
Si poussavoun per s'amusa.
Moussu Reynier lei fé teïsa;
Et si dreissan su sa cadiero
Per lei coundana' à sa maniero,
Veicito ce qué li digué.

— « Vous teni touti en moun poudé,
Vous pourieou porta préjudici,
En m'anan plague à la justici,
Sia de marias, sia de capoun,
Que merita d'ana en présoun.
Se voulè pas que douni suite
A vouestro affaire, fouu dessuito
Ana porta quatre-vingt franc
A l'égliso de moussu Franc;
M'avé ousi.... se manqua de zelo,
Dilun, oouré de mei nouvello. »

V.

A la fin d'aquéou jujamen,
Quoouqu'un que lei tenié damen,
Di qu'avien pa envegeo de rire,
Et va si feroun pas mai dire.
— « Osco ! vaqui un brave moussu,
A ben fa, la boueno saru ! »
— Doou tem que misé Jus parlavo,
A doui pas d'aqui si passavo
Uno estrangeo counversatien.
Veicito de que ero questien.
En retour de soun escapado,
Chichois reçubié uno espoussado.....
Esparooufi, amourouna,
A peno ougeavo boulega,
En lou fasen battre en retréto,
Lou carignaïre de Nanetto
A coou dé péd', à coou dé poun
L'avié devessa lou mentoun.
Oou mitan d'aquelo destresso,
Lou cuou fangous, leis ueis en péço,

Lou nervi si mette à ploura :
— « Ave pas crento d'insurta
Lou nebou d'un ancien prud'homme,
De la carrièro dei Gassin ?
Es ensin que piqua leis hommé ?
Leis hommé si picoun pa' ensin.
Se résounavia un paou lei cavo,
Veiria que siou vesin de moussu Chavo.

Aqui ce qu'es d'estre estrangié,
Pa counaissu dins un quartié !
Se fé un pé, vo ben uno louffo,
Cadun vous ven garça de bouffo !
Bougré de capoun, de judiou !
Vènè, vènè un paou émé iou,
A la pareissado Sant'Anno,
Vous diran que siou de la Plano.
Qu'ai resta sept mès ouu Ban long,
AI TRAVAÏA DEX ANS A MOUSSU LONG !!!!!
Oou magasin fasiou lei ballos,
Escoubavi, triavi de gallos.....
— Teïsa-vous bougré de gusas,
Vo ben vous embregui lou nas,
Vènè desavia lei famio
En manegean lou cuou ei fio,

Et puis mi dia qu'es pas veraï,
Ana.... fila.... v'agantaraï,
Se jamaï vous viou per carriero,
Ségu vous espaoussi lei niero !
— Es égaou, avè tort, moun cher,
Mi proumenavi émé Imber,
Avian rescountra Domeniquo,
L'avie Gatou émé Musiquo (1),
Ensin, fasian pas ges de maou,
S'amusavian, si poussavian un paou,
Et mi fouté uno rousto abouminablo !
Duvi avé la facho impraticablo !
Ah ! m'en avé garça de coous de poun,
Ana..... sia pa' un bravé garçoun !



(1) Noms de deux *Nervis* célèbres condamnés par M. de Labo

LA

COUNVERSIEN DE CHICHOIS



LA COUNVERSIEN DE CHICHOIS

SOMMAIRE

Lecture d'une pièce en vers provençaux de Barthélemy, par G. Bénédit. — Visite de *Chichois* chez ce dernier. — *Chichois* prend la résolution de changer de conduite. — Il raconte les mille désagréments auxquels l'a exposé sa qualité de *Nervi*. — Episode du *Cheval Marin*. — Instruction de G. Bénédit à *Chichois*, il lui trace le programme de ses nouvelles habitudes, s'engage à le faire entrer au Conservatoire de Paris, et lui promet qu'il gagnera vingt mille francs en moins de quelques années. — Transport du *Nervi* converti en présence de cette prédiction. — Pour faire juger de sa voix de basse-taille, il chante un morceau d'*OEdipe à Colonne* et reçoit les applaudissements des personnes présentes à cette audition. — Remercements de *Chichois* à son protecteur.

G. BÉNÉDIT A BARTHÉLEMY

Adavans'ier après dina,
Oou lué dé m'ana proumena

Su lou Port, coumo d'habitudò,
Resteri din ma soulitudo
Estendu su lou canapé,
Tout dé long de la testo ei pè,
Legiciou en fuman ma pipo
A mels amis Louel et Felipo,
En souciéta d'un estrangié,
Leï vers que m'as escri d'Argiè.
Un coou la lituro enregado
(Va ti diou selon ma pensado)
Tout lou moundé fougué d'accord
Que s'ouu mitan doou desaccord,
Et dei discuciens sens'égalos
De nouestreï musos prouvençalos,
Fasiés emprima' aquelei ver,
Avant que passessé l'hiver,
Seriés prouclama din Marsio
Lou rey, vo puleou lou Messio
Que lou prouvençaou San-Janen
Espero despuï tan de tem.
Senso mettre leï cavo'ouu piré,
Es ben de tu que pourrien diré :
« As doun lou tron-de-diou, per parla prouvençaou ?
« Scoupiques cadé mot de pébré émè de saou ;

- « Quan grafines qu'ouqu'un, li dérabés l'escorço.
« Mi crésiou d'jusqu'elci d'uno poulido forço,
« Maï despui qu'al ledgi toun savent papafar
« Siou plus ren qu'un *taroun*, à parla senso far.
« Gros eou même, mi semblo un homme à foun de calo.
« Viven à nouest'epoquo, oourié tira l'escalo.
« Leis ooutours francios, lei Boilo, lei d'Giber
« Que per diré de maou an lou gaoubi d'ou ver,
« Et que eitoun partout coumo gafar d'esquino,
« Soun, ou respé de tu, d'ooutours de tanto pino. »

Vaqui ce qué dirien de tu !
Pui, cousterna, l'uei abattu ,
Lei fricoutur en escrituro,
Ennemis dé touto censuro
Qu'aougeoun coumpara l'algo-saou
Oou boulabaysso prouvençaou,
Et si crèsoun dé grand génio,
Quan d'ou mitan de sei bordio
Tiroun un bouen vers per lei puou !
Serien *taroun* coumo de puou.
Dins l'espouar d'aquélo réformo
Qu'endiqui elci per la formo,
Repréni ce que ti disiou.
Coumo va sabés, légiciou



Toun épitro. Arriba'ouou passagi

Ounté mi diés en homme sagi :

- « En vérité, coulégou, as lou *perié* ben du ,
- « Saviou fa ce qu'as fa, crefriuou que siou perdu.
- « Un nervi, paoure enfant, mette va ti en testo,
- « Per foutré'uno espooussado a toudjour la man lesto.
- « Vo dé nué vo de djour, leis roumpus, lei fénas
- « Ti garçaran ta bouit'en creidan : *poussez pas !*
- « Martirisa dé coou, assassina de pattos,
- « Semblaras un su-hommé'en sorten de sel pattos.....

I.

Countinuavi toujours quan aousi tout d'un coou ,
Etes escaliers quooouqu'un qué si garçav'ouou soou.

En fuman ma pipo de *Servi*,

Vooou durbi la pouarto.... er'un nervi

Qu'aparamen sabié pas l'us.

En mi visen, sigué counfus;

Oougeavo pa'intra; lou prenguéri

Souto lou bras et li diguéri :

Bouen jour, que bouen vent vous adué ?

Eici de jour coumo de nué

Sian touti à vouestré servici.

(Après l'avoir examiné.)

Avè lou cuou plen de brutici,
Per hazard vous sia pas fa maou ?
Venè mangea'un paou de pélaou
Eme'uno patto de lingousto.
Dins lou vin sooussaré'uno crousto,
Vous soustendra jusqu'estou souar
Et vous assouerara lou couar,
Anen, viguen, agué pas crento,
Intra, pagaré gés de rento.
Voulè fuma, vaqui de fué.
Bessaï, buouria'un dét de vin cué ?
Counfisa de touto maniero,
Asseta-vous, l'a de cadiero
Vo de fooutueï à vouestre choix ;
— Fagué pa'atentien, siou Chichois.

— Chichois !!! — Voueï, Chichois ; vous dérangi ?

En mountan, de grufos d'arangi...
M'an fa resquia... d'ouou reboun...
Al roudéla jusqu'ouou segoun.
Lou bras mi coulé que mi lardo.....
En descenden de la Reynardo,

V'hui, sus d'un mouroun de gipas
Al toumba su lou mémé bras.
Per suite d'aquelo begudo,
Arémarqui qué d'habitudó
Quan avé maou en quoququ'endré,
Vous l'embrounqua toujours tont dré.
— Foulié'arrapa la man couranto.
— Crési qu'avé raisoun.... entanto
L'a' un'houro qué foutimassiou
Et vaï pas dit perqué vénieu.
— Et ben digua mi vo dessuito.

(Mystérieusement et à demi-voix.)

Coum'es questien... de ma conduito...
La de moundé... répassaraï
Deman matin va vous dirai.
— Perqué? Leïs gens que vous escoutoun,
Moun cher, crésé vo, tant si foutoun
Que parlé coumo sé dia ren.
Coumo coumprendrien qu'ouocaren?
Despui d'eler soun à Marsio,
Tant digan qu'agoun ges d'ourio
La' un Prussien emé douis Danois,
Entendoun pa'un mot de patois;

Poudé parla sensó ren creigné.
Téné, n'a v'un que mi fa signé.....
Mi demando ce que mi dia.
— Quaou? aqueou qu'a l'air esglaria?
— Précisamen. — Alors coumenci.

II

Escusa mi se vous oouffenci.....
M'avé bougramen empaouma
Din lei vers qu'avé fa imprima,
Maï, es égaou, va récounouissi,
M'avé rendu'un famous servici
En mi forçan à durbi l'uei!
Ah! foou que n'en convengui v'hui,
Sensó vous sériou enca nervi,
Cresé vo, tant ben vous counservi
Moun estim'et moun amitié;
Que vilen bougré de mestié
Aviou pré'aqui! Vè quoiqué crano,
Si passavo pa'uno semana
Que noun mi foutessoun de coou,
A mi garça l'esquin'ouo souu.

Touti lei jour gagnavi un'ambo,
V'hui mi desfasien uno cambo,
Lou surlendéman er'un bras,
Lou souar, m'espooutissien lou nas,
Lou matin mi mordien l'aourio,
Mi metien leis uei en pooutio.....
Ensin, moun cher, vous remerciou
De vous estre foutu de iou;
Sens'aco, coumo m'a dit Barlhé,
Anavi fa'un tour à San-Carlé.
— Aco si! touca mi la man...
Et voulia repassa deman!

(*En baissant la voix*).

Mais permettè que vous v'ouusservi,
Coumo va qué véria fa nervi
Et coumo vous n'en sia tira?
— Quand va soouré, v'estounara,
Asseta-vous, et préné noto.
Un dilun qu'érian en riboto,
Buguérian ou *Chivaou-Marin*
Déso-sept boutios de vin,
Erian tres. D'abor l'avié Gatou,
Pui iou, emé Mourou lou mâtou;

Quan sigué questien dé paga
Aguérian bello boussegea,
Toui tres n'avian ni soou ni maïo.
Voulian fila vers la muraïo
Per sorti... L'agué pas mouyen,
Lou maïstre noun tenie da men,
Aremarquavo nouestreis pocho...
Noun fasié d'ueis coumo de bocho!
Cependant quoiqu'embarrassa,
Fénissérien per s'adreïssa,
Prochi doou maïstré m'avancéri
Oounestamen, et li diguéri:
« Vè, sian touti de braveïs gen,
Aven ooublida noustr'argen
Su la taoulo de la cousino.
Moussu Gaubert de la Marino
M'a counouïssu; per précooutien
Demanda li d'informatien;
A la pareïssado Sant'Anno,
Vous diran que sieou de la Plano,
AI resta sept mès ouu Ban-Long,
Siou lou coumis de moussu Long,
Et lou vésin de moussu Chavo... »
— Moun cher, tout aco soun de cavo

Qu'an pas cours ouu *Chivaou-Marin*.

Déso-sept boutios de vin

A quatré soous, d'après moun coumpté,

Fan tres francs hiué. — Mai moussu Conté,

Voulè pa'entendre la résoun?

— Leï discours soun pas de saisoun,

Ensin mi roumpè plus la testo,

Fouu paga, vo leïssa la vesto.

De sa phraso ero pa'enca ouu bout

Que Gatou li garç'un atout!!!!

Li fé veïré touti leï lumé:

Un coou de marteou sus l'enclumé

Fa mens de bru... sus lou moumen

Aguessias vi'aqueou tramblamen!!!

Leï bancs, leï taoulos, leïs armari,

Lou boués, lou fugoun, leï canari

Deï gabi pendud'ouu planchié,

Leï miégeos, lou tian, lou péchié,

Tout er'en l'air... nous ensaquavoun!...

Eroun mai de sept qué piquavoun...

Cadun creïdavo: escouta-mi...

Poussèz pas... sian touti d'ami!...

Mourou din aquelo bagarro,

Fougu'ensuqua d'un coou de barro.

Lou porteroun à l'espitaou
Su d'uno'escalo... ben malaou!
Uu paou rémés din la souarado,
Réchuté din la matinado.
A miegeou li pren maou dé couar
Li vaou a n'uno houro... ero mouar!...
Eisso d'eiei... mi fagué peno...
Véniou de mangea de toouteno,
Mi restéroun su l'estouma.
De douis jour aviou pas fuma;
L'avié'un couleguo que plouravo,
Iou, tout aco m'estoumagavo.
Alor mi ferì uno raisoun
E mi penseri: qu'es bésoun
D'ana passa la vido duro?
Es uno lei de la naturo,
Déman, mi poou arriba à'ieou,
L'a pa'un quart d'houro qu'éro viou,
Aro'a déjà la facho touarto,
Lei peds giélas, leis ueis tarrous,
Eh! merdo! trent'un trento dous,
Que lou darriér sarré la pouarto!...
Alor va sacrégéri tout,
Meteri lou fué de préout.

A l'oustaou nuech et jour bramavi...
Dooou matin oou souar m'empégavi...
Un jour en passan su lou Cous,
Rescountretri'un pichoun gibous
Que mangeavo douis liars d'amouro;
Lou couchéri pendan miech-houro,
Un coou qué si sigué'arresta,
Toussié que poudié plus piouta;
Avié tant courru qu'ero poupré,
Lou basséléri coum'un poupré.
Pui lou garcéri dins lou port,
Tout lou moundé mi douné tort!!

(Une pause).

III.

Lou lendéman récoumenceri,
Maï siei més après... rescountretri
Un bougré que piquavo du!
Mi tirassé dins un coundu,
Mi faguè de boff'à la testo,
N'en demandéri pas moun resto.

Ero lou beou jour dé San-Jan,
Ai maou eï rens en li soungéan.
Per arrévengea sa counqueto,
Lou carignaîré de Nanetto
Mi travaîlé lou casaquin!!
Qunteï coous de poun!!.. cré couquin!!!
Ana'aviou pa'envegeo de riré.
Lou lendéman, li féri diré
D'ana piqua'émé seï parié;
Restéri treis seman'ouo lié,
Qu soou l'argen qué despenderi!
Lou promié jour que mi lévéri,
Poudiou quasi plus camina,
Aviou lou cuou entaména...
Quan descenderi'à la carrièro
Souto lou bras de Loueï Figuiero
Emé les ueis coumo lou poun,
Leïs homme mi disien, capoun,
Leï frumos mi fasien la loubou,
Mi couchavoun à coou d'escoubo,
Si li poudié plus abari.
Enfin, las de m'abasordi
Mi vénien de laïssa'un paou libre,
Quan empriméria vouestré libre.

Despui d'ador, souar et matin,
Siou plu'esta bouen à donna'ei chin.
A la carriero Pescatori,
Vè, m'an roumpu lei génitori,
Mi récitoun lei vers per couar
En mi traitan dé gus, dé pouar;
Quan passi si foutoun à riré.....
Embéta, vous sieou vengu diré,
Que dounavi ma démicien.
— Per counta'aquello bell'actien
Mi cargui de prendré la plumo.....

(*L'interrompant*).

A prépaou, aï uno coustumo
Qué mi pouou faire fouesso tor,
Sabè qué sieou franc coumo l'or,
Veici ce qu'és: din la jornada
Espéri su la proumenado
Touti lei moussus qu'an de gants,
Et li creïdi: voulurs!! brégands!!
Tènè, dimècré, mouss'Alari,
Sabè ben... lou gran coumissari,
Coumo viravo lou cantoun
Li creïderi: voulur!! capoun!!!

— Fourra quitt'aquel'habitudò!
— La quittaren..... emé d'ajudo.
— Fourra plus teni de prépaou
Su degun... gés diré de maou.
— Dé maou! ana siégué tranquille,
Vouestre counséou es inutile.
De maou!! m'arribara jamai,
Moun trouu de diou sé n'en diou mai.
— Eh! ben, n'en vénè mai de diré.
— Aquestou coou éro per riré,
Et va disiou sens'intencien,
Escusa, l'ai pas fa'attencien,
Mai es fini, vous va proumetti,
Dédins ma pocho foou qué metti
Quoouquaren per m'en rappela.....
Et pui dré d'est'après dina
Voou ouu chantié de moussu Regui...
— Et surtout, Chichois, vou n'en prégui,
Fagué plus gés de maou ei Turs!
Aou luégo de troubla leis churs,
Lou souar, en li livran batalo,
Metté vous din leis bassel-talo,
Coumo Féli, Paou et Mimiou.
Avé'uno vouas d'ouu tron dé diou,

Va roumprés tout... eï proumenados
Su l'algo, dins lei sérénados,
Vous applooudiran, et l'hiver
Pourrés veni canta oou councer;
Oourés l'habit... mettrés de botto,
Dé gants de tricot, de culotto
Que vous téssaran pas d'ouu cuou.
Portaré'un capeou negr'à puou;
Lou mouchoir doou couelé de sédo,
La camiso fino, ben rédo
Et lou couelé ben empesa.
Pui quan vous sérès fa frisa
Fé vous mettre un paou de poumado
Eï favouris... din l'assemblado
L'a fouesso damos qu'an de mus,
Es perqué loou coou siégué jus.
Frés, assiouna, né coum'un vori,
De la carriero Pescatori,
Descendré touti lei dilun
Vers leis Alleyos..... ses troou lun,
Din l'interès de vouest'afaire;
Alor, veïci ce que foou faire:
Foou dire'ouu frère de Gouton
Qué vous presté soun carretoun;

Mounta su d'aquel'équipagi
Oouré l'air d'un grand persounagi,
Vous reçubran emé respè
Et v'enbrutiré pas lei pè.
Qu'an ser'intra, su d'un'estrado
Garnido d'uno balustrado,
Oou beou mitan deis instrumen,
Vous plaçaran... tendré damen
Aquéou que batté la musuro...
Es un mistourin... à mesuro
Que vous dira: zou! partiré
Et veïci coumo cantaré:

*« Les oisds celebros l'auroro,
Lé berzé çanto lé printems,
L'amant la boté qu'il adoro,*

Lé rétour d'Aristipo è l'obzé de nó çants.

*A nó mé bravo Calvinisto,
A nó les fio des papisto,
A nó ricesso z'é bon vin*

Et BBButin

(bls)

*Zé suis votre vié, capitaino,
A la vitoiro zé vous méno!*

IV.

Se va dia'ensin v'apploudiran,
Et leis papiés n'en parlaran.
Lou *Messagié*, que l'on devoro,
Lou *Sud* émé lou *Sémaphoro*
Et la *Gazetto d'ouo Miéjour*
Diran touti lou mémé jour :

La saison musicale ardemment désirée,
Par un concert brillant vient d'être inaugurée !
Le CERCLE pour ses chœurs s'enrichit de bons choix,
Nous avons remarqué le choriste *Chichois*,
Un jeune débutant qui nous vient de *Marseille*.
Si son mattre, à propos, le guide et le conseille,
Chichois peut devenir l'effroi de ses rivaux,
Et l'énergique appui des opéras nouveaux !
Dans un morceau brillant, mélancolique ou tendre
C'est un charme inouï déjà que de l'entendre !
Sa voix, qui sans effort atteint toujours le but,
Du *fa dièze aigu* descend jusqu'au *contre-ut*.
Aussi de tous côtés, à chaque rang de loges,
On dit, après avoir épuisé les éloges,

Que ce Chichois guidé par un bon professeur,
Pourra seul remplacer notre grand Levasseur,
Que Rossini joyeux sortira de sa tente,
Pour cultiver Chichois, jeune basse-chantante,
Et que ce provençal, avec ses airs si francs,
Gagnera dans six mois au moins vingt mille francs.

V.

(Chichois au comble de la surprise).

— Vingt millo francs! es-ti poussible!
M'avé piqu'à l'endré sensible.
Vingt millo francs! Iou que toujours
Ai gagna que vingt soous per jour!
A moussu Long fasiou lei ballos,
Escoubavi, triavi de gallos,
De goumo, d'assafétida,
Et pui lou souar, coum'un fada,
Quan eri roumpu de fatigo,
Mi fasien garda la boutigo,
Despui sept houro jusqu'à noou
Et mi dounavoun que vingt soou!

Vingt millo francs!! maï de la vido,
Ourieou gagna talo partido!
L'a maï de proufit qu'ouou piqué,
En li pensan aï lou chouqué.
S'aviou vingt millo francs! dessuito,
Senso tarda d'uno minuito
Anarian bouaro'eme Davin
Per trento millo francs de vin.
— Daisé'aï parla que dè vingt millo.
— Es véraï, ma mèmoiro filo,
Maï va disiou sens'intencien,
Crésé mi, l'aï pa fa'attencien.
Vingt millo francs!!! vè vous ouousservi
Qu'à parti de v'hui, siou plus nervi...
S'un jour aviou vingt millo fran,
Quittariou lou travaï subran
Fariou plus ren... vo per mies diré
Alor si, l'ouurié de qué riré!
Nuech et jour fariou de malhurs;
Empalariou touti lei Turs,
Mettriou touti lei ga'en pooutio,
Pussugariou touti lei fio,
Espinariou touti lei chin,
Estramassariou lei bachin,

Coooussigarion leï francioto,
Fariou resquia leï devoto,
Quan van à la bèneditien;
Mettriu tout en révoulutien.
Eme'uno couardo ben tesado,
Anarian, dous, eï cantounado,
Per fa'estendre'à garapachoun
Leïs hommés qué fan seï besoun!
Lou souar anariou senso brayos,
Mettriu de tout su leï murayos,
Roumpriu leï marteou deïs oustaou,
Touï leï vitros deï fanaou,
Doou Cueou-de-Buou à la Pétacho,
Quan mi duvrien coupa la facho,
Chaplariou à coous dé couteou
Touï leï cablé deï bateou;
Oou mitan doou Cous...—Vous oousservi
Que m'avé dit qu'èria plus nervi,
V'avé'ouublida! — Mareditien!
Es véral, l'ai pa fa attentien.
— Téné, Chichois, mi voulé creïre,
Oou lué de creïda, fè mi veïre
Qué su vous mi siou pas troumpa,
Prouva mi que sabé canta.

— Eh! ben, qué voulè que vous canti?

— M'es égaou, quoiqué *diletantti*,

Mi countenti facilamen.

— Bon, alor, espéra'un moumen;

(*Réfléchissant*).

L'a tres ans que maistre Figuiero,
Lou chef doou chur dé la *Pooussièro*,
M'avié'après un pouli mouceou,
Lou cantavian emé Pousseou
Que fasian enveni la sallo!
Er'un *solo* de la *Vestalo*.
Aqui si, que foulié creïda!

(*Après une pause*).

Aquo sé v'aviou ouublida...
Oouriou ben fa de mena Feli.

(*Nouvelle pause*).

Ah! crési qué mé n'en rappeli,

(*Après avoir réfléchi*).

Aro digua mi... din l'oustaou
Per hazard la gès de malaou?

Foou que canti dé la peitrino,
Dooou nas, doou goousié, de l'esquino.
— Poudé canta d'ounté voudre.

(S'arrêtant tout-à-coup).

— M'asseti, vo mi tèni dré?
— Adreïssa vous per qué tout vibré,
En v'adreissan sérès pus libré,
Et vouestro vouas sortira miés,
Metté vous la man su lou piés,
Et coumença vouestro partido.

Il commence à chanter sur un diapason excessivement haut.

Le fils des Dieux ! le successeur d'Arcido !

(S'interrompant).

Crèsi qué vaï pré'un paou troou haou ?
— Eh ! ben moun cher la gès dé maou,
Recoumença. Senso musiquo
Es pa'eïsa d'avé la répliquo,

(Il chante sur un diapason extrêmement grave.)

Le fils des Dieux ! (s'interrompant de nouveau) oh ! capounas !

Aquestou coou vaï pres troou bas...

Et cependant, siou pa'en riboto ?

(*D'un air très-doux*).

Se mi dounavia un paou la noto ?

(*Chantant ensemble*).

— *Le fils des Dieux ! (s'interrompant enc.)* aro li siou.

Ah ! sia'un hommé d'ouu tron de diou !

Coumo pussuga la musuro !

Séri pu fouar su l'escrituro,

Vous mettriuu din quaouque jornaou ;

Aro'es ni troou bas ni troou haou.

(*Il chante à gorge déployée*).

Le fils des Dieux, le successeur d'Arcido,

Théséo arme ozord'hui pour moi (bis).

Frère ennémi, frère ingrat z'é perfido,

Etéoclo frémit d'effroi (ter)

La vareur et la bôté mémo

Se réunisso contro toi,

Oui contro toi,

Oui contro toi,

Cedo, cedo à la voua suprémo

Tremblo devant ton roi.....

Applaudissements de l'assemblée. le Prussien et les deux Danois donnent des marques d'une admiration non équivoque).

VI.

— Parfètamen... Aquel'esprovo,
Chichois, mi ven douna la provo
Qué pourrés pàrti per Paris.
Quan sérés dins aqueou pays,
Fourra mettre la man à l'obro,
Et travała coum'un manobro.
Sé sia'aqueou qué foou, l'an que ven,
En travałan, crèsè vo ben,
Chichois, vouestro vouas sera digno
De parełsse en premièro ligno,
Et recularé pas d'un pas.
Alizard es un darnagas,
Et Dérivis es un arleri,
Aro fan enca'un paou l'empèri
Bessał dins dous ans, qu va soou;
Lei gitaré toui dous oou soou,
Se va vous mettè ben en testo

(Il cherche dans ses vêtements).

Qué cèrqua? — Cerqui din ma vesto

S'aï quouqu'ären per vous douna.

— Ah ! ça, crési que couyouna ?

(Avec un regret douloureux).

Aqui l'a lou couteou,... pecaïre

Que Mourou m'a'adu de Bèoucaïre.

(Comme frappé d'une idée lumineuse).

Ah ! mangearia pa'un paou d'oousin ?

N'en voou souta déman matin.....

Aïma bessaï miés de cloouvisso ?

— Nani. — Voulè quououqueï panisso ?

Dins un vira d'uei siou eïci.

— Aï besoun de ren, gramaci.

Maï en revenge per mi plaïre

Chichois, veïci cé qué fouu faire :

Dabor fourra mies fréquanta.

Ana coumença per quitta

La coumpanié de Domeniquo,

Dé Gatou, surtout de Musiquo,

Renoucières ouu cabaré,

Touti lei souars v'assiounaré

Per ana ouu café de la Logeo.

Se lou garçoun vous interrogeo,

Diré ren... v'anare'asseta
Dins un cantoun, per escouta
Su leï matiero politiquo,
Su lou thiatre, su la musiquo,
Leï discours qué faran souven
D'hommés que parloun fouesso ben !
Et n'en proufitarés ; divendre,
A sept hour'eici, si foou rendre,
Vous farai presen d'un caler,
Que croumperi adavans hier
Oou magasin de moussu Lippi.
Adin la touti leï principi
De la voucale, leï veiren
Ensemble et leïs estudieren.
Apprendré lou ton, la mesuro,
Leï treïs claous, lou pount, la quaruro,
La gam'en ut, la gam'en sol,
Leï diez'emé leï bémol,
La négro, la blanco, la roundo,
L'accord de tierço et de segoundo,
Pui per fêni vouest'istrucien,
Prendren la voucalisacien.
Vous prestaraï uno méthodo
Qué duou estré su la coumodo ;

Et quan seré, per mei counseou
En état de canta'un mouceou
Dé Mayerbeer vo de Rossini,
V'adreissaraï à Chérubini.
Es pa souven dé bouen'imour,
Maï enfin, choousiré lou jour.
De ma part lou fourra'ana veïre
Din soun buréou et poudè creïre,
Qué vous prendra sécuramen.
Un coou din l'establisimen,
V'ané pa'amusa, en tarounado !
Cantaré touto la journado,
Et déclamaré l'ouopéra,
Senso vous leïssa'emborbouina
Per leï fios. Soun fouesso fino,
Manel'et souplos de l'esquino,
An d'ueis coumo de serpantéous,
Fan toujours veïre seï bouteous
En caminan... Dien per escuso,
Que la dé fanguo ; es uno ruso
Per mettre leïs hommés dedin.
Tené se counelssé Booudin ;
Demanda li n'en de nouvello ?
Dounc, per qu'aqueleï dameïselo

Vous escarpignoun pas lou couar,
Fourra plus ren mangea de fouar.
Ges d'api, enca men de truffo...
Fé vo, pui se qu'ouqu'un si truffo,
Doou régimé que vaï prescrit,
Li diré qués You qué vaï dit.
Enfin prendré vouestrei mesuro...
Apprené la bell'escrituro
En espéran... véné souven,
Appliqua vous... car l'an qué ven
A l'Ooupéra foou qué vous vigui.

(Après une longue pause en hochant la tête).

— Et pui voulè pas que vous digui
Que sia, un hommé doou tron de diou !
Sé mi téniau pas vous mordriou.
Coumo ! mi metté dins un libre
Que dei nervi mi rende libre,
Mi douna tout plen de counseou,
Mi fè canta tout un mouceou
De l'ouopera de la *Vestalo*
Mi parla de la Capitalo,
De Rossini, de Mayerbeer,
Mi fè présen dé doui caïer,

Tout esca m'ave'ooufri de crousto,
Eme'uno patto de lingousto,
Dé pélaou, d'arrin, dé vin cué,
M'avé dit qué dé jour, dé nué,
Eria sans cesso à moun servici,
Quan mume l'ourie préjudici,
M'avé proumés qué din dous ans,
Pourioou gagna vingt millo francs;
Et per qué ren vagué dé calré,
Leïssa touti vouestreis affairé,
Et mi douna enca de liçoun,
Ana sia'un'hoounesté garçoun!



CHICHOIS

OU COUNSERVATOIRO.



CHICHOIS

OU COUNSERVATOIRO

SOMMAIRE

Remerciements de Chichoïs à son protecteur. — Il lui envoie les compliments de divers Artistes de la Capitale. — Il lui annonce son admission au Conservatoire. — Il lui fait parvenir une Épttre du poète Barthélemy qu'il vient de recevoir à son adresse. — Lettre en vers de Barthélemy. — Description du Conservatoire et de ses hôtes. — Habitudes de l'établissement au sujet des Éléves. — Ordre des Études. — Lettre de Chichoïs au Directeur. — Menu des Repas. — La Loge des Pensionnaires du Conservatoire à l'Opéra. — Représentation du Théâtre Italien, analyse du personnel des Artistes.

CHICHOIS A G. BÉNÉDIT

Resta treï mès senso v'escrionuré!
 Adavanz'ier, vouliou plus viouré,

Quand troubéri'en intran lou souar,
Vouestro lettro su moun bougeoir.
Mi senterî fouesso coupable,
Mi traterî dé miserable,
Et despui, mi diou, que moougra
Tout moun respé, siou un ingra...

Un homme qué m'a rendu libré
En mi meten dedins un libré;
Qué ma douna tant dé counseous!
Que m'a fa canta dé mouceous
Deîs *Heganaous*, dé la *Vestalo*,
Qué ma manda à la capitalo,
M'a recoumanda'à Meyerbeer
Ma fa presen d'un beou cayer;
Qué l'an passa, m'ouffré de crousto
Emé uno pato de lingousto,
Et mi digué que din dous ans
Pourriou gagna vingt millo francs;
Un hommé, enfin, va récou nouissi,
Que m'a rendu tant de servici!
En qu tant de coou aî proumés
D'escrîouré oou men touti leî mès,
Et qu'ouublidi! Vè vous v'ouousservi
Meritariou vingt coous de nervi,

Car aquoto es pas travała !.....
Portant mi voou esparpała.
Et faire trevo à ma coustumo,
En metten la man à la plumo.
Se vous escrivi pa'en francès
M'ané gès faire de proucès,
Pensa qué sé voueli' un paou riré
En francès pouriou pas tout diré.
Es pa'ouumen qu'escrivi pu maou
Lou francès qué lou prouvençaou ;
Se per cas va voulia pas creîré,
Tout'aro vous pourrai fa veîré,
Douis miegeos dougenos de vers,
Qu'an pas troou lou bial de travers.
Maï touquen pa'enca leï matieros
Que duvun passa leï darrieros.

D'abord, avè de complimen
De cinquanto persouno'ou men.
Vouestreïs amis de la *Gazetto*
Mounte'escrivè, fan pa bouqueto
Souvent, per mi recoumanda,
De ben voulé vous saluda.
Et pui tout lou Counservatoiro !
Aqui si, qu'an boueno mémoiro !

Dins tout l'oustaou, la vouestré noum
Escri su touti leï cantoun.
Leï proufessours de touto classo
De viouloun et de contro-basso
D'harmounié, dé coumpousitien,
De chant et dé declamatien,
Mi contoun souven leï fredenos,
Leï rusos, leï boueneïs ooubenos
Qné fasia naïssé'à tout moument,
Et coumo per enchantament...
Parlan dé vous emé Rubini,
Emé Aouber, emé Cherubini,
Qu'es un ben hoounesté moussu.
Val dit coumo m'avié reçu ?
Et pourtant eri pa'à moun aïsé,
Lou promié jour intreri daïsé...
Coumo l'aperçuvieu de lun
Mi sentiou véni lou tramblun,
En faço d'aqueou grand genio,
Se fouu parla senso respè,
Oourié fougu qu'uno lentio
Per mi tapa ce qué sabè.
Mai ooublidi qu'ïer divendré
Oou moumen qu'anavi descendré

Per canta moun grand air en MI,
Vengue moussu Barthélémy,
Per mi préga de vous remettre
Uno lettro, que pourriou mettre
Din la miouno, quand v'escrouriou ;
L'ai ben proumés que va fariou,
Et via qu'ai tengu ma promesso.
La lettro mi sigué rémesso
Duberto ; alor mi siou pensa
Que la poudiou liégi. — Vaï fa.
Et ben qué mi siegué un paou rudo,
La veïci coumo l'ai reçudo :

LETTRO A L'OOUTOUR DE CHICHOIS (1).

L'a très vo quatre mès à la fin de l'estiou,
Su toun promier *Chichois* sables ce que disiou :
Es un travaï de mestré, uno obro de génio
Esento fin qu'au bout de la mendro sénio.

(1) Ce morceau, qui peut être considéré comme le chef-d'œuvre de la poésie locale, est tout entier de l'illustre auteur de *Némésis*.

Sentés que sian pa'eïcito ooumen per galeja ,
Ti répétaraï doun ce que t'aï dit déjà ,
Et ce qu'aï mémé escrit per ti rendre justici ,
Su tout un grand fulé d'ouo journaou de Fabrici :
Toun *Chichois* a rendu douei servici per un ,
Et Marsio ti duou ramarcia per cadun.
L'avié bessaï qué tu per mettre enfin la brido
Ets gourins que ténien la villo esparoufido ;
Car despuei que l'as fa dansa lou rigooudoun ,
Lou *nerri* souarté plus, vo souarté d'escoundoun.
L'avié ni maï qué tu per souuva doou nououfragi
Leïs respectablo leis de nouesté vieï lengagi ,
Toun libré es devengu nouesté codo , es foutu ,
Foou plus dorbi leis dens, vo parla coumo tu.
Aqueou beou prouvençaou, plen de vido et de forço ,
Souto l'ancien régimé oou tem de Roux de Corso ,
Aoujor'd'hui maou pasta per certens escrivans ,
Coumo'un alé manqua s'esfouiravo en seis mans ,
Avien bello'à veja l'ori de soun espragno ,
Toujour de maï en maï, si tournavo en cagagno ;
Venguérès per bounhur et ren si dégalé ,
Ta plumo es lou trissoun qu'a remounta l'alé !!!!
Vaqui cé qué disiou, vaqui cé qué pensavi
Quand parlavi dé-tu, vo qué mi répassavi .

Tout l'esprit, tout lou sen qué counten tout dé long
L'histoïro de Chichois, nervi dé moussu Long !
Crésiou pas qué dégun, mémé l'ootour d'ouo libré,
Pougnessé fabrica soun parié dé calibré,
Eh ben ! as pas tarda dé mi fa démenti,
Mi ratrati davan toun *Chichois counverti* !
Sè mi foulié jugea' entr' aqueleïs dous ouvragi
Sériou fouesso empédi per douna moun suffragi ;
Lou radier ouo promier es égaou selon iou,
D'aoutré décidaran deï dous qu'es lou miou.
Lou fet és qu'as mounta su la premièro plaço
D'aqueou famous coulé qué li dien lou Parnasso !
Voulé ti débooussa, sérié d'un coou de poun
Sarqua de mettré en frun leïs barri de Toulon.
Toun triounfé es coumplet, toun darrié coou de tanquo
A leïssa teïs rivaou émé la gaougno blanquo ,
Qué rénoun contro tu coumo de pouar maraou ,
Qué ti fa ? lou pieloun a pas poou doou mistraou !
Lou souluou crégné pas l'insurto deïs soouvagi !
Oou païré de Chichois Marsio rendé' hooumagi ,
Et sé l'ootourita se réviavo' un paou ,
Sé la coumuno' avié de bouïs municipaou ,
Voutarien ouo counseou de mettré à la grand sallo ,
Toun estatuo en gi dé grandou coulousalo ,

Et cadun virarié leis uis dé toun cousta
Coumo' oou grand escalié remarquoun Libarta.
Sabi proun que lou siéclé es plen de rigoumigou,
Qué la den de l'envéjo' a jamai l'entérigou,
Qué leis gasto mestié, leis poveto palos
Qué parloun provençau coumo de moussulos,
Crénioun contro tu, dien qué toun persounagi
A dé mots qué soun pas d'un ounesté lengagi,
Qué touto frumo et fio, à men d'estré un dragoun,
Sé ti liégé, deven rougeo coumo' un pébroun,
Qu'as pas crento et qué mémé' as l'air de fa parado
Dé ti garça deïs réglo en tout tem oousservado ;
Qué per faïré toun vers, trobés ren de doutous,
Qué su leis iatus siés gairé escrapulous,
Et qué teïs plurié, gasta per ta massimo ,
Emé teïs singulié s'aparien à la rimo.
Vaqui, moun paouré enfant, un deï millo prépaou
Qué ténoun countro tu per troubla toun repaou ;
Leïs poveto souven prenoun d'estoumagado ;
As troou de sen per faïré aquello talounado ;
Souven-ti qué lou mondé' es pupla de rampeou,
De gens que troubarien d'espino dins un leou.
Sérian ben malurous sé n'en prénian de lagno.
As ben vis en mountan la carriéro d'Ooubagno,

Une facho de viei quiado su la fouen ;
Aqueou viei es Hoomero, un ooutour et deis bouen ,
Talaman qué dégun li ven à la cavier ;
Leis Grégou qué despuei bastisseroun Marsio ,
L'ourien per soun génio, hissa su d'un oouta,
Eh ben ! qué ta pas dit que per leis countresta ,
Un roumpu doou pays , que li disien Zollo ,
Gitavo contro d'eu l'escupigno et la bilo !
Es lou sort doou talent, foou prendre sooun parti ,
Moun bouen ! foou sudura ce qu'Hoomero a pati.
D'aïur , ou bout doou conté , an bello à dire et faire ,
Sies sousta doou publi , que si soucito gaïré ,
Sé fas diré à Chichois qu'acouqué mot de travers ,
Vo se qu'auque iatus si mesclo din tel vers ,
Vo sé tels singulier , en brusquan la counsino ,
Rescountroun de plurié ou beou bou de la lino .
Qué serquo lou publi ? Serquo à passa lon tem ,
Maï qué rigué en passant , qué s'amusé'es counten ,
Démando émé résoun , à la littérature
Dè portrès , dé tablèous pinta d'après naturo ;
Tout aco va'outengu dins tels vers prouvençaou ,
Et bartounegeo pas per diré à tels rivaous :
Messies leis escrivans tant dalicats d'ourio ,
Qué fes puaï de Chichois et dé sa pouésio ,

Dé tout ce qu'emprima fés un paou troou de ven,
Vouesté lengagl es beou, mai li coumpreni ren,
Vouestel vers marsiés sentoun la ginouflado,
L'ouororo, lei noou surs..... un tas dé couyounado
Que repépias de longuo et qu'an pas gés de naz.
Eh ! mette'en francio vouestel vers doucinas ;
Quan parla prouvençaou mi fés suza leis dati,
Teisa vous, teisa vous, sias que de pinto pati.
Mai cé qué tel jaloux dou men countestoun pas
Es qué, bouéns vo marris, teils libré soun croumpas.
Moongra qué siégui lun, t'aramarqui d'eicito :
Ti chalés, scélélat, en visen ta russito !
Car, si parlo déjà de trésiémo éditien ;
Dien que davan Camoin es uno proucessien,
Qué la classo bourjoiso et la foulo artisano,
Tout voou Chichois, tout paguo... et qu'agantés la grano.
La grano es un oujé qu'a sooun près oujourd'hui ;
Mai l'ounour es cent fés pus précieux à teis ui,
D'accord, et doublament cresi qu'as fa ta ballo.
Mi figuri lou jour qu'a la plaço Rouyalo,
Chichois, niméro dous, si vigué placarda ;
Si fagué fouesso bru, va foou pas demanda.
Jugariou qu'aqueou jour, ouublidant leis affairé,
Tout Casati vengué caligna toun librairé,

Qué toun noum, dé Marsio, a cent fès fa lou tour,
Qué mémé oou cous Bouffé, qué mémé oou Bouen Pastour,
Tout counouissé Chichois, à men dei besti brutos.
Duou s'en estré parla jusqu'ou quartier dei mutos !
Oh ! que mi voueli maou d'estré pas lou témouin,
Dé toun libré enleva per mouloun de Camouin !
Qué sigueri taloun, quan per la capitalo,
Fagueri meis adious à la villo natalo,
A moun paoure chambroun, mounté chasqué matin,
En charan toutei dous, garissiés moun morbin !
Dooumen pensés à iou, m'en as douna la provo.
La sémano passado, eri din moun arcovo ;
Mi sentiou tout lou corps giéra coum'un bancaou,
La testo mi pétavo, aviou pré frés et caou.
Sugu qu'ouriou pas ri mumé émé de coutigo ;
Ti fasiou de badaous à m'estrassa lei briguo ;
Quan ma vieio chambriero, espeço de Fanchoun,
Entré meis douis rideous ven de garapachoun,
Mi remetté un paquet !... Es Chichois ! ô qué festo !
Lou liégi, lou reliégi, aï pus de maou de testo,
Pus gé de fèbrè, aï prés uno facho de reï,
Et saouti de moun lié frés et gai coumo un peï.
Diguas puei qu'un poveto es ren qu'un sooutembarquo ;
Senso teïs vers fariou pas liguetto à la parquo.

Gramaci ! maï, moun bravé, es pas tout, as proumés
(Et tendras ta paraoulo, espéri, din lou mès) ;
As proumés que Chichols , atour toujou pu drolé,
Vendrié nous régala dins un trésième rolé ;
Coumo , sies pas counten ! as fa sa counvension ,
Et voués d'aquéou gusas faïré un gran musicien !
L'entrepreso es hen fouarto ; ai per tu la pétoucho ,
Sé n'en vénés à bout fas maï que mesté Moucho.
Conti su tu , pas men, et coumo sieou curiou ,
De veïre oou darié pount leis prougrès dé toum fiou ,
De juja sé despuï qué s'enmasquo en artisto ,
A pus l'air ni lou jés deïs Booudin et deïs Tisto ;
Tout beou jus , lou veïraï senso quitta moun traou ,
Senso ana din Marsio affrounta lou mistraou ,
Et per estré témoin dé sa pus bello gloïro ,
Li douni rendé-vous dins lou Counservatoïro.

BARTHÉLEMY.

Oou Counservatoïro , li siou
Despuï la fin d'aquest' estiou ,
Va sabès , va vous escrivi.
Crési mumé qué vous dounéri

Quoouquei pichouis rensinamen
Touquant nouest' establissamen.
Lei proufessours soun fouesso aimablé,
Lei coulégua' assez agreablé,
Per leis frumos, fouou coupa cour,
Et diré qu'aco es pui la flour !
M'avia dit qu'eroun fouesso fino,
Manélo et souplo de l'esquino ;
Crési qué vous sia pas troumpa.
Diou crési, car va sabi pa.....
Bessaï... pus tard... sérieè poussiblè...
Diou pas noun... car sieou pa'insensiblè
Quand viou uno bello santa !...
Et l'Escolo, d'aqueou cousta,
Fournissé quoouquei troués de fio
Qu'incendiarien tout Marsio...
Quant oou régimé dé l'oustaou,
Soourés qué sian ni ben ni maou,
Soulamen si levan troou d'houro.
Nous révioun, devina couro ?
Avant jour touti lei matin.
S'entendia lou charavarin
Qué nous fan émé la campano !
La déqué vous dorbi lou crano...

Alor si levan, descenden
Et travaian doues houro' oou men.
Fielan de souen, mountan de gammo,
Fen dé pounts d'orgué' a rendré l'amo !
Sus d'un piano tout desmounta
Que diria què l'an esquinta,
Darrieramen lei sieis ooutavos
Eroun tant remplido d'entravos
Avien tant besoun doou fatour
Qu'escriveri oou diretour :

« Monsieur le Directeur, le piano de ma classe est poussif ; chaque jour une corde qui casse vient aggraver l'état d'un clavier tout perclus, dont les ressorts blasés ne fonctionnent plus. La note qui devrait résonner est très-souvent muette, et l'ivoire n'accouche que de sons cathareux, sourds, discords, éreintés, devant qui les chanteurs fuyent épouvantés. Le bruit même, le bruit ! et les effets rapides ne dissimulent plus les lacunes perfides qui naissent sous nos doigts. Or, l'accompagnement pourrait-il ne pas choir en cet événement ? Exemple : l'autre jour avec ses notes claires, Valentin travaillait un air des *Mousquetaires* ; lorsque dans un moment où la voix au repos attend un *si bémol* pour partir à propos, notre pianiste eut beau s'escrimer, se morfondre, ce gueux de *si bémol* ne voulut pas répondre, et privé tout-à-coup de

l'appui de ce son, le ténor fut contraint d'arrêter sa leçon. Il est temps d'obvier à cet état de choses. Les chanteurs ont promis de rester bouche close, et l'accompagnateur les mains dans son pourpoint, éloigné du clavier, tant qu'ils n'ouïront point l'harmonieux écho de notre vaste salle vibrer et tressaillir à la voix triomphale du piano réparé par les soins du facteur. Je suis en attendant votre humble serviteur. »

Lou travaï suspendu miech'houro
Descenden per pita l'amouro
Pui après avé déjuna,
Coumençan maï jusqu'ouo dina.
Et quntou dina ! va fouu veïré
Dé seïs propreïs ueïs, per va creïré !
La cinq cent millo gusarié,
Van déleougea la pescarié
Toueï lei jour, et noun fan pas faouto
Dé ventré, dé testo, dé gaouto,
Dé troués dé marlusso qu'an més
A rémia despui siei mes.
D'oureuou qué sentoun la bécasso,
Qué diria qu'an prés à la casso,
Et puis dé manché dé béqué,
Vo ben qu'ououqué marri souqué.

Lou dimingé' aven de galino
Qu'an débana dé la peitrino,
Dé gaous mouar de pérémounié
Su la barro d'un galinié ;
(Diga, saî résoun, vous n'en prègui,
Vous qué va sabés ?) Dé pessègui
Qué sé vous n'en foutien un coou
Vous garçarien la testo' oou soou ;
Dé salado dé bortoulaigo,
Dé supî frégido' émé d'aigo,
Qué duvoun avé, émé résoun,
Ni gous, ni saoussou, ni saboun ;
D'espinar oou seou dé candèlo,
Couyna émé dé bouts dé ficèlo,
De cataplamus per fassun,
Dé linguo qué sentoun oou fun,
Dè fugi séc coumo d'estoupo ;
Enca vous diou ren de la soupo
Quès uno' espèço de lagas.
Per nen fèni, nouestré gusas
Dé fricoutur, courouno l'obro,
Sé foou creîré' un pichoun manobro
Qué l'a dessouta' eîer matin,
En metten d'aigo din lou vin...

Es aco cé qué nous désouelo.
D'aoutro part, cé qué nous counsouelo,
Es qu'après avé maou mangea,
S'anan un paou espassegea.
Dè dous en dous, de quatrè en quatrè,
S'encaminan per ana' oou thiatré.
V'hui anaren veiré *Robert*,
Déman un ooupéra d'Aouber,
Ei quatrièmos din nouestro logeo.
Quoiqué' en poou haou, dégun dérogeo,
Sé n'en foou jugea per lei noum
Qué poudè légi din lou foun.
Lei professours leis pus utilis,
Lei cantatré leis pus habilés,
Touti an passa paou à paou,
Despui vingt ans per aqueou traou.
Lou dijoou, vo ben lou dissato,
Fourrié n'avé ni pè ni pato
Per manca lou thiatré'Italien...
Aquel endré voou un milien !
Tamben n'en préni la coustumo :
Figura-vous qué la douis frumo
Qué cantoun doux coumo dé meou,
L'a uno basso coumo un borneou,

Uno tayo qués uno lamo !
Sé l'entendia fairé lei gamo !
Pa, pa, pa, pa, pa, pa, pa, pan...
L'a dé qué toumba su lou ban,
Et si li poou ren diré contro.
Maï lou pu fouar, es l'haouto contro !
Vo lou ténor... Aqueou surtout,
Per exemplé, va roumpé tout,
Senso qu'agué besoun d'ajudo.
Quinto carrêlo ben vouignudo !
Diria qué pren jamaï l'alén.
A la vouas, lou gous, lou talén,
Ah ! foou qué li rendi justici,
Canto coumo'un fué d'artifici...
Aven pui quatrè coou per mès
Nouestro plaço oou thiatré Francès,
Per estudia la coumédio ,
Lou dramé émé la tragédio.
Li vaou assez souven. Dilun,
Cependant, eri fouesso lun
De pensa qu'anariou oou thiatré.
Véniou dé canta coumo quatrè,
Eri las, et mi fasiou fouar
Dè mi coucha d'houro lou souar,

Quand viguéri din la carrièro,
Prochi d'ouou passagi Bergièro,
Afficha su lou courradou :
ANGELO , TYRAN DE PADOU !
Despui maï dé très mès, sans cesso,
Oousiou parla d'aquélo peço
Qu'avié fouesso réputatien.
Proufitéri de l'ouucasien,
M'alisqueri dei pè à la testo
Coumo s'anavi à n'uno festo,
M'aguessias vis aviou bouen air,
Mangeri un mouceou en l'air.
Prengueri l'ouounibus qu'ero din la carriero,
En arribant croumperi un biet de premiero
Dins un fooutuei ouou secound ban,
Et mounteri jouious et fier coumo Artaban.



CHICHOIS

OU THÉÂTRE FRANÇAIS.



CHICHOIS

OU THIA TRE FRANÇAIS

SOMMAIRE

Entrée de Chichois dans la salle du Théâtre-Français. — Grand récit de Thisbé par M^{me} Dorval. — Un mot sur la jeune fille de cette illustre artiste. — Portrait de sa suivante. — Suite de l'analyse du drame. — Scène *des yeux* chez Angélo. — Irruption soudaine d'une troupe de *Matagots* dans le palais d'icelui. — Mœurs, habitudes de ces esprits facétieux et folâtres. — Grand concert donné par eux. — Magnifique réception de deux *Matagots* avec chanson en langue matagote. — Suite de l'analyse du drame. — Vers en l'honneur de M^{me} Dorval par *Chichois*.

CHICHOIS A G. BÉNÉDIT

I.

En intran ei Françès trouberi sallo pleno
 Leis atour eroun déjà en scèno.

Quoiqu'aco mi placeri leou
Per entendré lou grand mouceou.
Qu'à péno' alor acoumençavo.
L'avié' un' atriço qué parlavó!...
Bagasso! n'avié sept et cin....
Jamai dégun a parla ensin.
Parfétamen ben assiounado,
Ero vivo, aimablo, assurado,
Un viei tyran n'èro jalous;
Et tout en creignen sets espous,
Li demandavo fouesso cavo....
D'abord s'èro ben eou qu'aïmavo?
Pui en qu vénié dé parla?
L'atriço senso s'encala
Li repliquavo : vous assuri,
Qué parli pas de vous, va juri.
Preniou quoouquei rensinamen.
Veici su qué : tant soulamen
Moun historo' es un paou encieno.

II.

Siou qu'uno paouro coumédiéno,
Vengudo eïci per v'amusa.
Un jugué, qué pourré' escrasa

Senso raisoun, senso justici
Demam selon vouestré caprici.
Maï talo què siou, mounsinoûr,
Esten jouino, aï agu l'amour
D'uno mèro qu'èro ben bravo.
S'aguessias vis coumo m'almano,
La santo frumô doou bouen Diou !
Oourie douna soun sang per iou.
L'hiver dins seï mans mi cooufavo.
La nué dins soun lié mi tapavo,
Si reviamo à tout moumen
En sursaou, per teni d'amen
S'aviou lou souen doux et tranquilé.
Crési què sérié difficilé
De rescountra ren de miou.
Vous què sia desgousta de tou,
Se sabias cé qu'és uno mèro !....
Aquito la ni sur, ni frero,
Que la pousquoun faire oublida,
Quan lou ciel vous la ven leva...,
Es un bouenhur senso mélangi,
De pensa qu'émé vous l'a' un angi,
Que camino quan camina,
Que s'arresto quan v'arresta,

Que ben rejouinudo et ben caoudo,
Vous pren, vous bresso su sa faoudo,
Vous canto per vous endormi,
Vous di moun sang, moun bouen, mami,
Qué vous ri quan avé dé lagno,
En vous tintouregeant. Qu'espragno
Su' tout, per vous accountenta,
Quan per fés véné' a souhaita
Qoonqu'amusamen. Que vous douno
Soun lat, d'abord, quan sia pichouno,
Quan sia pu grando toui leï jour
Soun pain, e sa vido toujours!!....
Que vous parlo senso coulero,
Que vous di moun enfan, et que li dia ma méro,
Eme'un air tant doux tant catiou
Qué réjouissé lou bouen Diou,
Et vous douno dex ans de vido!!....
Et ben, creaturo accoumplido,
La méro qu'avioü er'ensin.
Sus cent, n'en troubaria pas cin,
Qu'aïmaïssoun ooutant ben sa fio.
Iou souleto eri sa famio;
Tamben si privavo de tout
Per iou. La suïviou de partout

A l'égliso, el quey, per carriero.
Passavi lei soirado'entiero
Hiver, estiou, a soun cousta,
Car ma mèro' anavo canta,
De cansoun, lou souar, su la plaço;
Quan intravian ero ben lasso
La paouro frumo, et ben souven
Moun Diou, gagnavo quasi ren....
Maï l'éro'égaou, si counsoulavo
D'estré émé'iou. Mi regardavo,
Et pui mi regardavo maï,
Et pui mi disié, qué jamaï,
Tout l'or, tout l'argent de la terro,
Remplaçarien per uno méro,
Lou bouénhur dé veïré un moumen
L'enfan en qu voou tant de ben !!!...

Un souar qué ma mèro cantavo,
Et qué lou poplé l'escoutavo,
Digué uno certaino cansoun
Qué fagué riré. La raisoun ?
L'avié bessai quououquo soutiso,
Su la sinourié dé Veniso :
Ma mèro li comprenié ren....
Lou fait es, qué sus lou moumen

Passé'un hommé dé la pouliço,
Mi semblo l'entendré — Anen, isso
Leva-vous, leissa-mi passa....
Un coou qué si fougué'avança
Prochi de iou et de ma mèro,
Jité'un coou d'uei plen de coulero
Su d'ello; et la mounstran doou dé
Ei gens soumés à soun poudé :
« A LA POUTENCI' AQUÈLO FRUMO!
Eici va sabé' es la coustumo
Que quand vous prénoun sia perdu ;
Et ma mèro qu'avié' entendu
Ce que li disien, la paouro'armo !
M'embrassé'emé uno grosso larmo,
Qu'en toumbant mi brulé lou front.
Résignado'en aquel affront,
Mi fagué signé de la suivré,
Prengué soun crucifi de cuivré .
Et digué : quand sia malhurous
Fouou tout mettré ei pé de la crous!!!!
Iou din aqueou tem, quand li songi,
Mi semblavo estré dins un songi!....
Crésiou qu'ero pas per de bouen
Qu'agicien ensin, et moun souen

Duravo toujours.... Estounado
De veiré ma mèro tratado
Senso respè, ni senso esgard,
Eri'enterdicho.... maï pu tard,
Quand viguéri qué l'estacavoun,
Et que senso iou la menavoun,
Oh! alors se m'aguessias vis,
Eri fouelo.... feri de cris
Affrous.... Davant iou émé ragi,
Subran, mi dorberi' un passagi,
En revessant dei dous cousta
Tout cè qué mi voulié' arresta...
Ni lou poplé ni leis gendarmos,
Ni la pouliço émé seis armos,
Degun mi semblavo proun fouar ;
Car mi sentiou oou foun doou couar,
Uno noblo e santo coulero!...
Per arriba jusqu'à ma mèro,
Mounsinnour, redoutavi ren,
Et cresi qu'ouriou mes en fren,
Din sei dimensiens couloussalo,
Leis pouartos dé la cathédralo,
Sé mi l'avien sara dedin!...
Résistéri tant qu'à la . n ,

Prochi dé ma mèro arribéri....
Tout en plour alor mi jitteri
A soun couélé, per l'embrassa,
Mi vougueroun proun repoussa
Maï ni sei gès, ni sei ménaço,
Mi féroun bouléga de plaço.
Tout lou sénat sérié vengu,
Qu'ouurié jamaï ren outengu.
L'aoubré viou pas senso l'escorço !!.,.
Coumo via, l'avié qué la forço,
Que pousquessé'agi contro'iou,
Et l'emplugéroun. Oh ! moun Diou
Me nen souven coumo s'éro'aro,
En li pensan tremoueri' encaro,
Se siou pas mouarto de l'esfrai
Aqueou jour, oh ! moueri jamaï....
Dous hommé su iou si jiteroun
En memé tem e m'arraperoun
Senso pudou, senso pieta,
Dé pertout, per mi fa quitta
Ma mèro.... coumo resistavi
Tant qué poudiou, et qué creidavi,
Alor mi pousseroun oou soon,
Et mi douneroun tant dé coou,

Qué sentiou mei forços perdudo !
Esglariado..., creidavi : Ajudo,
A moun sécous !.... A l'assassin !...
Mi laissé pas maoutrata' ensin....
Graci per uno paouro fio !...
Sa mèro es touto sa famio....
Aï doun tengu quaouqué prépaou
Sus quooqu'un ?... Vâl ti fâ de maou ?
Parla ?... Diga mi ? vous escouti...
Maï avé gès de mèro , touti
Tant que sias, qué m'arregarda
Senso voulu' un paou ajuda
La paouré' enfant qué vous n'en préguo,
S'ero v'aoutri fariou cent leguo,
Per vous veni porta secous....
Vous déssepara quand sia dous !
Alors qu'avé ni sur ni frero !
Oh ! ma mèro ! ma boueno mèro !!
Parla, diga li quooquaren....
Vouestro fio trovo plus ren,
Per aquelei couar insensiblé...
Oh ! nani nani... ! es pas poussiblé...
Boueno Santo Viergi, moun Diou,
Sinour, agué pieta de iou...

Vous toucarai, n'en sieou séguero...
Maï es lou cris de la naturo
Que parlo' en iou... et pa'un ami...!
L'anarai pas... nani... tua-mi...
Entendien plus ren, mi coouquavoun
Souto lei péds... mi tirassavoun
Per leis chuvus... à chasqué pas
Mi despouduravoun lei bras...
Touto' en lambeou, martirisado
De coous, et lei forço' espuisado
Paou à paou, mi sentiou peri,
Et crési qu'anavi mouri,
Quand lou bouen Diou fagué'un miraclé !
Per fini lou triste espetaclé,
Qué vous conti' eïci, mounsinnour,
Lou ciel, mi mandé' un 'senatour,
D'uno deïts pus noblo famio.
Ero' accoumpagna d'uno fio
Qu'ero poulido coumo' un soou,
Mi vigué, mi culé d'ou soou,
Et pui ané parla' à soun pèro
En favour dé ma paouro mèro,
D'uno vouas tant douço' en plourant,
A sei ginoux en suppliant,

Qué ma mèro' ooutengué sa graci !...
Après la terriblo disgraci
Qu'avié sudura, pensa ben,
Qué sigué soun countentamen ?
En vian dins un moment de festo,
Lou souluou après la tempesto.
Quan siguerian en liberta,
Toui doues vouguerian s'aquita
Envers nouest' angi d'innoucenço,
Et dins nouestro recounouissenço
S'enclinerian émé respè,
Li beïserian lei mans, lei pè,
Li diguèrian qu'éro ben bravo,
Et pui après tout plen de cavo
Fouesso poulidos, mounsinour.
Anfin, per counsacra' aqueou jour,
Ma mèro alor plèno de voyo
Touto rayounanto de joyo
S'avancé de la bello' enfan,
Li metté soun Christ dins lei man
En li disen : madameïselo,
Vous qué sia' ooutant boueno que bello
Diou vous preservé dé malhur,
Aco vous portara bouenhur...

—Vaqui.—Despui' aquel' aventuro
Ma méro, santo creaturo,
Es mouarto... et d'un aoutré cousta,
Mounsinoûr, al plus rescountra
L'enfant qué la soouva la vido.
Qu soou, foou que siegué partido
Per ana' en pays estrangié...
Courré bessal quooouqué dangié...
Vo ben enca, sacrificado,
Es tout à fait maou maridado
Et per counséquant malhuroué
Et iou; aro que siou huroué,
Désirariou de l'estre' utilo;
Tamben quand voou dins uno villo
Cerqui toujours em'attencien,
Pertout preni d'informacien.
Interrogi, per fès escouti,
Pui conti moun histoïro' en touti,
En demandant s'ourien pas vis
Dins lei mans de quooouqu'un, lou Chris
Qu'aoutreï fès ma méro portavo,
Per lou counouissé l'a' uno cavo
Que poou pas troumpa, car moun noum
Es escri dessus. Ensin doun,

Sé un jour m'aduen ce que souhèti
De tout moun couar, et qué regreti,
Alors siégué qu siégué, eh ben,
Ooura la mita de moun ben.
Quant à l'enfant, qu'émé soun père
A soouva la vido' à ma mèro,
Per elo, faraï ren de troou,
Moun Diou, en li dounan ma vido sé la voou! (1)

III.

Que vous dirai, dedins la sallo,
Doou paradis jusqu'ets estallo,
L'avié mai d'un jouiné cadéou
Qué plouravo coumo'un védeou.

(1) Le public n'a pas oublié sans doute la polémique chaleureuse qui s'est élevée naguère sur la langue provençale, au sujet de Chicchois. Dans ce brillant tournoi littéraire, où les champions firent preuve de tant d'érudition et de courtoisie, l'un d'eux, M. Louis Méry, soutenait avec raison que le provençal pouvait, indépendamment des scènes d'observation comiques, rendre les sentiments les plus nobles et les plus élevés. Par malheur, M. Louis Méry se trouvait dans l'impossibilité de citer aucun exemple à l'appui de son opinion, à cause du dédain absolu que les poètes provençaux avaient manifesté jusqu'ici pour le genre pathétique.

C'est probablement pour remplir cette lacune et justifier les paroles de M. Louis Méry, que Chicchois s'est plu à raconter si longuement l'aventure de Thibé, qu'il nous prie d'offrir en son nom à l'auteur des CHRONIQUES DE PROVENCE.



Lei frumos lei mies assiounados,
Eroun touti estoumagados.
Iou mumé, en va dian, sieou confus.
Eri gounflé coumo'un pérus.
Maï tamben foou diré uno cavo :
La coumédiéno qué jugavo
Va pussugavo fouesso ben !
Eh ! tené, se ve n'en souven,
Foou que l'agué visto à Marsio.
Vengué' em' uno pichouno fio,
Poulido et rousso coumo l'or
Qué poudié' avé tregé an alor.
Maï parla mi de la suivanto,
Aco vouei, qué fio puissant !
Qunto carruro ! quntei pé !!
Aqui l'avié ren de suspè.
Liscado, couroué, fresqu' et blanquo,
Avié dé bras coumo dé tanquo,
De bouteous coumo de barriou,
Quatre mentouns digné d'un priou.
D'uei à faïré vira la testo
Els pus assoueras. Per lou resto
Crési que rendié su d'acot,
De pouin à Nanetto Nicot.

Vaqui ce qué mi trementavo !
Touti lei matins quand passavo
Per ana' à la repetitien,
Mi dounavo de tentatien....
Ero'uno. superbo chrestiano !
Portavo uno raoubo d'endiano
Fouesso échancrado. Un jour Tisté,
Li voulié mouardré lou. couté.
N'avié gés vis d'aquel' éspeço.

IV.

Maï parlen un paou de la peço.
Lou viel tyran qu'avié escouta
Tout ce que l'avié débita
Sa maistressa, sigué pa' en resto :
N'agué leou trento toutei lesto ;
Car eou. soulé blagué pré dous.
S'avancé d'un air souloumbrous
Vers la coumedieno' en silenço,
Et li fé' aquesto counfidenço ;
— « Eici mi prenè. per quooouqun ?
Eh ! ben, siou qu'un *taroun*. Cadun

Mi fa passa la vido duro,
Et faou uno triste figuro.
M'arèmarquoun coumo un fada.
Assagi proun de coumanda,
Mai n'a d'aoutré que mi coumandoun.
Tout lou fran diou doou jour mi mandoun
D'espiens, per mi teni d'amen ;
Es ce qué fa qu'a tout moumen
Foou qu'emplugui fouesso mysteri
Per couyouna' aquelels arleri,
Car soun de bougré qu'an lou fiou,
Et soun fouesso pus fin qué iou.
Tènè, bessai qué nous escoutoun
Et n'en vian pas v'un, car si boutoun
Dé pretout per mies fa soun jué.
Souar et matin', lou jour, la nué,
Din lei caïssos, din leis armari,
Din leis traous, vo souvent un garri
Passarié pas, troboun mouyen
De si li fooufila ; tamben,
La nué sarri pas la parpelo ;
Coumo bouffi su ma candelo,
Tout aquelels faribustié
Souartoun dé dessouto moun lié.

Espinchoun doou traou del sarraïo,
Si proumenoun din lei muraïo,
Passoun, répassoun d'escoundoun,
Mi fan veni sept coou *taroun*.
Eïer per ven douna la provo,
Estrapiavoun su moun arcovo.
En m'adreïssan, remarqui' en l'air...
Oou planchié l'avié un uei duber
Qu'en mi vésen si fout' à riré!!
Sus lou moumen, es pa per diré,
Eïço d'eïci mi troublé' un 'paou...
Vouliou revia tout l'oustaou,
Per mi veni douna d'ajudo
Contr' aquel' uei, maï l'habitudô
D'estré soulé touto la nué
Din ma chambro, mi tengue lué
De coupanié. Moougra ma fouïro,
Preni la destarinadouïro
Qu'avien laïssado à n'un cantoun,
Et m'en vaou de garapachoun...
Per malhur, coumo m'avançavi,
Ben d'aïsé et que mi preparavi
Per garça' un coou en d'aquel uei...
Avié déjà passa per ui...

Satisfia d'aquelo ruissito,
Voou per mi recoucha dessuito,
Coumo quittavi mei patin,
A plaço d'un uei n'agué ving
Qué mi venguéroun fa la mino...
En haou, en bas, darrié l'esquino,
Su la chemineïo', oou planchié,
Din lei cendrés, souto lou lié,
Vésia qu'ueis qué s'escarquiavoun,
Qué si dorbien, qué si sarravoun...
N'avié dé touti les façouns,
Dé long, dé pounchu, dé rédouns,
Dé chocolat, dé blu dé Prusso,
Dé blancs, dé gris, dé roux, dé puço;
Dé jaouné, d'amadou rima,
Dé vert, dé grapaou enroouma,
L'avié dé qué perdré la testo.
Mai qu'és aco prochi doou resto:
Aousi riré darrié dé iou,
Mi viri... ren. Oh! trouen dé diou!
Eh, qu'és eïço! Dégun bouffavo.
Moun estounamen oumentavo...
Eri susprès trento coou mai
Qué s'aguéssi vis voula' un aï!...

Per bounhur, à la fin sachéri
Dé qu'èro quéstien, quand couséri
Uno bando dé matagots
Qué fasien cent mille estrambots !
Rounsavoun touti lei cadièro,
Prisavoun din ma tabatièro,
Mi garcéroun lou lumé' oou soou,
L'amoucéroun, et pui qu soou,
Entré' éli, cé qué si faguéroun !!...
Per iou, sabi qué m'arrapéroun
Per lou moustachou, per lou nas,
Mi gassalavoun lei douis bras,
Mi pussugavoun lei caviros,
Mi bouffavoun din lei ourios,
Mi coutigavoun lei arteous,
Mi grafinavoun lei bouteous,
Impoussiblè dé resta' en plaço ;
Sooutavi coumo' uno rascasso,
Lampavi coumo' un chivaou frus !
Aviou pas caou, eri tout nus...
Maï eli risien dé pus bello...
M'estaquérounn uno ficello
Sabi plus mounté, qu'en tirant
Mi fasié camina en avant,

Oou souen dé certéno musiquo
Qu'éro un tant si paou fantastiquo...
Li duvié' avé fouesso peïroous ;
Gros et pichouns, dé viéi, dé noous,
Dé licho-froïto, dé carrèlos,
Trento pareou dé cabussèlos ;
Vous figura' aqueou chamatan ?
L'avié dé palos, dé sartan,
Dé cassérolos, dé mouchétos,
Quaranto liasso dé forchétos,
Et mai dé cent cinquante biou
Qu'avien dé vouas doou tron dé Diou !
L'agué un moument qué si poouvéroun ;
Touti leis instrumen cesséroun
En mémé tem ; crésiou anfin
Qué vénian d'arriba' à la fin
Et mi sentiou déjà' à moun aïsé,
Quand uno vouas mi digué daïsé :
« DIOU TI GARDÉ DÉ VERTIGOS,
VAN RÉCUBRÉ DOUIS MATAGOS ! »
Alors mi gratéroun l'esquino,
Mi pousséroun per la peitrino,
Et toumbéri à n'un mouloun
Emé lou cuou su lei maloun.

Biiiiien. Què faîré ? ren. Espéravi
 Asséta'ouu soou. Coumo'escoutavi,
 La cérémounié coumencé,
 Et veîci cé qué si passé :

.

V.

1^{er} MATAGOT.

Olla mala gota Walesky !
 Papa, Baralla vié Garock,
 Parapha, Kimel, Achestky,
 Sacris, Titti, Fellha, Barock !

Chœurs de Matagots.

(D'après ce qui nous est revenu par tradition, le roulement suivant doit être
 pris en voix de tête sur un diapason très-aigu.)

RRRRRRRRRRRRRRR

2^{me} MATAGOT.

Tavaï, ouy, michir Arlery,
 Gobeja, gobé, thipocras,
 Bragadin, galla cristeri,
 Angelari, napadenas.

Chœur de Matagots.

RRRRRRRRRRRRRRRR

3^{me} MATAGOT.

Cohenos, negros et Sansos,
 Amabilibus tavanar,
 Allos clubos, paradisos
 Mangear, dormir, fumer, dansar.

Chœur de Matagots.

RRRRRRRRRRRRRRRR

4^{me} MATAGOT.

VeniR de luenCH, per faR l'aiLLHeT
 De dreCH, lou mangeaR quand es faCH
 Et catacan, quand sias souleT
 AnaR mesclaR aiLLHet et laCH.

Chœur de Matagots.

RRRRRRRRRRRRRRRR

5^{me} MATAGOT.

Chikchois otor bene cantar ,

Concertum philharmonica !....

— Falir tout il mondo mangiar

— Io non vedir necessita.

Chœur de Matagots.

RRRRRRRRRRRRRRRR

6^{me} MATAGOT.

Bodhet princeps Nigodinos ,

Silencium non osservar ,

Impossibile di contar

Seis esperados su lalthos.

Chœur de Matagots.

RRRRRRRRRRRRRRRR

(Cris , éternuements , éclats de rire prolongés).

VI.

Apré' aquello sabarquinado,
Mi touquéroun uno' aoutr' ooubado,
En si méten toutei en roun
Per mi canta' aquesto cansoun :

1^{re} COUPLET.

Kaniké, gogod chingagou
Al barryk brick brick mi souri
Felik massou belli bou,
Alli menou kakari.

REFRAIN.

Kaniké, gogod chingagou,
Al Barick, brick brick misouri.

2^{me} COUPLET.

Galligari, couscoussou,
Alla goba sallari.
Colpofredo di visir,
Di denari non tenir !

REFRAIN.

Kaniké gogod chingagou,
Al Barick, brick brick misouri.

3^{me} COUPLET.

Estrasati crick et crock,
Paravichi d'estandar,
Tou venir coyllonegiar !....
Al faruck ti brick ti brock.

REFRAIN.

Kaniké, gogod chingagou,
Al Barick, brick brick misouri.

Oou mitan dé la sarabando,
Touto' aquélo mooudicho bando
Fasié lei cent-déxo-noou coou.
Après m'avè cuyi doou soou,
Gambegeroun coumo dé fouelé.
Risien, mi sooutavoun oou couelé,
Mi foutéroun lou dé din l'uei
En m'assétan su d'un fooutuei
Qué vénien dé mettré' en dourio...
Après m'avé brama els oourio :

ANGELO TYRAN DÉ PADOUUUU,
Agantéroun lou pissadou,
Et pui, per accoumpli la festo,
Mi lou garcéroun su la testo.

Eh ben ! vaqui mounté n'en siou ?
L'aoutré jour quand va vou disiou
Et qué mi vouguéria pas creiré ?
Sé d'oumen va poudia' un paou veiré !
Crèsé mi, l'a dé qué trambla !
— Vouei, maï ave bell' à sibla,
Coumo dien, quand l'ai voou pas bouaro,
Ello, embétado de l'histoiro
Dé Véniso, dé Moussu Hugo,
Leï révénaus, leï matago,
Tout eiço l'avié foutu' un caïré.
Esperavo sonn calignaïré
Que l'avié proumé de veni
Dré que lou viei serié parti.....
Tamben quand aquéou brescambio,
Quavié puleou l'air d'uno fio
Que d'un homme, agué pareïssu,
La couquino l'ané dessu,
Lou regardé dei pé' à la testo,
En li fasen cent millo festo..

Lou déluougé de soun capeou ,
En li disen : « Moun bouen , moun beou ,
Ma caro d'or , ma bello raço ,
Diguo-mi ce qué t'embarasso ?
Car as pas l'air d'estrè counten ;
Sabes , ti vouéli fouesso ben !
Ensin agués plus gés de lagno. »
En memé tem , d'uno haragno ,
Un espéço de briguétian ,
Qué marchavo su lou chrestian ,
Espinchavo en fasen l'escouto.
L'uei de coustié , la testo souto ,
Bordegeavo à garapachoun ,
Darriè la frumo et lou pichoun.
Portavo per pagua de mino
Uno quitarro su l'esquino.
Lou gus ! mi semblo que lou vieou ,
Jugavo crési' à lativiou.
Fasié baboou , puï s'estremavo ,
Sortié , passavo , repassavo.....
Quand l'amourous sigué soulé ,
Alor , subran coumo un boulé
Qué parté' et toumbo à foun de calo ,
Ven et li piquo su l'espalo.

S'aplanto..... reculo d'un pas.....
Lou fisso..... si crouso lei bras,
Et li di : masquo ti counouissi.....
Resto' aqui, foou que t'avertissi.
Sies pa' un taou. — Coumo ? — Sies un taou.
Intrès pas dins aquest' oustaou,
Per caligna la coumedieno.....
Faï mi graci de toun antieno,
Ti creiriou pas ; car siou segu, .
Couleguo, que sies pas vengu
Per Babè, maï per Catarino.
Anen, mi faguès pas la mino,
Vies que ce que diou es veraï.
Eh ben ! se voues, t'ajudaraï.
— Vous ? — Ieou. — Couyouna ? — Bon, couyouni !
Ah ! ça, quand jogan que vous douni
La provo de ce que vous diou ?
— Maï coumo vous dien ? — Tron de Diou,
Faou qu'agué ben paou de judici ;
Porvu que vous rendi servici,
Qué voulé maï ? Escouta-mi,
Et veiré que siou un ami.
D'abord, moun cher, sia de Veniso,
Coumo siou d'Oouruou. A l'égliso

Avé vis l'a douis mès pa'enca,
La frumo que vène cerqua.
Avé bello faïré l'areto,
Despui lor coucho plus souleto,
Es maridado. Maï soouré
Qué sé voulé, v'hui, la veïré.
Vous faraï intra din sa chambro.
A' un mari qu'és fin coumo l'ambro,
Lou couyounaren. — Oh ! moun cher !
Sia pu bravé que n'avé l'air,
Vous prenïou per un bouenevoyo ;
Et mi vené douna dé voyo ! !...
Per que vous ouublidi jamaï,
Digua mi coumo vous dien ? — Maï !
M'avé embeta. Que sequo narro,
Vous fouti' un coou de la quitarro,
Se parla maï..... Eh ! teïsa vous !....
Estou souar anaren touis dous
A vounz'houro, ouou clar de la luno,
Su lou port. Fourra resta'en uno,
Prochi lou pouent dé... (tron de Diou !
A qui l'a'un noun empachatiou
Que mi poou pa'intra din la testo,
Enfin es egaou). Per lou resto

Vous diou ren, moun cher, va veïrés,
A vounzo'houro, quand li serés.
— Et perque mi rendè servici ?
— Va t'ai déjà dit, ti counouissi,
Et tu mi counouisses tamben
Despui l'an passa. Sabes ben
Aquéou souar que ti retiravés
Su lei dex houro et que passavés
Su la plaço de..... de..... San..... tron ?...
(Aqui la mai un noun doou tron),
Que l'avié de gens que creldavoun,
Et que dougé nervi' ensaquavoun
Quoouqun, et qu'à grands coous de poun
Feria courré' aquélel capoun ?
Eh ! ben, ero iou qu'eri floro.
Cependant siou pa' uno pecoro !
Anfin, moun cher, sian entendu.
Mi fé l'effet d'un bougré du,
Ensin conti su vous. — Mai courro ?
— Eh ! ben, vai dit qu'ero à vounzo'houro ?
— Vouel avè raisoun, estou souar.
— Vendrés ? — A la vido', à la mouar.
Encaro' un mot. Fooou pa' avè crento,
Car se l'ooucasién si présente

Vouriou pousqué vous ajuda.

Qu sia ? — Qu siou ? — Vouei. — Un fada.

VII.

Emé' un fada d'aquelo espeço,
Eri pa' en peno de la peço.
Car aquel empuro gaveou,
Espeço de mangeo morveou,
Avie pa' enca perdu de visto
L'amourous, qué sigué' à la pisto
De la maistresso. Uno résoun
Gitado en l'air, senço façoun,
L'agué leou mes marteou en testo,
Li digué, qu'uno frumo hoounesto
Coum' ello, et qu'avié tan d'espri,
Oourié jamaï dugu souffri
Qué soun amourous la laïssessé
Per uno' aoutre frumo, et qu'anessé
Touti lei souar à soun oustaou.....
Nagué proun de dit, lou prépaou
Toumbé pa' oou soou. Quanto couléro !
Ello' alor li digué ce qu'éro :

Un moonfatan, un messoungier,
Que su quououqué bru passagier
Venié' accusa soun calignaire
De voulé la troumpa, pecaîré !
L'aoutré, tamben, de soun cousta,
Li soustenié la verita.

— Vous diou que vouei, — vous diou que nani.

— Su qué voulé que lou coundani ?

— Per la veîré, ven de parti.

— Es pas veraî.... n'avé menti....

— Vous n'en voueli douna la provo.

— Alor esperi' aquel' esprovo.

— Eh ! ben, siegué ; car estou souar,

Pas pus tard, voueli estré un pouar,

Sé vous lou dessouti pa' eme' ello....

Vous esperavia pa' à n'aquello ?

Hein ? que n'en dia ? — Diou.... diou pas ren...

— Esto nué si rescountraren

Su lou pouen dé... dé... (es impoussiblè,

Aqui l'a mai un noum terrible

Un d'aquelei noum en questien,

Du coumo de maroditien.

Passi su lou pouen). Arribado

Su lou quay, à la cantounado,

Troubaré' uno pouarto de boues ;
N'en fare ni v'uno ni doues,
La dorbires. — Après ? — Dessuito
N'en troubaré' un aoutro' à la suito.
Pui un aoutro, cinq, siei, sept, hiué,
A n'uno'houro après miegeo-nué,
Rapela-vous ! — Aquelo' es fouarto !
Mi dia que foou dorbi hiué pouarto ?
— Na maï de vingt ; nen dorbiré
Toujour, tant que n'atroubaré...
V'en diou pas maï, veiré lou resto...

VIII.

Avié fouesso marido testo,
Babè, la coumedieno ! et pui...
N'en duvié avé v'uno en chasqu'uei.
Tamben coumo l'houro picavo,
Sénso précooutien arribavo,
Affurado coumo'un dragoun...
Tirassavo de coutioun,
D'elcité'ela... D'une man fouarto,
Après avé derbi la pouarto,

Intré coumo'uno bréfounié...
Si précipité su lou lié,
Mounté l'aoutro s'éro gitado
De pouou... Per pa'estre dessoutado
S'esquichavo ;... ténié l'alén...
A la clarta de soun calén,
Babè deviné leou la ruso !
Car digué' entré seis dents : la guso !
Aougeo fa semblan de dormi !...
— « Qu'ès eïço ! moun Diou ! souuva-mi ! »
Disié l'aoutro' en fen l'estounado,
Coumo s'éro destroussounado...
— Cé qu'ès eïço ? V'ana sachu
Car vous va voou diré. — Chu ! chu !
— Què chu, chu ? Coumo' ave pas crento
Enca de faire l'inourento ?
Ah ! vous teni souto leis pè,
Masquo ! — Vous léva d'ouou respè,
Vai jamaï vis, que venè faire ?
— Verni cerqua moun calignatrè,
Sabi que mi l'avé'escoundu.
— Cerqua lou se l'avè perdu.
— Vouet ; lou cerquaraï, capounasso !
Es pa'aco ce que m'embarrasso,

Se vesiti l'appartamen,
Lou voou trouba sus lou moumen.
Vouestrei douis plaços soun marquados...
Lei cadieros soun rapprouchados...
Oouria dégu lei déranga.
Bessai que l'avé pas soungé ?
Vené d'amouessa la candelo
L'a' anca lou mou. — MadameIselo
Vous assuri qu'ès pas veraï !
— Aco' es troou fouar ! mentiré mai
Se su lou moument va vous provi ?
Tené, remarqua ce qu'atrovi...
Aco d'aquito' es pa' un manteou ?
Un paou pu luen la lou capeou...
Ah ! qués eiço ? leis boueneis amos,
Que soun aqueleis grands damos ! !
Nous prenoun noustreis amoureux,
Dé fès qué là ne n'en foou dous....
Et puis s'arrangeoun à sa guiso :
Soun devoto, van à l'egliso,
Oou proné, à la bènéditien,
Si fan uno réputatien
De frumos franco' hoounesto, sobros,
Soun de touti lei boueneis obros,

Fan de quêtes din lou quartier.....
Tout' aco soun de masquarié !.....
Enca doou men se si talsavoun
Un paou , et se s'arremarquavoun !....
Mal; nous mesprésoun toni lei jour ;
De tout tem , en tout lué , toujours ,
Rougissoun de nouestro presenço !
Pas mens , la pas grand'différenço !
Meidamos , foou pas creida'ouu fué ,
Ce qué fé lou jour , fen la nué ;
L'a que leis houros de changeadós.
Sias ricos , noblos , recercados
Pertout ; naoutrels va sian tamben.
Touti lei souars , quand va vouden ,
Si fen deïs pus grandels famio ,
Enfin , jogan la coumédio
Su lou thiatré , et vaoutri' à l'oustiaou.
Avé résoun , la ren de taou
Qué de si fa passa per bravo...
Foou que siguè ben paou de cavo !
Naoutrei ooumen troumpan dégun.
Dian pas tout lou jour en cadun
Que sian la flou de la sagesso...
S'anan pas souven à la messo ,

Nous fé susa quand vous li vian ,
Car si dounan per ce que sian.
Vaoutrei fé cinquanto coou pire.
Lou proverbi' a raisoun de diré
Qué voou maï bouen bru que bouen vin.
Su millo , n'a bessai pas ving
De vaoutrei que siegoun hounesto ;
Ave bello'a branda la testo
En m'arremarquant... Ce que diou
Va sabes fouesso mies que ieou !
— Eh ! ben , va sabi , vouei , madamo...
Maï vous juri dessus moun amo ,
Que la degun d'escoundu'eïci ,
Va vous poudè creire. — Oh ! que si !
Ana , sia fino coumo l'ambro...
Dorbe m'en paou aquelo chambro ?
— Coumo ?... — Vous farai gés de maou.
— Es moun mari qu'a prés la claou.
— Vouestre mari ? Douna m'un lumé ,
La voou ana cerqua iou mumé...
— Nani l'ané pas , mi turié !.
— Alor ero uno masquarié ?
Et mi metia de la partido !
Ah ! vous voou fa courre bourrido ,

Tout aro, en vous creïdan ben fouar,
Tout ce qu'ai de dessus lou couar...
Mensoungiero, traïto, gusasso,
Couquino, deshonorô raço,
Ana v'escoundré... Ren mi ten
De vous garça douei lavo den...
— Iou, la fio d'un genthiomé !
— Teïsa-vous, vo soueni vouestré hommé.
Ah ! cresé que m'en anaraï
D'eïcito' et que vous laïssaraï
Moun amoureux ? Pas tant *tarouno* !
Vous despouduraraï, capouno...
Fouu que vigui la fin de vous.
Guso ! vene'eïcito, à ginoux.....
Per qu'enfin vous rendi justici,
Mariasso, fouu que v'espooutissi.....
— Voourié fa, se coumo'un uiaou
L'aoutro' en oousen aqueou prépaou
Si la siguessé pas croumpado,
Lampavo toute esprouvantado,
Darrié leïs taoulo, leïs fooutuei.....
Foulié' avé bouen ped et bouen uei,
Car l'aoutro tamben leï mandavo !
L'avié' une ouro qu'eïço duravo,

Crésiou que va fasien exprès :
Maï, vaqui qu'un moumen après,
En vèsen oou bout de la sallo
Lou preguo-diou de sa rivalo,
Babè s'arresto, et gito un cris !
Avié recounouissu lou Chris
Qu'aoutrei fès portavo sa mèro...
Ello, alor sentè sa coulero
Que toumbavo coumo un aié...
Anayo demanda perqué
Lous Chris de sa mero ero'aquito ?
Quand reçuberoun la visito
Doou mari, din l'appartamen...
Vous figura' en d'aqueou moumen
La pousitien dei douis fumello ?
Ah ! n'avaleroun de cruvello...
Duvien avé' uno bravo pouu !
Si teïseroun toui doues oou coou.
La frumo avié la testo soutu...
Cresi que si fagué dessouto
En oousen dire à soun mari :
« Ai agu boouen nas de veni.
Se si pouu creïda de la sorto !
Maï coumo va que sia per orto ?

Al cressu que s'ero mès fné...
Masquegea doun touto la nné ?
Ma frumo es touto esparoufido ,
Et vous sia touto entremounido.
Que tron de Diou es tout eiçot ?
— Fourrié que signessia hen sot
De creîré que iou et madamo
Vous voulen troumpa ; su moun amo ,
Vêici touto la verita :
En sorten d'uno soucieta
Tout aro , al oonsi que parlavoun
Dé vous , et qué vous preparavoun
Uno rousto quand sortiria ;
Alor al dit que va soouria ,
Et senso' espéra , tout dessuito
Siou vengudo à ped , senso suite ,
Per vous diré d'estré' eîs agué
Touto la nuè. Vaqui perqué
Madamo es touto esparoufido ,
Et iou sion tout' entremounido.
Bravé !!! Eri ben lun de counta
Su d'aqueou trait , ma fa ploura...
Eh ben ! dedins touto la peço ,
Fa vingt atien d'aquel' espeço ,

Et quand lou mari vis pus tar
Que pouu pas négua ce qu'ès clar,
Que, furiou contro Catarino,
Mando Babè dins la cousino
Querré de qué l'empoufouna.....
Ello fa semblan de l'ana :
Pren un flascoun d'aiguo de roso,
Ven, et li fa' avala' uno doso
De poufoun qués pas de poufoun.
Pui la fa porta d'escoudoun
Jusquo dins soun oustaou, pecaïre,
Per la rendre à soun calignaïré
En vido. Eh ! ben, que v'a pas dit,
Moun bravé moussu Benedit,
Qu'en revengé d'un taou servici,
Aqueou gus, aquelo brutissi,
Lou souar, din sa chambro, en intrant,
La tué. FÉS DE BEN A BERTRAND...
Jamai despoi que viou atriço,
Revoulutionna lei coulisso,
Dugun m'avié fa tant d'effè,
Et portant, digua, va sabè,
Uuo frumo tant mistourino,
Deglenido de la peitrino,

Que quand la via dins un cantoun ,
Li dounaria pa' un coou de poun ;
Que s'en va plugado en doui double
Coumo un preguo-diou de restouble ,
Et que foute lou fué'à l'oustaou ,
Quand a parti de soun repaou !!!
Aco' es fouesso beou , nen counveni
Et n'en counvendré. Tamben , teni
A ce qué liegé em'attentien
Lei vers qu'aï fa' a soun intentien

A MADAME DORVAL !

Lorsque le théâtre s'enflamme
A vos accents, belle Thisbé,
Chacun recueille dans son âme
Le son dans l'oreille tombé.
Vous qu'un art si beau divinise,
Oh ! c'est bien le ciel de Venise

Qui vous fit naitre sur des fleurs.
Cité qui donne, en son délire,
Les larmes après le sourire
Et le sourire après les pleurs !

Lou souar oou thiatre, à la sordino,
Li manderi' aquelei douis lino.
Lou lendeman mi respoundé,
En mi fen remettre un bié,
Su d'un papier fin qu'embaumavo
En qu'en liegen, mi rappelavo,
Lou magasin de Demousian.
Desirariou pusqué li sian
De vous n'en douna counouissenço,
Sera per la prouchaine ooudienço :
Vous v'escrouraï un aoutre coou ;
Li perdre ren n'agué pas poou.
Vous dirai douis mots de mei courso,
De Nouesto-Damo, de la Bourso,
De la Chambro dei Députa,
Ai fouesso cavo' à vous counta,
Per malhur la plaço mi manquo.
Et puis, coumo ai pas carto blanquo

Del proufessours, duvi tamben
Mi prépara per l'examen
Qu'oura lué dijoou vo divendre ;
Foou que mounti' oou lné de descendre,
Et se sabi pas ma liçoun,
Alors siou un pouli garçon.....



CHICHOIS A L'OOUPERA



CHICHOIS A L'OOUPERA

SOMMAIRE

Chichois remercie son protecteur, il lui parle du Conservatoire, de ses études, il lui annonce comment ses professeurs l'ont jugé digne de figurer sur le théâtre de l'Opéra. — Répétition de *Robert-le-Diable* pour le début de Chichois. — Arrivée de deux Marseillaises pendant la répétition, scène de scandale à la porte. — Entrevue de Chichois et de ces deux Marseillaises, dont une est sa cousine. — Grande représentation de *Robert*, Chichois paraît sur la scène et y obtient un succès colossal, ovations à ce sujet. — Chichois rentre dans sa loge, ses amis vont le féliciter. — Jugement de Chichois sur les claqueurs et sur les fanilles vénales. — Son respect pour les journalistes instruits et consciencieux. — Conclusion.

CHICHOIS A G. BÉNÉDIT

I.

Moun bravé Moussu Benedit,
Despuis ben long-tem vous vaî dit :

S'un jour ruississi coumo artistico
Et qu'arriba ouu bout creïdi : visto !
Es a voustré bouen couar, à vouestro proutetien
Qu'ouraï dugu ma pousitien.
Va sabés coumo iou, avant de vous counouissé
• Eri lou pus marri féna qué si viguessé.
Aviou ni trevo ni repaou,
Que noun aguessi fa touto sorto de maou.
Quand intravi lou souar lei vesins tremouravoun,
Toutei lei flos s'estremavoun ;
Del pus gros *nervi* d'ouu quartier
Disien quéri lou capourié ;
De nué, de jour fasiou l'empéri,
N'en counveni senso mysteri.
Hurousamen pareïsseria
Et contro iou escriveria
Tout d'un halen un pichoun libré,
En vers d'un assez bouen calibré.
Aqui mi flattavia tout jus,
Mi trattavia coumo un franc gus,
Countavia dins vouestreï tirados
La mendro de mels moouparados,
Ooù pouint que fasiou plus un pas
Senso que leis amis, mi riguessoun ouu nas,

L'ouriou vougu troussa lou couelé,
L'avie de qué deveni fouelé !.....
Cependant dins un bouen moumen
Mi feri aqueou raisounamen,
Et mi digueri : s'eres sagi,
Ti farien pa'aqueou roumavagi.
L'outour de l'escrit en questien,
Es un hommé d'hounour, de counsideratien.
En que servé, moun fiou, qué jurés, que t'engrités ?
Se sès garça de tu provo que va merités;
 Senso doute agu l'intention
 De travaia'à ta counversien,
 Qualmo ben castigo de mumé,
 Fouo jamaï amoussa lou lumé
 Que vous esclaro. Anen pus leou
Pregua'aquel escrivan de mi douna' un counseou.
 Su d'aquo vous vengueri veiré,
 Per bouenhur eri pas de veiré;
 Car vé n'en souvenés bessai,
Dins vouestreis escaliers toumberï coumo un fai.
 Vooublidaraï pas de ma vido,
 Aviou l'esquino endourentido,
 M'éri quasi desfa lou bras,
Moun cuou ero espoouti de d'haou jusqu'à d'abas,

N'en demandavi pas moun resto;
Mal la maniero tant hoonesto
Qu'emplugueria' en mi reçuben,
Mi fagué fouesso mai de ben
Que touti lei tasseous que vingt apouticari
M'ourien mès su lou tafanari.
Senso avé l'air impatients,
Dabord mi fagueria asseta,
Ensuito m'oufreria de crousto,
Eme uno patto de lingousto,
Pu tard assageria ma vouas,
En mi dian : Escouta, Chichois,
Viou d'après moun experienço
Que manqua pas d'intelligenço.
Vous dounarai conseou, liçoun,
Et se sia' un hoonesté garçoun,
Emé moun appui, moun adjudo,
Quand oouré' un paou près l'habitud
Doou chant, quand serés musicien
Alor farai agi ma recoumandation,
Mouyen que sera pa' inutilé,
Prochi doou directeur habilé,
Qu'à Paris es lou capourié,
Et rescontro pas soun parié

Dins nouestré grand Counservatoiro.....
Aquo'es resta dins ma memoiro.
Puis quand m'aguerias ben après
Faguerias ce qu'avias proumés.
M'adreisseria à la Capitalo
Appuya d'une lettro talo ,
Que mi reçuberoun doon coou.
Senterî que foulié si teni coumo foou ,
Per faire hounour à ma ruissito ;
Tamben reformeri dessuito
Moun ton de nervi marsiès ,
Oougeavi pas parla francès
De poou de fairé qu'ououquo narro ;
Maï paou à paou donnerî barro
Els pus savens sus d'aqueou pouin ;
Car graci oou proufessour que de iou prenié souin.
Oou bout de quatrè mès parlavi
Assez ben, et mi distinguavi
Su leis R coumo' un moussu.
Lei bouen counseous qu'avîou reçu
Broun esta mes en pratiquo.
Per ce quéro de la musiquo ,
Ni maï fougueri pa' en arrié,
Mi mettien souvent lou parié

Dei pus enciens dei pensiounari ,
Per fès mumé leis despassavi.
Cependant aviou pa' oublida
Ce qué m'avias recoumanda
Su lou fait de l'experienço ,
Manquavi pas d'intelligenço ,
Estudiavi facilemen ,
Saisissiou tout su lou moumen ,
Et moougra' aquo vesiou que dins l'état d'artisto,
Per avé uno plaço requisto
L'on duvié jamaï si pressa ,
Et troou leou si desbarrassa
Dei proufessour istruits qu'à forço de patienço ,
Nous apprenient l'art et la scienco;
Que per aquo foulie long-tem ,
Quatré vo ben cinq ans lou men ,
Afin de si basti uno carriero establo ,
Sus de peiro' et pas sus de sablo.
Va sabé mies qué iou et vavé vis souvent
Qué d'atours que fan fouesso vent,
Que si fan announça coumo de grand génios ,
Que vous alassoun leis ourios ,
A vous counta tout cé qu'ant fa ,
En dounant l'*Ut* vo ben lou *Fa*....

Soulamen quand soun en presenço
D'hommé de haouto intelligenço
An pas tant de croyo' et leou leou
Soun à la fin de soun rouleou.

Si vis qu'an pa' estudia per mounta sus d'un thiatré
De promièro valour, vous creldount coumo quatrè

Fant de grands bras, virount leis uels
Coumo de phénoméno, et puis,

Parlount francés coumo els pus marideis escolos
Vo coumo de vaquo' espagnolos.

Al pas suivi d'exemplé ensin.

Pendant quatre ans et mémé cinq

Al après, paou à paou, leis notos, la mésuro,

Tout ce qué formo la litturo,

L'art de la voucalisatien,

Lou chant et la déclamation;

Pus tard al remporta dins aqueleis partidos

Touti leis premiers prex sus de peço choousidos

Mounté mi foulié exécuta

Lei pus grandels difficurta

Et coumo aviou l'aploumb d'un coumédien capable

Et d'un cantairé véritable,

Qué sabiou dex rôle per couar,

En un mot, quéri pas maou fouar,

Touti mei professeurs pensérount
Quéri en état et m'announceront
Mels débuts ouu grand Ooupéra.
Alor dignéri fé tira.....
Et tachen dé pa' ana dé caîré.
Sagissié d'uno grosso affairé.
Cadun avié leis uels su iou,
Leis marsiés surtout, Féli, Paou et Mimioù,
Leis gens dé moun quartier, tout lou café Minervo,
Lou père Icard de la Réserve,
D'aoutrets qué m'avien vis pichoun
M'espéravount à l'agachoun
Per veîré sé pourriou trioumpha su la lino,
Vo ben sé piquariou d'esquino.
Depuis quinze jours dormiou plus
Et mangeavi quasi tout jus,
En approuchan d'aquélo esprovo.
Enfin, fougé donna la provo
Dé moun sabé. Coumo un patien
Aneri à la répétitien.
Lavié de qué trembla quand pensavi d'avanço
A n'un fait d'aquélo importanço,
Foulié qué viressé d'atout
Senso aquo lou saou ero ouu bout.....

Hurousamen que leis coulèguos
Qu'ourient fa cent cinquanto lèguos ,
Per mi veiré ruiSSI d'un coou
M'invitavoun à pa' avé poou
Et mi dounavoun dé couragi ;
Meyerbeer eou mémé , hommé sagi ,
Prénié fouesso intérêt à iou ,
Mi trattavo coumo soun fiou ,
M'avié fa répéta vingt fès oou men en classo
Lou superbé rôle de basso
Dins *Robert lou Diablé* , Bertram
Qué duviou jusqu'au bout canta lou lendéman.
Ma testo en voyageant mettié leis cavo oou piré
Aviou galré envégeo de riré.

II.

Quand arribéri à l'Oupéra
Touti avien l'air de m'espéra ,
Atours , churs , musiciens , régissour , machinisto ,
Oouria dit qu'éroun à la pisto
Per mi veiré véni : saludéri cadun
Ooutant de prochi qué dé lun.

Pui, anéri trouba lou maistré de musiquo ,
Mi fagué douna la répliquo
Et coumencéri dé canta.
Eri en trin dé répéta
Et l'assemblado touto entiéro
Mi fasié coupliment déjà sus la maniéro
Dount aviou coumprès Meyerbeer
Quand oouséri à la pouarto un bru doou tron de l'air.
Lou counciergi surtout cridavo ,
Oouria dit que si disputavo
Emé couléro, et qué sa vouas
Si mesclavo à dé mots patouas.
En effet, prestéri l'oourio
Et lou moument d'après mi créséri à Marsio.
— Coumo, disien, oouria lou front
De nous fairé un tant gros affront :
Tira vous d'aqui, caguo' à ragi ,
Là cinq jours qué sian en vouyagi ,
Venen doou boulevard du Muy.
Aven près un coou d'air à l'uei ,
Aven touto l'esquino routo ,
Puis après avé fa doux cents léguos de routo ,
Serian arribado à Paris ,
Per veiré un enfant d'ouu pays ,

Et si retornarian coumo sérian vengudo

Aquo si, sérié une begudo !

Anen , espeço de cooutaou ,

Mounté ès lou maistré de l'oustaou

Qué li parlen — C'est impossible ,

Je suis sourd , je suis inflexible ,

Disié lou councièrgi — Ah ! sies sourd

Eh ben ! caduno à nouestré tour

T'anan destapa leis ourio.

(En criant très-fort).

Sian vengudo exprès de Marsio

Per veîré nouestré ami Chichois.

Nous an dit questou souar assageavoun sa vouas.

Si renden eîci per l'entendré ,

Espéri qué si fen coumprendré ?

—Monsieur Chichois répète, il ne vous connaît pas.

Ainsi , retournez sur vos pas ,

—Retournez sur vos pas ; aqueou si qué m'amuso !

Maî a bello prendré d'excuso

Fourra ben qu'intren vo se noun ,

A coou dé ped , à coou de poun

Va roumpren tout. Voulé nous refusa la pouarto ,

Aquêlo sérié un paou troou fouarto !

Enca' un coou, laïssa nous passa
Vo ben v'ana faïré estrassa,
Marri portier de tanto-Pino.
Voulé saoupré moun noum ? siou misé Séraphino,
La tanto de Babeou Pecout,
Siou counelssudo dé prêtout.
Del bravelis gens, siou respétado.
Doou Cous Sant-Louels à la Borgado
Mi pouartoun en paoumé dé man;
Pourriou, doou souar oou lendéman
V'en douna cent cinquanto provo.
Restan despei vingt ans à la carriero Novo;
La frumo quès aqui li dien misé Langlois,
Es la parento de Chichois.
A sa ruissito s'interesso.
Lou cousin german dé sa neço,
Avié espousa sa bello-sur :
Leïs amis soun jamaï de tur.
Laïssa nous passa, viel arléri.
— Men fougué pas maï; coumprengreri
Que lei douis frumos que venien
Mi veïré à la répétition,
Eroun d'anciennel counouissenço
Et qu'en paraelssen ma présenço

Arrengearié tout. Feri un pas
Et mi trouberî nas à nas
Jus eme misé Séraphino,
Qu'accoumpaînavo ma cousino.

III.

Eici vous laissi à pensa
Tout ce que si dugué passa ;
Leîs estrambos qué mi faguéroun ,
Et puis tout cé qué mi diguéroun.....
Creîdavoun coumo dè védeou ,
Chichois, moun fiou ! moun bouen ! moun beou !
T'en souvènes quand à Marsio
Mettiés touti leî ga'en pooutio ?
Quand dounavés de datti els tur ?
Passavés de pretout per un preturbatur.
Maougra aquo disien à Jiromé
Chichois si formara, marrid enfan bouen hommé.
Mi troumpavi pa'aqui dessu.
As ruiSSI, siès un gros moussu.

La boueno saru, siou contento
Coumo saviou gagna dex mille escus dé rento.
Aro sé vouès sachu per que sian à Paris,
Ti dirai qu'un ancien Marquis,
Qu'avie counelssu ma famio,
La mai de soixante ans, quand restavi à Marsio,
Doou tem de la Revoulutien,
Per acquita'un servici encien!
N'a laissa un pichoum heïrétagi.
Alor aven risqua lou viagi
Et puis si sian dich'en parten,
Veïren Chichois en mumé tem.
Ti fa pas peino ouu men, Canari?
— Li diguéri quéro ouu countrari.
Que mi fasié fouesso plaisi;
Regrettant qu'aguessoun choousi
Un moumen tant paou favourable,
Ajusteri d'un air aimablé,
Que leis anariou veïré et que li dounariou
Un biét doublé deïs miou,
Per mi veïré jugua lou lendéman ouu Thiatrè
Mounté senso poussa, ni mai senso si battré,
Serien plaçado ouu premier rang.
Si poussédavoun plus, mi toucavoun la man,

Très vo quatrè coou m'embrasseroun ,
Et pleinos de joyo sortèroun ,
Tout en mi souhaitan millo bènéditien.

IV.

Un coou que la répétitien
Sigué de tout point accabado
Anéri fèni la soirado ,
En estudian din moun chambroun ,
Oou Counservatoire. Aviou proun
A ce qué mi disien lei qualitas coumplèttos ,
Per m'en tira lei brayo nettos ,
Maï quand pensavi qué foulié
Remplaça su d'un thiatre un atour capourié
Qu'un an avan fasié l'empéri !
Quand mi souveniou de ce qu'éri
Avant d'estré arriba'à Paris ,
Mounté tant dé jugis requis
Vous tiroun vouestro boueno ou marrido fortune
Mi disiou : paoure enfant, voutagès din la luno.
Fourrié un aoutré talen que tu
Per pousqué trioumpha. Risquès d'estré battu

De touti lei façoun; es uno rudo affaire !

Tamben, la nué dorméri gairé.

Quoouqu'aren mi disié pourras jamaï ruiSSI,

Quand sarravi lei ueIs, mi semblavo d'aouusi

Trento millo siblets dins meIs paoureux oourios

Que mettien ma testo en dourios.

Puis, dé cris que fasien veni lou regissour

Per li demanda que l'atour

Que juguavo Bertram, anesse fa de gabi,

Quero'un gaffur, et puis que sabi,

Cent-cinquante humiliations

En forme d'interpellations.

Aviou lei treIs susour et quaouqu'aren de piré,

Maï m'avien afficha, poudiou plus men dédiré.

Foulié'ana de l'avan : enfin l'houro vengué,

Mi prépareroun moun paqué,

Lei couléguos m'accoumpaIneroun,

N'agué quatré qué m'abieroun.

L'un mi mettié lei bas émé lou pantalon,

Un aoutré, émé un troué dé carboun,

Mi maquavo leiIs uéIs, dessouto lei parpelloS.

Aprés mavé curbi d'un manteou plen d'estelloS,

Mi pouuseroun l'espaso, et puis, souto lou nas,

M'empégueroun de haout en bas

Per mi douna l'air un paou crano,
Un moustachou long d'uno cano
Emé uno barbo de ménoun.

Lei cambo 'envirooutado'ou mouyen d'un galoun,
Lusen à vous leva la visto,
De meïs ajustamen coumpletterount la listo.

Fasiou l'effet d'estré planta
Su douïs caroto de taba.
Lou tout, mounta d'uno parruquo
Qué mi toumbavo sus la nuquo.
Que vous dirai, per un demoun
Eri fouesso boueno façoun.

Maï, ero pas lou tout, foulié qué lou ramagi
S'accordessé émé lou plumagi.
Senso aquo, ben vo maou vesti,
En propré termé, eri resti.

Quand sigueri tout lès, mei mious cambarados
Mi vegeroun qu'auouquei rasados
Per m'assouera un paou miès lou couar
D'un vin quouourié reviouda un mouar,
Et passeri dins la coulisso.
Couragi, Chichois ! anen, isso,
Mi creïdavoun de tout cousta :
Gardo-ti de t'esprouventa

Quand vas pareïssé su lei plancho,
As toan affairé din la mancho
Et ruissiras doou premier coou,
Siégues tranquillé, aguès pas poou,
Ten ti drèt, paouso ben la testo,
Lanço toun avouas, per lou resto
Oouras dexo-noou points su ving.

V.

Quan oouserî lei tiro-vin,
Qu'accoumençavoun l'ouverturo,
Senterî uno tremoueladuro
De la cabocho jusquei pè.
Dreïsseroun lou rideou.. intrerî... quanto aspè !...
De d'baou jusqu'à d'abas la sallo ero remplido,
Partout lei logeo' eroun cafido ;
Lels ueis de treï millo amo eroun fissa su iou.
Mi semblo encaro qué va viou....
Cadun si tenié su la pisto,
Lei lunettos, lei porto-visto
Pouinta ver iou directamen,
Mi quittavoun pas d'un moumen ;

Lou ventré mi baroulegeavo,
Moussu Duprez m'encourageavo;
Es eou quero Robert; mocougra soun attentien,
Lei vermichele mi boulen....
Per bouenhur en aquello sceno
L'avie' enca ren per ion; counten d'aquelo ooubeno,
Aviou lou tem de m'asouera,
Mai pondion pas fouesso espera;
Car à peino Robert venie dé quitta Aliço,
Que per lou segoun coou laisseri la couliisso
Et digueri émé ferméta
Tout lou récitatif, justé coumo es nouta;
Dugun apploudissé, mai à l'air de la sallo
Et surtout de certaino estallo,
Mounté l'avie un fouar musicien,
Couprengreri doou coou qu'aviou fa senssatien.
Eiço m'encouragé, canteri mei répliquo
Coumo un particulier ferra su la musiquo,
Jusqu'à la fin dé l'até et senso m'embrounqua :
Décidamen avion tanqua....
Foulié plus qu'un mouceou monné pousquessi estendre
Mei mouryens, pui un paou descendre
Sur certains notos de choïx
Qué faguessoun bria ma vouas.

La scéno émé Rimbaou mi vengué donna ajudo;
Aquito aviou ges d'inquiétudo,
Sabiou qu'esten un paou adré,
Atroubariou mai d'un endré
En vouas de peitrino, en vouas misto
Per mi poussa coumo un artisto.
Tout arribé coumo aviou di,
Lou grand duo sigué'applooudi
D'uno maniéro généralo
A faîré crenia la sallo.....

Lou *Solo* qu'és pas lun, que dooumino lou chur,
Fa per la vouas de Levassur,
M'ané coumo un gant, lou diguéri
Emé ispiratien..... ooutenguéri
Fouesso *bravos* deîs oouditours,
Senso counta qué leîs ooutours
Qu'eroun applaça su lou thiâtre,
M'applooudisseroun coumo quatré;
Cependan aco'ero enca ren,
Anavian veni ei bouyen.
Leî diablé avien feni sa plugo, .
Vesia plus la mendro beluguo, .
Touî leî lan avien cessa,
L'esprit de vin s'ero amoussa.

Sorteri en branlegeant doou found de la caverno
Coumo un hommé empégua souarté d'uno taverno.

Esprimeri ce qu'aviou vis

Et qu'un moumen avan avié fa gita' un cris

A la jouino Aliço. Esfrayado ,

Dins soun troublé s'ero arrapado

A n'uno grosso et longuo crous...

A forço de li parla doux

S'avancé de iou, li canteri

Sus' d'un toun tant manéou qué l'insorcélégéri ;

Puis, li féri counouïssé enfin meïs intentiens

En li disen : *tu m'appartiens...*

A n'aqueou mot lança sus d'un *ré* dé peitrino,

Aliço toumbé'ou soou coumo uno cardalino.

Sabi pas sé ma vouas, moun gès et moun aspè

S'accorderoun ensen, maï senso estré suspè

Pouédi diré qu'applooudisséroun

Maï qu'ououparavant ; rédoubléroun

Mumé un coou dé maï, et portant

S'en préparavo ouu men cinq ou siéi coou outant

Dins la phraso qué ven ensuite

Et qué sigué' assez ben counduito

Jusqu'ouu *mi bémolé* d'en bas.

Va sabè miés qué iou, es aquito lou cas

De bria quand sia basso-talo,
Per la raisoun qué la peissalo
Quespéro aquello noto et qu'applooudirié pa
Se l'on la poudié pa' encapa,
Creï qué sia lou proumié cantatrè de la Franço
Quand la tè péta ém'assuranço.
Prévengu sus d'aco d'après cé qu'avion vis
A Marsio coumo à Paris,
Per assugura moun affairé
Préparéri dé lun l'effet qué vouliou faïré,
Dounéri franquament lou *si bémol*, lou *la*;
Un coon arriba sus lou *fa*
Estendéri lou souen, larguéri la mésuró
Et d'uno vouas fouarto et séguro
Toumbéri sus lou *mi* préfoun
Qué sorté dé moun piès coumo un coon dé canoun.
Eici mi senti pas dé rendré
Ni mal dé vous faïré coumprendré
Leïs cris d'admiration, leïs applooudissamen,
La joyo, lei trépinamen
Doou public tout éntier, quand la noto citado
Parté per prendré sa vouélado.....
Jamai avé ren vis dé taou,
Lou thiatrè en un moumen, de d'abas jusqu'ad'haou,

Sigué boulivèrsa coumo per la tempesto,
Lei bravé Marsiés surtout èroun en festo ;
N'en vésiou qu'ououqueis uns qu'applooudissien dé couar
Et qué créldavoun fouesso fouar ;
Tandis qu'à cousta d'éli, à la logeo vésino,
Ma cousino Babeou et misé Séraphino
Fasien lei cent dexo-noou coou ;
Tantôt si vioutavoun ouu soon,
Tantôt fouero la logeo et lei mans sus la testo,
De touti lei façoun prénien part à la festo ,
Retoumbavoun sus sei fooutueis
Mourento émé lei larmo eïs ueis ;
Pui parlavoun eï gens quéroun à l'amphithiâtre,
Fasien millo gès vers lou thiâtre
En créldan : Ai Chichois, ai moun fiou, qué siès beou !
Quontou talen ! quontou borneou !
Va fouu entendré per va creiré ;
Tout Marsio va voudra veiré
Quand va diren en arriban ;
Espéro, ti voou battré un ban :
Vun, dous, très. — *Silence, à la porte.*
Voyons, taisez-vous ou qu'on sorte....
— *Qu'on sorte ! aquelei mourré touars....*
Sortiren pas, bougré dé pouars....

Tout lou moundé a lou dret d'ana' à la coumédio;

Li restaren, sian de Marsio.

Chichois ès un enfant doou Cous,

A la vouas, lou gès et lou gous,

Et prouclamarian pas de pariereis counquetos.

— Se foou tout dire eïci, creigniou que lei *couquetos*

Et lei casaquin *ramounur*

Faguessoun quo'ouqué gros malhur....

Dous Marsiés lei resounéroun

Honestamen et si taïseroun.

Quant a iou, à parti de l'endré doou trio,

Ouseri plus qu'un long *bravo*.

La bello invoucatien deï nonos

Accoumpagnado deï troumbonos,

Mi poousé per lou chant noblé et majestuous;

Et quand agueri dit : *Moi, damné comme vous*,

Cadun applooudissé pendent plusiurs minuito.

L'air d'ouu cinquième até et la suite

Qués dins lou grand trio, coumplété moun succès:

Décidamen aviou ben gagna moun proucès.

Mi rappeleroun sus la sceno

Quand tout sigué fèni, per mi faïré uno scèno

Que semblavo à n'uno oouvatién.

Pertout ero un sabba de la mareditién.

Ei proumiéro, ouu parterro, ei logeos dei troisiemos,

A l'amphithiâtre dei quatriemos,

Jusquo dins l'escalier oouria oousi qu'uno vouas

Qué creïdavo : bravo Chichois!!!

Alor senteri ma peitrino

Qué si déluougé, moun esquino

Quéro carguado d'un gros pès,

Dins un moumen n'agué plus gés.

Eri soouva!... Lei cambarados

Qu'avien vis ben souven de semblablei souarados

Mi diguéroun qu'aviou parfaitamen ruiissi,

Et de plus mi mettré en souci

Dorenavan, per meïs esprovos,

Car aviou douna millo provos

D'art et de gous en mumé tem.

Leïs ooutours pareissien counten;

Dins ma logeo m'accompaîneroun,

Mi touqueroun la man et mi féliciteroun

Sinceramen eme affection.

Lou diretour, plen d'attentien,

Mi vengué faîré uno vesito,

Entoura de touto sa suite,

Contoroulour et régissours,

Secretari, administratours.



Coumprenè ben qué ma cousino
Babeou et misè Séraphino,
Toutel doués aourien pa'oublida
Dè mi veni coumplimenta.

Un garçoun li digué qué mi désabihavoun,
Et qu'alog, en despié del raisoun qué dounavoun,
Poudien pas veîré un hommè nus.

— Ses qu'aqu'o, moun enfant, avè pas piqua jus,
Respounderoun : Saben coumo soun fa leïs hommés :

Avian espousa douls prud'hommés
(Diou leïs agué reçu), iou et misè Babeou,
Qué si poudiè ren veîré ouu dessus de pus beou !

Oourien pas passa' aquelo pouarto,
Leïs pus beïs hoummenas de la carrièro Touarto.
— Enfin intreroun ; savia vis

Leï démonstratien et lei cris,
Leïs exclamatien qué giteroun,
Poudè creîré qué s'espurgérouron.
Leï Parisiens avien jamaï ren vis de taou.
Pus tard cadun vougué m'accoumpagna à l'oustaou.
C'est-à-diré ouu Counservatoiro,
Coumo un grand généraou après d'uno vitoiro !
Vaqui l'exato rélatien
De ma promiero apparitien

En qualita de Basso-taïo.
Aro s'ai gagna la bataïo ,
Va diou parcéqué mès dégu.
Aquelei qué man soustengu
Agissien emé indépendenço.
Senso intèrès ni coumplaisenço
Lou jour de moun début reçuberi un bïet
Signa per un nouma Furet,
Lou chef d'aquelei gens qué venoun oou parterro
Lou souar per desclara la guerro ,
Vo per faïré festo eïs atour.
Aqueou faribustié mi disié qué toujour ,
Despuis qué lou Thiatré existavo ,
Chasque débutan li dounavo
Dé cartos vo d'argent per si faïré applooudi.
Pensa ben , moussu Bénédit,
Qué l'ai rémouchina de la bonono manièro ;
Vous lou garçavi à la carrièro ,
Sé si siguessé présenta.
Quoiqué ben lun dé vous aviou pa'enca oubliida
Vouestreïs istrutien de Marsio
Sus lei taken de pacoutio
Et surtout sus lei charlatans ;
Mespreseri l'appui d'aquelei mooufatans.
Vouliou sachu sé senso ajudo ,
Ma vouas , moun gès , moun attitudo

Serien acceta doou publi,
Et se mi pourriou établi
Définitivamen coumo un artiste hoounesté.
Mi digueri : foou pas que lou douté mi resté.
Sé canti ben m'applooudiran,
Sé canti maou mi siblaran.
Et quand lels oupousan sérien cinquanto millo,
Ma counscienço sera tranquillo...
Aro va véni leï journaou
Qu'an jamaï fa dé ben et que fan tant dé maou,
Aquêleï journaou dé bricolo
Qué vous contoun un tas dé colo
Et qué vous fan rançouna'après;
An d'élogis fa tout exprès,
Qu'applicoun à l'hasard senso ooucuno vergouigno.
Ah ! footu veïré aquelo besougno !
Sé vabouna, sia lou promié,
Quand mumé ouria din lou goousié
Leï gats dé touti leï gorguiéros.
Vous flattount dé millo maniéros,
Vous dien qu'avè uno bello vouas,
Fouesso gous, un talen de choix;
Qué sia' un coumédien d'importanço....
Maï sé réfusa la quittanço,
Sia, d'après d'aqueleï bachins,
Pas mumé bouen à douna eï chins,

Moougra tout lou talen qué pousqué faîré veîré,
Vous espooutissoun coumo veîré....
Et puis dien qu'aco' es un mestié!
Per iou, es uno mangearié,
Un coummerço de gus qué, per faîré ressourço,
Vous venoun demanda la vido vo la bourso;
Tamben oouran jamaî un soou de moun argen.
Maî per leis escrivan hoounesté, intelligen,
Qu'en recounouissen vouestro scienco,
Vous dien vouestrei défaou émé touto counscienco,
Aqueli leis estimi et leis escoutaraî;
Sus sei counseou mi réglaraî;
Car lou mouyen segu d'estré un jour un artisto
De valour soulido et requisto,
Et de pousqué bria à Paris,
Es de suivré leis bouens avis.
En douès mots vaqui moun affairé,
Va m'avé dit, va vouéli faîré,
Oousservaraî vouestro liçoun
Et seraî jusqu'ou bout un hoounesté garçoun.



CHICHOIS OOU CLUB



CHICHOIS OOU CLUB

SOMMAIRE

Chicois est appelé par un de ses amis dans une ville de province, où on veut le consulter sur un point délicat. — Chicois demande un congé au directeur de l'Opéra, il l'obtient et part immédiatement pour se rendre auprès de son ami. — Après avoir éclairé la question soumise à son jugement, il se dispose à partir, lorsqu'il est retenu pour donner quelques représentations sur le théâtre de la ville où il est arrivé la veille. — Chicois joue Bertram et Marcel avec grand succès, le lendemain on le conduit au club où doit avoir lieu une réunion électorale. Chicois prend la parole, donne d'excellents conseils aux votants, raconte une élection où figurent deux candidats d'opinions différentes et finit par quitter l'assemblée avec l'estime de tous.

CHICHOIS A G. BÉNÉDIT

I.

Soourès qué v'hui ren manquo à moun élévatién,
Canti en représentation.

Veici a qu prépaou. La semana passado
Reçubi une lettro timbrado
D'uno villo à cent leguo' à pouu près de Paris.
Un ami qu'ès d'aqueou pays
M'escrivie dé vèni per uno gravo affalré,
Avié besoun de iou. Que faîré ?
Eri pas libré dé moun tem,
Car, d'après moun engageamen,
Foulié qu'à l'Ooupéra, juguessi
Quasi touei lei douis jour, et qu'ensin remplissessi
Rigourousamen moun dévè.
Per parti s'agissié d'avé
Uno permissien moutivado
Sus touti lei pouins et signado
Per moun hoounesté diretour.
Li parleri lou mume jour.
En quoouquei mot, senso mystéri,
Li diguéri tout, et viguéri
Quèro pas lun de m'accorda
Cé qué li véniau demanda
Se moun coungié duravo oou mai uno semana.
Respoundéri qu'aquitto ourian gès dé chicano,
Et qu'avan hiué jour, tout lou mai,
Vendriou reprendré moun travail.

.
.

II.

Partéri prountamen, et din dex houro à péno,
La vapour, qu'oujourd'hui fa dé leguo à dougéo,
M'agué rendu mounté vouliou.

Oou beou moumen qué descendiou
Doou septiémé vagoun, moun ami qu'espéravo
A l'hasard et qué choouriavo,
D'un bound mi saouté' oou couelé et mi sarré la man.
Avié coumpta su iou qué per lou lendeman....

Poudié plus reveni de moun exatitudo.

Li digueri : aï pas l'habitudo

Dé faïré impatients' un ami.

Maï pusqué siou chez tu, viguen, despacho-ti,

Apprend mi cé qué mi voues diré,

Foou-ti ploura vo foou-ti riré ?

Dé qué s'agissé ? anen faï leou.

Alor, moun ami Boui mi demandé counseou

Sus d'uno affairé délicado :

Li féri part dé ma pensado,

M'esprimé soun remerciamen,

Et tout aquo sigué fêni sus lou moumen.

— Ah ça'aro ès pas lou tout, mi digué Boui, couleguo,
Oouras pas fa mai de cent leguo
Per t'en ana lou mumé jour,
Escouto-mi, voou coupa cour :
S'agissé dé ti faîré entendre
Oou thiatré dijoou vo divendré,
Dins *Robert* vo leïs *Héganaou*.

Nouestré Grand Ooupéra, Chichois, va pas troou maou,
Lou ténor a boueno méthodo,
Lou barytoun es à la modo,
Leï douès cantuso an un bouen piés,
Ti sécountaran dé soun miés.

Ensin es arresta, moun fiou, laïsso mi faîré
Ti voou arrangea aquelo affaîré
Soulidamen, à n'un bouen près,
Per lou miés de tels intèrès.

Vouguéri répliqua, Boui mi fermé la bouco
Coumo sé l'avié mé' uno blouco.
Mi renderi... et douis jour pus tard
Su lou thiatré préniou ma part
A n'uno soirado brianto !

De courounno et bouquets m'en jitéroun quaranto ;
Oou troisième até de *Robert*
Aguéri un trioumphé d'infer.

Puis, lou surlendéman pluguéri moun bagagi
L'avié dédins la villo un réviro-meïnagi!
Tout, d'un bout jusqu'à l'aoutré ero en révolutien,
Préparavoun leïs élection.

Boui vengué m'averti dé cé qué si passavo,
Mi digué qué lou souar oou club si propousavo,
Dé mi présenta à seïs amis
Qué sérien touti réunis.

Respoundéri, moun cher, sabès que la musiquo
S'accouardo pas troou ben émé la politiquo,
Que diantré voués faïré de iou ?

— Ah va! vené toujours ti diou.

— L'anarai, mai oou men, moun cher, dins l'assemblado
Faguès pas quocouquo couyounado,
As toujours agu lou défaou,
Pitoué, d'estré fouesso troou caou;
Hurousamen que ti counouïssi,
As bouen found et rendès servici
Emé désintéressament.
Es égaou, ti tendrai damen.

III. .

Eïci foou que va digui émé touto franchiso :
Blooudo , faquino , habit et mancho de camiso ,
 Mi venguéroun félicita
En mi sarran la man émé fraternita.
Cependant , ce qu'avïou redouta m'arribavo ,
 De tems en tems oousiou de cavo
Qu'éroun pas de recetto. Oou lué dé respéta
 Lou principi d'outourita ,
 Et de jura de lou défendré ,
 N'avié que voulïen ren entendré :
 Ensen , d'uno coumuno vouas
 Creïdéroun : Citouyen Chichois
 Fé nous péta la *Marsiéso*
 Per la socialo francéso ! !...
Messiés , accouarda mi un moumen d'attentien ,
Répliquéri : eïço mérito oouservatien ,
 Ooutan que vous aïmi la Franço
 Mai dins aquesto circonstanco
 Voulés gés de piloto à bord ,
 Sus d'aqueou point sian pas d'accord ;

Cantaraï se voulè su de noto assurado
La Marsiéso deïs armados,
Maï pa' aquêlo deï toumbareou,
Aï reçu de troou bouen counseou,
Per ouublida la drêcho lino.
Arago, Pagès, Lamartino,
Soun meïs hommès. Dex coou déjà
M'an fa l'hounour de m'invita
Per l'ana faïré de musiquo.
Aqui si parlo républiquo....
Maï, coumo leï hoounesteï gens
En hommé probé, intelligens,
Senso animousita, ni maï senso vioulenco,
Emé raisoun, émé prudenco.
Eh ben ! aco' es moun oupinien.
De tout tem l'exagératién
Et la liberta senso entravo
An gasta leï pus beleï cavo;
Quoiqu'aco mesprési dégun,
Respéti lou dret de cadun;
Dins touti leï partis la dé marrideï testo,
A cousta de la classo hounesto.
A tout abus faou soun proucès,
Ce qué coundani es l'excès.

IV.

Diou pas qué lei socialistos
Soun touti dé gus, dé voulur :
Vai jamaï pensa. Per malhur,
Lei gens dé vertu paou requisto,
Lei quèqous, lei fèna senso ooucuno esclusien,
An touti aquelo oupinien.
Es pa' agréablé, n'en counveni,
Maï es ensin, et coumo teni
A vous prouva cé qué vous dion,
De moun raisounamen suivès un paou lou fio.
Quand aquélei Messiés parloun dé nouma' un membre,
Siégué en Avous, siégué en Décembre,
Per la Chambro dei députas
Crèsé qué van choousi leis hommés réputas,
Per estré intelligent, tranquillés,
Pas tant *taroun*. Coumo un dei plus habilés,
Lou Présiden doou club vo dé la réunien
Adreïsso uno interpelation,
Oou citouyen qu'a la pensado,
D'ana s'assétà à l'Assemblado

Qué siègeo tout l'an à Paris,
Per représenta lou pays,
Et li dit : Qué soun vouestre! titrés ?
Eici sia davan lets arbitrés
Qué van jugea doou premier coon,
Sé sérés l'homme qué noun foou.
Recuié vouestré esprit, agissé dé maniéro,
Qué vouestr' oupinien tout' entiero
Ressouarté dé vouestré discours
Dins dé paraonlo qu'agoun cours.
Boumpard, sia lou promié, parla - *Méssiés* - varresti.
Avant d'ana pus lun permetté qué proutesti
Contro l'espressien dé *Méssiés*,
Lou mot dé *citouyen* voou miés.
La plus gés dé *Méssiés* souto la Républiquo ;
Pas mens — chuté pas dé répliquo.
Fè vouestro *proufession dé fé*.
— Eh ben, per la premiéro fé
Qué mi présenti oou suffragi
Dé mei councitouyens, soourés qu'en homme sagi
Mi siou dé tout tem coumporta.
Aimi galré dé mi flatta,
Mai lei circostanço soun gravos
Alors foou qu'expliqui lei cavos.

Despui vingt ans senso répaou,
Ai travaia coumo un esclau
Per pousqué nourri ma famio,
Ai quatré pitoué' émé' no fio
Qué travailoun ooutant qué ion.
Véni d'entraîna moun beou flou,
Emé l'argen qu'ai mes dé calré
A forço de tira l'aralré.
Lou cabaret m'a jamaï vis,
N'almi ni lou bru ni lei cris.
Dé duouté n'ai gés. Pouu m'impouarto
Qué mi vengoun piqua la pouarto,
Sabi qués per ren dé marrid.
Dé mal, sens' estré hommé d'esprit,
Sabi légi, sabi escriouré,
Chiffri ben, ai après à viouré
En ouservan lou moundé istruï.
Dien quai pas troou marri coou d'uei
Per counouissé un' actien hoounesto.
Ai jamaï fa dé coou dé testo.
Siou un hommé dé précooutiens,
Détesti lei révolutions.
Selon ion foou qué tout si fagué
Paou à paou per qué cadun agué

Souen dret émé sa liberta.
Quand oou fait dé l'égalita,
Crési qu'és uno tarounado.
Un moumen.... Velci ma pensado :
Leis hommés duvoun estré égaou ,
Quand soun davan lei tribunaou ,
Per si plaigné d'un préjudici ,
Et per si fa fairé justici.
Fouu qué siégount ni mai ni men
Trata touti égalamen ,
Senso distintien de fortune.
L'a pa' a diré , es la lei coumuno.
Qué pouarté habit vo coupo-cuou ,
Dins lou moundé tout hommé duou
Estré toujours per soun semblablé ,
Bouen , générous , hoounesté , affablé.
Mai passa' aquo , fouu discerna
L'hommé instrui dé l'hommé borna ,
L'éruditien dé l'ignourenço ,
Lou B , A , BA d'émé la scienco.
Coumo ! aqueou qu'émé soun esprit
Produisé quououqué bel escrit ,
Sérié jugea' oou mumé calibré
Qu'aqueou qué l'imprimo soun libré.

Vouria fairé doou mumé pas
Camina la testo et lou bras?
L'inventien émé la man d'obro?
L'architeto émé lou manobro?
L'intelligen et lon fada?
Lou généraou et lou sorda?
Lou moussi émé lou capitani?
Quand a iou sousteni qué nani,
Et dion qu'aquito émé raisoun,
L'égalita' es pa dé saisoun,
Qué lou pus esclara coumandé.
Ensin foou qué la Franço mandé
Dé touti sels départamen,
D'hommé rassi, dé jugeamen,
Et laissé leis estralo-braso
Qué vouéloun fairé taoulo raso
Dé l'univer entier. Portant,
Lou posto de représentant
Es accessible à touto classo.
D'ourigino haouto vo basso,
En si metten souto, cadun
Siégué dé prochi vo dé lun,
Pouu arriba à la capitalo,
Se soun inclinaten es talo.

Citoun mai d'un couserit dévengu généraou ,
Un moussi pouu estré armiraou ,
Mai après fouesso expérience.
Leis hommés d'aquelo séménço
Creïssoun pas coumo dé pignen ;
Fouu gouverna' émé lou talen ,
Senso aquo l'a qué boulabaisso.
Après avé essuga vingt raisso
Et penden long-tam bordégea ,
S'abord d'un bastimen dugun soou navégua
Lou pilo prend l'estang de Berro
Per lou destré dé Gibrarta
Et vous jito la barquo en terro.

V.

Cependant plaisenti tout jus.
Quand fouu détruire leis abus ,
Lei fénian et leis acabaïrés ,
Emé iou fan maou sels affairés ,
Surtout quand vous vénoun canta
Qu'aqueli qu'an dé proupiéta

Soun dé voulurs, qué la famio
Despui long-tem tombo en dourio,
Et cinquante aoutrels masquariés.
Siou ennemi deïs mangeariés.
L'on duou empacha qu'espélissoun;
Quand lei vien, foou qué lei punissoun
Senso embregua la souciéta.
Et puis, coumo la carita
Es escricho dins l'Évangilo,
Cresi ques uno cavo ooutant justo qu'utilo
D'ana' ouu davan deïs malhurous
Qu'ant besoun d'appui, de secous;
Oou lué dé li brama' à l'ourio :
Qué duvoun tout mettré en pooutio;
Qué soun souverain, qué soun rei;
Qué soun ouu dessus de la lei;
Qué pouedoun gouverna la Franço.
Parla' ensin es extravaganco.
L'hommé' arribo per soun travaï;
Ajudo-ti, t'ajudaraï.
Diou va dit. Maï s'avé la cagno,
Sé poudé pas sorti d'uno presoun de sagno,
Sé parcequé sia citouyens,
Voulé gés prendré dé mouyens

Per camina dessus lei traços
D'aquelei qu'ouocupoun lei plaços,
Resta dins vouestro proufessien,
Senso ouucuno réclamatien.

Leis hommés soun pariés; es jamaï la naïssenço,
Es lou talen soulé qué fa la différenço.
Sus cinquanto patrouns qué soun riché' ouujord'hui,

N'a lei treis quart qué, senso appui,
An feni per mounta la pouncho.
La qué lei carelos maou vouncho
Qué resquioun pas roundamen;
Qu voou arriba prountamen,
D'un bouen pas duou camina vité.
A cadun selon soun mérite.
Lei savents fan pas dé soulié;
Qué lou groulié resté groulié,
S'a pas la scienco nécessaire
Per estré quououqu'un dins l'État.

Et qué tout orguious, couesto-ouo long, abeta,
Dansé davan l'armari.
Vaï escri, va repetarai
Souar et matin tant qué viourai :
Tout per la liberta, tout per l'intelligenço,
Boumpard va dit coumo va penso.

VI.

Aqueou discours fa pas seîs frès.
Alors lou Présiden, d'un gès,
Fa signé, en piquan sus la taoulo,
Qué si va douna la paraoulo.
Tant fa, tant·ha. Lou Présiden
S'adreïsso à l'ooratour, et li dit : Citouyen,
Coumpréné maou la Républiquo,
S'eria' ouu fait de la politiquo,
Soourria qué sia fouesso arriera.
Despui très mès tout a vira;
Ce quéro blur es vengu rougé;
Qué filo dret foou pas qué pougé.
Oou pouin mounté n'en sian duou plus estré questien
Dé tant dé tergiversatien.
Foou camina lou ven en poupo;
Qué voou mangea sa part de soupo
Duou garça' ouu soou qu lès davan.
S'eria vengu treis mès avan,

En parlan oouria fa fortune;
Aro vouyagea dins la lune,
Et coumo pouedi pas resta
Très quart d'houro à vous countresta,
Un aoutré candidat va véni sus l'estrado
Per fa counouissé sa pensado.
Citouyen *Magaou*, avança
Et digua, senso vous pressa,
Qu'ès vouestro maniéro de veîré ?

VII.

Citouyens, s'es permès dé creîré
Qué sian touteî libré oujord'hui,
Foon avé bouen pet et bouen uei,
Anfin qué leis aristocratos
Couyounoun pas lei democratos.
Estimi paou lei précooutien,
Hoonesteta, mouderatien,
Tout aquo soun de couyounado :
Souven uno boueno espoussado

Voou miès qu'un bouen arrangeamen.
Que selon soun temperamen,
Siégué cacho-fué vo bulaguo,
Cadun elci fagué sa plugo.
Sian en liberta vouei vo noun ?
Sé li sian, foou d'un soulé boun
Encamba cent cinquanto léguos.
Va demandi à mei couléguos,
Mounté sérié la liberta,
Se dé countuni eri ooubligea
De faîré coumo tout lou moundé ?
Qué va voou ensin qué s'escoundé.
Emé la liberta, l'on poou
Camina émé lei brayo'ou soou,
Lou fran diou doou jour per carriero
Si vesti de touto maniero,
Si destapa, darrié, davan,
Moustra soun enou su d'un envan,
Si viouta, faîré la radasso,
Pissa sus lou moundé qué passo,
Senso qu'ouqu'un municipaou
Pousqué vous diré que fè' à d'haou ?
Per iou qu'almi aquele methodo,
Désiri que vengué à la modo,

Car foou parla franc : cé qu'aven
ES PA' UNO RÉPUBLIQUO, ES UN GOUVERNAMEN.

Quant à l'istrutien me n'en fouti;
Lei savens leis enmerdi touti;
D'aïur lou ministré va dit.
Lou sabè, la scienco, l'esprit
Soun qualitas poou recercado
Chez lei membrés d'uno assemblado.
Per décrèt, leis als cabaniés
De darrié passount leis promiers,
Selon la lei de l'Évangilo.
Via que quand serien cinq cent millo,
Dugun mi poou ravi moun dret,
Ai estudia qu'ouu cabaret;
Es aquí qual après à viouré.
Sabi ni légi ni escriouré,
Lei chiffros m'en touarqui lou cuou,
Sion vingt coou pu testar qu'un muou;
Quand ai qu'ouuqu'aren dins la testo
Per va sousténi ren m'arresto.
Tènè : quand eri ouu régime
Si passavo pas dé moumen

Qué quand lou liutenen, vo ben lou capitani,
Mi disié : vène elci, li respoundéssi : nani,

Et qu'en répliquan à la fin,
Mi faguessi garça oou couffin.

A la caserno, à la révisto,
Mi mettien toujours sus la listo
Per avé dit qué lou sorda

Avié lou dret dé coumanda
L'oufficier qué lou coumandavo,
E qué fouar souven l'embetavo.

Vaqui la routo qu'ai suivi;
Su siéis ans l'ouou mal qu'ai servi,

N'en duvi avé cinq dé salo dé pouliço.

Va creldariou sus la tooulisso

Sé dégun mi voulié escouta :

Via qual coumprès l'égalita.

Sé mi nouma pa' à l'Assemblado,

Qu représentara l'armado ?

Mi dirè : l'a dé généraou....

En Républiquo, sé qu'ès d'haou

Ven dabas, aquo' es la coustumo;

Tandis qu'alor, coumo l'escumo,

Cé quès dessouto ven dessus.

L'a troou longtem qué lei moussus,

Généraous, borgeois, plaidégaïré,
Si prouménoun senso ren faïré.
Mai qué paguo tard, paguo lard;
Tamben en espéran ma part,
Per forço, vo ben per excuso :
Touto la semana foon muso.
En qu servé dé travaïa ?
Qu'a gès d'argen, mounté n'en a,
Qu'emprunté' et fagué banquarouto.
Foon garça lei riché en dérouto,
Ensuqua, dévessa la peou
En qu pouarto habit vo capeou,
Siguessé moun païré, ma maïré,
Moun cousin, ma tanto, moun fraïré,
Et jusqu'oon darrié dei Magaou,
Mi sérié tout à fait égaou.
Sian pa' en liberta per dé pruno;
Et puis lou répaou m'importuno,
Aïmi lou bru, l'agitation,
Lei foutraous, la mareditien,
Lei bréfouniés, leis ensaquados;
Sabi faïré lei barricados
Coumo lou béou premier vengu;
Creigni dégun quand al bégu,

Lou sang mi boulé dins la testo ;
Alor mi fariou uno festo
D'ana démouli lou bouen Diou,
Vo lou diablé.... sé li crésiou.

Sé mi nouma, dins treis sémano,
A Paris pourrai fa lou crano,
Et défendré lets intérêts
Dé trento millien dé francès,
Emé uno vouas dé basso-taïo,
Coum' un canoun cargua à mitraïo.
Lou députa dé vouestré choix
Duon avé la pus grosso vouas.
La vouas voou miès què lou lingagi,
Eici m'en rapouarti à l'usagi :
Qué parlo lou pu fouar a pas toujours raisoun ?
Mei cris sembloun dé coous dé poun.
Dia qu'an vingto-cinq francs per jour à l'Assemblado,
Ana, gagnarai la civado,
Oou beou intra m'escurarai,
Interpellarai, bramaraï,
Sooutarai dessus la tribuno,
Et se lou présiden mi voou fa resta en uno,

Li garci un coou de poun sus l'uei
A lou faîré passa per hui.
Foou qu'un excellen patrioto,
Que per la liberta si farié fa la floto,
Agissé en hommé supériou.
En espéran buven, mangen, fen fué qué duré,
Bougré de capoun de Judiou....
Et que penso pas coumo iou,
Qu'un tron de Diou lou curé....
Vaqui que soun mei sentiments.

Vingt salvos d'apploudissements
Esclatoun dins touto la sallo,
Aguessia oousi aquélo rafalo,
Lets oourios v'ourien péta;
L'avié plus gés d'ootourita
Per pousqué carma la tempesto,
Cadun voulié faîré sa testo,
Enthousiasma, si battien,
Si cooussigavoun, si mordien,
Un moumen après s'embrassavoun,
Puis, tout d'un coou si répiquavoun,

Risien, lasien testo-mooutoun,
S'embouitavoun jusqu'ouo mentoun.
Enfin, lou présiden après d'effors terrible,
Visen qué l'èro plus poussiblè
D'outéni la tranquillita,
Ni mai dé si fairé escouta,
Fénissé per garça lei librés, l'escritoiro,
La plumo, lou péchié mounté vènié de boiro,
La campano et lou tremblamen
Dins la sallo. Aquel argumen
Agué' un effet tout salutari,
Oou lué dé continua, oou countrari,
Cadun si tengué en uno. Alor lou présiden,
Hommé qué dien fouesso pruden,
S'adreïsso els oonditour oou mitan doou silenci,
Et li dit : Veïci cé qué pensi :

Lou superbé discours doou citouyen Magaou
Ma reviscouira, ma fa gaou.
Citouyen Magaou, va répeti,
Tanpis per vous sé vous embeti,
Siou pénètra d'admiration
Per vouestré beou talen ; senso exagération,

Avè la linguo ben pendudo.
Tron dé discou ! quanto attitudo !
Ai entendu fouesso ouratours
Prounounça de flamé discours,
Maï dugun vous poou fa la niquo.
Avè coumprès la Républiquo
Cranamen. Tout aquo ès dèdoui
Emé un bouen sens, émé un coou d'uei
Qué vous fan toumba l'avélano.
Leis esprits qu'almoun la chicano
Et qu'en passan tout oou créveou
Cerquoun d'epinos dins un leou ;
Leis counservatours moralistos,
Ennémis dels socialistos,
Pourran bessai vous reproucha
Tant si paou de vivacita
Sus certains mots. Maï leis pensados
Soun choousido et ben exprimados.
Datur, Magaou, avè un borneou
A fa dévéni rababeou
Touti lei membrés dé la Chambro ;
N'en a qué soun fins coumo l'ambro,
D'aoutrei qué parloun émé gous,
Qué sount profounds, qué sount fougous,

Qué soun ferra su la litturo,
Qu'escrivoun la littérature :
Per malhur aquelei couyouns
An lou goonsier dins leis talouns.
An bello escupi, tussi, boiro,
Roumpoun lou cuou à l'oouditoiro,
Vous fan l'effet dé chivaou-frus;
Oou lué qu'aquelei qu'an bouen crus
Et qué parloun fouar, tant si foutoun
Qué lei mouderas leis escoutoun,
Coumo se leis escoutoun pas;
Doouminoun toujours leis débats,
Tant es vrai qu'émé la peltrino,
Un oouratour jamai déclino.
Fouu qué vous v'agoun dit souven,
A l'époquo mounté viven,
Et la cavo es assez coumuno,
Uno vouas es uno fortune
Qué vous pouu encamina' á tout.
Voulé la provo jusqu'ouu bout ?
Tené, remarqua : dins un thiâtre,
Aquéou qué crido coumo quatré
Es toujour lou miés appouinta.
Dugun lou forço dé canta

Selon lou gous et la méthodo ;
Ben mal : pouu mettré su la rodo
De longuo, touti lels ooutours,
Escrivan et coumpousitours,
Et jugua tout' uno soirado
Pus maou qu'un espauusso salado.
Pouu mumé bordégea' à tribord,
Quand la musiquo va' à babord,
Porvu qué quand ven lou passagi
Quès applooudi selon l'usagi
Sus de tons extramamen haou,
Dins *Guieoumé* et lels *Héganaous*,
Malheur à nos tyrans, vo ben *Dieu secourable* !
Durbé' uno bouco esprouventablo
Per n'en fairé sorti dé notos dé dessu,
A vous fairé peta lou su.
Jugea quand aquel avantagi
Ven s'uni émé lou lingagi
Et leï bouens sentimens chez d'un représentant:
Per réussi n'en foou pas tant ;
Eh ben, vous sia d'aqueou calibré.
Per l'hommé indépendant et libré,
Per leï pus simpleis oouditours
Qu'an escouta vouestré discours

Emé quooouqu'attentien, si vi qué la Patrio
Sera toujours l'ouujet dé vouest' idoulatrio;
Et qué, fidélé ouou sentimen coumun,
Désira lou ben de cadun.

En paou de mots v'avé fa' entendré.
Per aqueou qué vous poou coumprendré,
La famio, la proupriéta,
La Religien, tout es trata
Selon lou prougrès dé l'époquo,
Sus d'un ton fermé coumo roco.

Et pui almi surtout quand dia qué cé qu'aven
Es pa' uno républiko, es un gouvèrnamen,

Et qu'a tout prex s'en foou desfaiyé.

Ana, Magaou, va poudé faiyé.

Brûla, roumpé, sacrégea tout,

Maï qué l'ordré regné prétout

Car, v'hui, cadun almo tant l'ordré,

Qué n'en fen émé lou désordré.

Es uno nouvello inventien,

Fruit de nouestro révolutien,

Qu'a produi dé tant bellei cavos;

Dounc per évita lels entravos,

Qu'un candidat trovo toujours

Quand si voou présenta' ouou grand jour,

Dré d'estou souar vous recoumandi
Els électours, et li demandi
De vous nouma représentant.
Aro séparen-si touti en prouclamant,
D'un bout à l'aoutré de la sallo,
LA RÉPUBLIQUO SOCIALO.

VIII.

Trei semanas pus tard cadun dré doou matin
Ven dépoousa soun bulletin
Dins uno urno qu'ès uno caïsso.
Boulégoun aqueou bouiabaisso
De papier blanc douis jour oou men,
Et puis fan lou despoulamen.
Es aqui qué lei gats si pignoun,
N'en a qu'announçoun, n'a qu'escrivoun
Lou noum dei divers candidas
Qué la presso a recoumandas.
Lei premiers bulletins qué souartoun
Dé dessus dé la caïsso, pouartoun
Lou noum doou citoyen Boumpard.
Cependant ero qu'un hazard.

Counvincu d'aqueou fait, Boumpard perdé couragi.

Magaou rempouarto lou suffragi

Dé la majourita; fan lou prouçès-verbaou,

Dien qué lou citouyen Magaou

A'agu vingt millo vouas su vingto-quatre millè.

V'affichoun dins touto la villo,

Va prouclamoun lou lendeman.

Après s'estré laïssa embrassa, touca la man,

Magaou fa soun paquet, filo à la Capitalo,

Intro à l'Assemblado, s'istallo;

Et lou départamen alor si pouu flatta

D'estré bougramen ben représenta.

IX.

L'avié miech houro qué parlavi

Davan meïs couditour et qué li rappelavi

Certaineïs exagérations

Qu'avioü vis dins leis élections,

Per afin qué leis évitassoun

Et que lou lendeman voutassoun

Ensemblé émé discernamen.

Certo ! moun long raisounamen

Founda contro l'extravaganço,
Voulié pas diré qué la Franço
Nous aguesse douna fouesso troublo-répaou,
Coumo lou citouyen Magaou.
Oou countrari. — Va l'expliquéri
En quoouquei mots et coumprenguéri
Qu'avien saisi moun intentien.
Alor per accoumpli tout à fait ma missien,
Diguéri ei pus fougous d'uno vouas counvincudo :
Eh ! mei paoureis enfants, dins vouestro prountitudo,
Voulè garça lou Moundé oou soon
Per n'en faïré un aoutré tout noou ?
Oouré bello changea dé lei et dé coustumo,
La tristo humanita sera toujours la mumo.
Per istalla lou ben à la plaço doou maou,
Fourrié destitua lei sept pécas mortaou.
Oouria' alor un État requis et dei pus rarés ;
Mai tant qu'existara d'orguious et d'avarés,
Dé libertins et d'envéjous,
Dé mangeaïrés, dé morbinous,
Et surtout dé fénian, qu'en pitan dé tout caïré
Vouéloun viouré senso ren faïré
Lou maou sera toujours oou foun,
Et faré qué changea dé figuro et dé noum.

Travala paou à paou ouu ben dé tout lou moundé,
Qué réciproquement tout hommé si ségoundé,
 Senso jalousié, senso feou.
 En tout, foou dé prougrès nouveou.
 Mai risqua dé troubla la festo,
 Quand la quoué coumando la testo.
 Sé voulès agi prudamen,
 Regarda moun départamen :
 Dins sa députatien entiero,
L'a d'hommés qué vien pas dé la mumo maniero ;
 Soun pas toujours doou mumé bord :
 Mai la' un pouin mounté soun d'accord,
 Es l'ordre avant tout. Fè coumo eli,
 Et coumpréné qué se mi meli
 De vouestreis affairé oujord'hui,
Es pas per intèrès, enca men per' orgui.
Oou proufi de la pax qué l'électien si fagué
 Tranquilamen et que tout vagué
 Selon l'hounour et lou bouen sen ;
 Unissé-vous touti ensen
 Per nouma' un députa capablé,
 Bouen pitoué, zéla, raisounablé :
 Ensuito, quan ourès agi
 Quei noums prochi pousquen lègi :

« Lei premiers bulletins qué souartoun
De dessus de la calisso pouartoun
Lou noun doou citouyen Boumpard ;
Pui ensin n'en anca lei tres quart.
Counvincu d'aqueou fait, Magaou perdé couragi,
Boumpard rempouarto lou suffragi
De la majourita, fan lou proucès-verbaou,
Dien que lou citouyen Magaou
A' agu doou vo treis vouas su vingto-quatrè millo,
V'anounçoun dins touto la villo,
Va prouclamoun lou lendeman,
Après s'estré laissa embrassa, touca la man,
Boumpard fa soun paquet, filo à la Capitalo,
Intro à l'Assemblado, sistallo,
Et lou départamen alor si poou flatta
D'estré parfaitamen representa. »



CHICHOIS ARRIBA



CHICHOIS ARRIBA

SOMMAIRE

Chichois regrette de ne pouvoir exprimer dans toutes les langues à la fois, les sentiments qu'il éprouve pour son bienfaiteur, car grâce à lui il est arrivé à l'apogée du succès et de la fortune. — Il lui explique comment il l'a augmentée par l'économie et comment il a quitté l'Opéra après cinq ans de glorieux travaux. — Réflexions philosophiques de Chichois, à qui sa position brillante n'a fait oublier ni ses amis ni son pays natal. — Chichois retourne à Marseille, son premier soin après avoir embrassé sa vieille mère est de prendre des informations sur la jeune fille qu'il a insultée dans une promenade publique. — Il la retrouve et l'épouse. — Une fois marié, Chichois se consulte sur le parti qu'il prendra, il veut travailler, mais le commerce ne le tente guère, à cause de ses chances hasardeuses. — Coup-d'œil rapide sur le commerce d'autrefois et le commerce actuel. — Chichois achète une terre magnifique, à quatre lieues de Marseille, il s'y établit, puis montre tant d'intelligence et prodigue tant de bienfaits autour de lui, qu'il parvient à fixer l'attention du premier magistrat du département, qui le choisit pour être maire de sa commune. — Nouveaux remerciements de Chichois à son protecteur.

CHICHOIS A G. BÉNÉDIT

Tènè, vouldriou parla touti lei linguo' ouu coou
Per vous remercia coumo fouu,

Et vous diré qué sia' un hommé fouar et capablé,
Un proutectour incoumparablé....
Un ami dei pus rare, un jugi plen dé sens,
Qué soulé voou maï qué cinq cents.
Ben maï, voudriou pousqu dins ma récounouissenço
Avé l'esprit, l'intelligenço
Deis escrivans célébré et deis grands ouratours,
Per vous faïré un crané discours
Et vous loousa dé man dé maistré,
Car v'hui vous duvi moun ben-estré.

I.

Après lei très débuts que féri' à l'Ooupéra,
Quand jugi' et diretour aguérroun desclara
Qué fasiou partido doou thiatré,
Alor cantéri coumo quatré.
Maï expliquen si claramen,
Coumo quatré qué cantoun ben.
Aviou près moun aploum, creigniou plus la cabalo,
Surlevavi touto la sallo
Eme' uno vouas coumo un borneou,
Atroubérroun moun jué nouveou,

Mi fasien répéta lei mouceous dé musiquo

Eme' uno ragi frénétiquo.

Enfin à chasqué mot coumo à chasqu' intentien ,

Trei millo man m'apploondissien.

De l'avis deis hommés dé scienco ,

Qué jugeoun en touto counscienco ,

Lei debutan qu'avien passa

Despuis dex ans et mai , leis avlou surpassa.

Es ou pouin qué lou jour qué suivé ma ruissito ,

Lou Diretour vengué dessuito

Per m'invita sérieuxamen

A signa moun engageamen.

Mi digué : Selon la coustumo

Doou Counservatoire , hommé' ou frumo

Qué souarté après l'estré resta

Coumo pensiounari , es força

De s'engagea très ans à millo escu l'annado

Sus d'uno scéno istituido

En qualita dé thiatré natiounaou.

Cependant coumo sérié paou

En raisoun dé vouestreï servici ,

Per agi selon la justici

Et fairé tout hounestamen ,

Prendren un aoutré engageamen ,

Car vouéli pas vous tira el cambos;
 Un quino voou miés qué douès ambos :
 Ooures lou quino. Escouta-mi,
 Et veirés qué siou un ami.
 D'elcito à l'an qué ven l'a vounzé mès encaro,
 Oourès dex millo franca. N'en touquaré tout aro
 La promiero portien. Per l'annado d'après,
 Vouestreis appouintamen seran doublé dé prèx,
 Oou lué dé dex , sera vingt millo;
 L'annado qué vendra à la filo,
 Coumo vouestreis talens seran fouesso plus grands,
 Reçubré trento millo franca.
 Via qué vous trati en grand artistico
 Et qué vous metti sus la listo
 Deî bels premiers de l'Ooupéra.
 Sia-ti counten dé ion, digua ?
 Séri counten ! dins ma surpresso,
 Après uno tallo largesso,
 Poudion plus trouba uno raisoun
 Digno d'un tant bravé garçon;
 Gounflé coumo un péras su lou coon l'embrasseri,
 Li sarrerri la man ben fouar , et li digueri
 Quéri à n'eu doou found doon couar,
 A la vido coumo à la mouar.

Alor, pendent tres ans redoubleri de zèlo,
Ma vouas, en l'exerçan venié toujour pus bello.

Juguavi émé fouesso expressien ,

En un mot ma réputation

Ooutan brianto qué soulido

Fenissé per estré establido.

Maï lou pus agréablé es qu'ouou bout dé très ans

Aviou mès dé cousta cinquanto millo francs !

Aqui penseri à vous lou jour de ma vesito ,

Quan en crétiquan ma counduito ,

Mi proumeteria' en mumé tem ,

Qu'un jour, sé travalavi ben ,

Oouriou vingt millo francs, et n'en vesiou cinquanto

En or, en bouen papier, en espècos sonnanto.

L'avié dé qué faïré trel saou ,

Et v'ouriou vougu veïré après un bounhur taou ,

Per vous diré en termé capablé

Queria sorcier vo ben lou diablé ;

Car poudiou pas m'imagina

Coumo avia fa per devina

Sénso brounqua d'uno cénio ,

Ce qué m'arribarié ? Sia'un hommé dé génio ,

N'en foou couveni, et jamai

Cresé vo vous oubli daraï.

Vouestré noum, quan viouriou doux cent cinquanto annad
Sera toujours dins ma pensado.
Bref, per rempli vouestr' intentien,
Gooubegeri mei founds et sigué plus questien
Dé vouelé pussugua lei fio,
D'ana méttre lei ga' en pooutio,
Dé poursuivre touti lei chins
Et d'estramassa lei bachins....
Ren d'aco. Siguéri pus sagi.
Datur ma pousitien, moun iagi,
Mi dictavoun l'hoonestéta',
Et soungéri alor d'ooumenta
Lou capitaou dé ma fortune.
Per pas mi perdré dins la luno,
M'adreïsseri à n'un banquié.
Qu'avié per lou fouesso amitié,
Et riché à dex millien dè rento;
Moun ideïo sigué excellento;
Car aquel hommé hoonesté ooutant [qu'intelligen,
Fagué prouspéra moun argen.
Dé façoun qu'après doues annados,
Mei piastros sigueroun doublados.
Fouu ajusta à n'aquo qué penden lei dous ans
Aviou mai espragna cinquanto millo francs.

N'aviou dounc cent cinquanto millo.
 Alor per oupéra d'uno maniéro utilo ,
 Féri aqueou raisounamen :
 La dex ans misérablamen ,
 A moussu Long fasiou lei ballos ,
 Escoubavi, triavi dé gallos ,
 Dé goumo, d'assafætida ,
 Et puis lou souar coumo un fada
 Quand eri roumpu dé fatiguo ,
 Mi fasien garda la boutiguo
 Depuis sept houros jusqu'à noou ,
 Et mi dounavoun qué vingt soou !...
 V'hui quand réfléchissi et quand songi
 A moun bounhur mi semblo un songi....
 Mai de mumé que l'ai gagna ,
 Dè mumé si pourrié en ana.



Dien qué foou qu'un coou per tua un souissé.

L'avéni dé cadun quesqué lou poou counouissé ?

V'hui lei rento, lei founds, lou jué su leis atiens,

Lei grandéis espéculatiens

Soun pas toujours cavo séguro.

Que de gens que fasien figuro

Et que per s'estré avantura,

An plus qué leis ueis per ploura !...

La vouas es cavo tant fragilo,
Que contr' un vous juguariou millo,
Que senso m'en servi pus dalsé ni pus fouar,
Un beou jour mi dira bouen souar.
Mi vouéli pa' expousa à n'aquelo moouparado
Et fèni per uno bugado.
Fouu qu'un cantur, un coumédien
Si rétiré doou thiatré (eiço es moun oupinien),
Avan qué lou thiatré lou quitté.
Qu qué siégué soun noum, soun rang et soun mérite,
Es lou mouyen ségu de si fa regretta
De touels sels oonditours senso leis embéta,
Et d'avé jusqu'ou bout leis hounours de la guerro.

II.

Décidamen tiravi en terro....
N'anéri prévèni d'abord moun dirètour,
Li parléri senso countour,
Et li dignèri ma pensado
Parfaitamen ben arrestado.
En apprenen eiço, pus blémé qu'un lançoou,
Moun paouré diretour manqué dè toumba ou souu!

M'ouuré dé m'ouumenta, serqué dé mi susprendre
A forço d'intérès, mai li faguéri entendrè

Que la pus grosso ouumentatien
Pourrié jamaï changea ma déterminatien.
Respoundéri : (touca per la récou nouissenço)
Moun bravé diretour, excusa ma prudenço,

L'ambitien es un marri maou
Que souven méno à l'espitaou
Leis hommé assez paou raisounablé
Per n'avé jamaï proun, per estré insatiablé.

M'avé fa fouesso ben et m'en rappelaraï
Touti lei jour tant que viouraï.
V'hui, rendé mi un darrié servici,
Laiassa mi m'en ana, l'ouura pas préjudici,
Poudè m'accorda moun coungié
Senso souci, senso dangié.

Dins aquestou moumen l'a bessai vingt artistas
Rempli de qualitas requisitos,
Que si présentaran lou jour que partiraï
Et qu'applooudiran tant et mai...
Car, quand mumé seria sublimé, incoumparablé,
Si foou pas crefré indispensablé;
Doou souar ou lendeman vous pouédoun remplaça,
Vous pouédoun mumé surpassa

Quand lou publi v'a vis très ou quatrè ans dessuito,
A soun admiration souven douno pas suito,
Et per paou qué l'ouuffré quooouquaren de nouveou,
Crésé mi, vous ouublidoun léou.
Quand Talma sigué mouar, sègu la tragédio
Vivié plus que per mérévio;
Mai ouou bout de dex ans uno frumo arribé
Que tout d'un coou la révioudé.
Ensin deis Italiens. En dexo-hiue cent trento,
L'avié uno coumpanié excellento,
Perdé madamo Malibran,
Crésien que lou thiatré subran
Mettrié lei claous souto la pouarto.
Vengué'uno cantuso mens fouarto,
Mai quero miés plantado, et lou publi counten,
Digné : S'a pas tant de talen,
Fouou counvéni qu'a mai de poupo.....
Et lou thiatré italien filé lou vent en poupo....
La vingt exemplé ouou men qué vous pourriou cita
Et qué prouvoun la vérité
Dé cé qué vous véni dé diré.
Poussi pas la mouralo ouou piré;
Selon iou fouu pas qué l'orguei
Vous metté un bendeou su leis uei.

Quand leis uns s'envan, d'aoutrei venoun :
Leï circonstanços vous v'apprenoun.
Foon estré philosopfo et jamaï répoussa
Cé qué dégun poou empacha.
Qué li faïré ? ensin van lei cavo.
Sé l'humanita s'arrestavo
Quand perdé' un esprit capourié,
Deman lou moundé fénirié.
Via qué parli pa' à l'aventuro
Et qu'ai estudia la naturo.
Dalur lou séjour dé Paris
M'a pa fa' ooublida lou pays.
Regretti moun oustaou, moun souluou, ma carriéro,
Lou Port, lou Cous, la Canébiéro,
Leis amis qu'en parten mi diguéroun bouen jour
Et qué pensoun à iou toujours.
Outro aquelei raisoun tout à fait inspirados
Per d'honest' et boueneis pensados,
N'avié d'aoutros qu'approuvaré
Et dount mi félicitaré.
Doou jour qu'aviou perdu moun pero,
Vouliou veïré ma paouro mero,
En qu fasïou uno pensien
Depuis lou tem qu'aviou changea dé counditien.

Enfin aviou tamben uno darriero idelo :

Sabès ben que sus leis Allelo,
Li poou avé dex vo dougé an,
(A poou près), lou jour dé San-Jean,
Insurteri' uno jouino fio
D'uno très hoonesto famio,
Doou tem qué prenié' un haricot;
Li disien Nanetto Nicot.

Aquelo actien mi trementavo,
Et ben qué moun esquino enca s'en rappelavo,
Duviou uno réparatien
A la jouino fio en questien.

Tamben, lou lendeman doou jour qué rétorneri
Oou pays nataou, m'informéri
De Nanetto Nicot, et lei rensinamen

Qué dé bravé, d'hoonestet gen
Su d'ello ensemblé mi donneroun,
Mi renderoun hureus et mi satisfageroun

Oou déla de touto expressien.
N'en parléri à Félicien,
Un de meis amis de joninesso,
L'expliqueri moun entrepresso,
Et selon lei counseou d'aqueou pitoué discret,
Agisseri senso regret.

III.

Mi presenteri dounc, carriero Santo-Martho,
Numero-déxo-hiué. Piquéri à la pouarto
 Quatre coous. Mi creïderoun : Qu'us ?
 Qu sia ? senso saoupré l'us,
 Moougra uno loougiero tremblanto,
 M'arapéri à la man couranto
 Et mountéri émé précooutien,
Car l'avié d'escalier de la maroditien.
 N'en aviou perdu la coustumo.
Un coou sus lou carra démarcher à la frumo
Qu'ero aqui davan iou, s'ero misé Nicot,
 S'eri à soun oustaou ? sus d'aquot,
 Mi respoundé d'un air aimablé :
 « Qué l'a per vous estré agréablé ?
 Douna vous la peino d'intra.
 Per lou coou aviou rescountra
 Dé fouart hoounestel gens. Entréri....
Maï jugea l'embarras dé moun couar quand viguéri,
 Assétado prochi lou lié,
Nanetto qué bordavo un pareou dé soulié;

Ero sa proufessionien : Despui longuets annados,
Lou pèro, un gros fénian, leis avié' abandonados
Ello et sa mèro, per ana
Faire lou gus à z'Al mounté avié débana.
Nanetto depuis lor per soustèni sa mèro,
Uno jouino sur et soun frèro,
Travalavo senso répaou,
Souar et matin. Maï ero égaou.
Toujour fresco, toujours pus grasso,
Avié embeli, ero bélasso.
Candido dé veïré un moussu,
Car chez ello béleou n'avié jamaï reçu,
S'adreïssé, m'ouffré uno cadièro !...
Tout en la remercian dé sa boueno maniero,
Li diguéri : Al besoun d'un moumen d'attèntien,
Siou cargua d'uno coumissien
Qué vous estounara, n'en siou ségu d'avanço,
Car es d'assez grando importanço.
L'a dex ans, ven souven, lou beou jour de San-Jean,
Lou matin à hiuech houro, en vous espassegean
Sus la prouménado eïs Alléto
Emé vouestro amiguo Reyneyo,
Un jouïné hommé dé marri choïx,
Bategea doou noum dé Chichois,

Vous manqué de respè d'uno façoun groussiéro

Oou beou mitan dé la carriéro....

Se fouu diré la vérita ,

Agué pas lué dè s'en flatta ,

Car pagué chier soun insoulenço

Et soun impardounablo oouffenso.

Eh ben ! lou lendeman d'aquel évenamen ,

Lou joulné hommé fagué sermen

De répara sei torts en changean dé counduito ,

Et de s'aquitta , per la suite ,

Envers vous sé réussissié ,

Dins quooouqu'hoounourablé mestié.

Emé de bouis counseou , un paou d'inteligenço ,

Chichoï a'agu sa récoumpenso.

Ses mès souto , a' estudia cinq ans

Emé de proufessours marquants ,

Et tout en arriban à n'un talen passablé ,

Es dévengu un hommé hoounourablé.

Uno fès riché , indépenden ,

Soun promier souin en révénen

Dins soun pays , madameisello ,

Es esta de mettré soun zèlo

A vous faîré sachu qué vous vourrié espousa :

Veni per va vous proupousa.

Eici, mi sérié pas poussiblé
Dé vous diré l'effet brusqué, incoumpréhensiblé
Que suivé ma proupousitien.
Emé la pus grando attentien,
Jusqu'alor la méro et la fio
Ensen m'avien presta l'ourio.
La fin dé moun discours leis abasordissé.
Vous diré cé qué si passé
Dintré lou couar d'aquelei frumo,
Li rénounci d'avanço et quittariou la plumo
Se foulié escrupulousamen
Vous retraça l'estounamen.
Qué touls douès alor tamouignéroun....
Senso exagératién restéroun
Cinq minuitos senso parla.
Aviou pouu dé m'estré encala
Dins quoouqué dangeirous passagi,
Et déjà sentiou moun couragi
Qué faiblissié, mai paou à paou,
Mi penseri l'a gés dé maou,
En vesen la fio et la méro
Si rassura senso couléro.
La méro mumé émé douçour
Mi digué : Sian de gens d'hounour,

Quoiqué paouro, ma fio ooubéssento, hoounesto,
M'a jamaï fa baïssa la testo.
Aoutreïfès un banastounié
Qué restavo efato ouu Panié,
Un hommé à pouu près dé vouestré' iagi,
L'avié demandado en mariagi.
Per bouenhur, coumo viguèrian
Qu'éro un libertin, un fénian,
Qu'avié pas bouen found, lou préguéri
De resta' à soun oustaou, et subran l'enmandéri.
Sé cé qué noun dia elcito es veraï et ségu,
Perqué vouestré ami es pas vengu
Noun faïré eou mumé la demando,
Et qu'en plaço d'aquo vous mando ?
Sian douï frumos souletto, aï perdu moun mari;
Lou moundé v'hui es tant marri,
Qu'avé souven regré d'escouta seïs avanços
En subissen lei counséquenços
Dé troou dé sentimen et dé crédulita.
Va répeti' enca' un coou, sé dia la vérïta,
Qué Chichois vengué eou mumé, et s'agrado á ma fio,
Lou reçubrai din ma famio
Et pus tard sera moun beou fio.
— Alor pronounça vous. Aqueou Chichois es iou.

— Eicito un coon dé thiatré a fa soouta lei friso,
Sus d'aqueleis tref mots pronounça émé franchiso

Et parfaito sincérita,

La fio toumbé d'un cousta

Et la mèro toumbé dé l'aoutré estavanido.....

Ma pousitien ero pouldo !

Aviou douis frumos sus lei bras ;

Jamai m'éri trouba dins un tal embarras.

Lei culeri doon soon, après leis assetteri,

En mumé tem lei révenguéri

En li gitan d'algo dessus,

En li tiran quououquei pussus

Prudenmen els endrets sensiblé ;

Emplugueri enfin toui lei mouyen poussiblé.

Quand agueroun représ sei sens,

En hommé d'hounour et dé sens,

En prétendu sériou et sagi,

L'ouuffréri dé fissa lou jour dé moun mariagi.

Et senso lei faitré espéra,

Lou souar mumé, per li prouva

Qué sabiou téni ma proumesso,

Li mandéri uno proumesso

Coumo sé néro jamai vis,

Qué fagué jita lei haou cris

En touti lei vésins; cadun d'èli badavo
Davan d'aquelei bellei cavo.
Es vrai qu'avion fa dé foulié,
Baguo, esplinguo, bowtoun, penduloto, conlié,
Tout èro à proufusien : parli pas dei dentellos,
Choonsido parmi lei pus bellos,
Ni dei raoubos, ni dei mouchouars,
Ni dei manifiqué vantouars
Qué coumplétavounn l'accessoiro,
Et qu'avion près chez moussu Loiro.
N'ouriou troou long à vous counta,
Mi bornaraï à vous marca
Qué Nanetto et sa mèro en vian aquélo festo,
N'en manquéronn vira la testo.

IV.

Iou cependan dins aqueou tem
Eri pas tout à fait counten.
Avion après émé suspresso,
Vo per miés dire émé tristesso,
Qu'éria malaon despuis siéi mès,
Senso vous estré enca remés;

Qu'avia perdu forço couragi,
Et qué ben lun éria en voulagi
Per restabli vouestro santa.
Sigueri fouar désapouinta....
Certo, d'amis n'en aviou fouesso,
Maï ouriou moougra aquo désira qu'à ma noueço
Siguéssia moun promier témouin,
M'éri fissa sus d'aqueou pouin.
Et moun proutectour mi manquavo !
Tout elço mi tunturlegeavo.
Enfin coumo faïré ? un moussu
Quooutrei fé v'avié counouissu
D'uno maniero assez intimo,
Et qu'avié per iou quoouqu'estimo,
Vengué mi demanda sé per proucuratien,
Pourrié rempli vouestei fountien.
Acceteri aqueou bouen ouuffici
Coumo un véritable servici.
Après d'aquo, per n'en feni,
M'ouocupéri dé réuni
Lei dous aoutré témouins qu'aviou choousi d'avanço,
Piarré et Louei meïs amis d'enfanço,
Dous ouvriers plen d'hoounestèta,
Qu'a forço dé travaï et dé mouralita,

Avien sachu si fairé un fouar pouli ben-estré ;
L'un ero charpentier et l'aoutré contro-mestré
 D'uno fabriquo dé saboun
 Qués dé moussu Roux Arnavoun.
 En arriban à la Coumuno,
Nous faguéroun intra din la sallo coumuno,
Mounté l'ajouin doou mairo em'amabilita,
 Nous prégué dé nous asséta.
Ero' un bel houménas d'agréablo prestanço,
 Parlavo émé'uno grando aisanço,
 Ben qué n'en fessé pas mestié.
Lou counouissé bessat, li dien moussu Bouyer,
 Un médécin istrui, habilé,
Dount lou pus grand bouenhur es dé si rendu utilisé.
 Noun fagué' un discours délicat,
 Coumo lou premier avocat.
 Puis, la cérémounié fénido,
Lou venguérian prégua dé voulué fa partido
 Doou repas dé nouéço ; flatta
 D'uno pariéro hoounestéta,
 Moussu Bouyer signé pa' en resto,
 Si rendu lou souar à la festo,
 Que saché embelli tour-à-tour
Per soun esprit charman et per sa bouéno himour.

V.

Eri dounc marida ! mai qué proufessien prendre ?
Sia troou sériou per pas coumprendré
Qu'un hommé jouiné et vigourous
Poudié pas resta aquito émé lels bras en crous....
Mi counsiavoun proun d'intra dins lels affaîré,
Aquéou bial m'agradavo gairé.
Ooutrei fés lou coummerço ero clar et ségu.
En suppousan qu'aguessia' agu
Vingt millo francs din vouestro caïsso,
Senso creigné haoussou ni baïsso,
Vous adreïssavia à n'un censaou
Qué fréquentavo vouestr' houstau,
Et li disia en touto franchiso :
Vouéli croumpa dé marchandiso,
Avè de sucrè, de café ?
Viguen un paou, quand n'en vouè ?
— Trento-cinq francs. — N'en douni trento.
— Préné lei. L'affaîré counsento,
Lou censaou vous fasié signa,
Et puis, tout èro termina.

Revendia un paou pus tard de la mumo maniéro

Et remplissia vouestro carriéro

De façoun qu'après quaranto ans

Avia gagna cent millo francs.

Per n'en arriba' aqui foulié un paou dé patienço,

Maï avia travaïa en counsçienço.

Et su d'aquo dègun poudié

Vous tratta dé faribustié.

Nouestré siéclé despui a changea dé méthodo ;

Aro lou coumerço à la modo

Es de vendré vo de croumpa

Touto cavo qu'existo pa.

Vous venoun et vous dien : aï tant dé miefororo

D'oli de lin. Lou *Sémaphoro*

N'a douna lou prex avan-z'hier ;

N'en voulé la mita, lou tier ?

— Va prendrai tout, maï fè mi veïré

Un paou l'échantioun. — Ana mi poudè creïré,

Per cé quès dé la qualita,

Leïs oli en questien soun lei promié cita.

— Es égaou mi sérié agréablé

De saoupré se soun préférablé

A n'aquéli dé moussu Franc.

— Eh ben, pusqué foou parla franc,

Leis oli soun pa' enca' à Marsio.
Va vous pouédi diré à l'ourio,
Arribaran qué din trei mès
Sus d'un bastimen ginouvès :
Maï sé vous languissè d'attendré,
Serè lou maistré dé revendré.
L'affairé si fa, l'achétour
N'en va veïré un aoutré à soun tour,
Li passo lou trata' en douis mots. Dins la jornada
La mumé affairé es repassado
A cinquanto chalan, pui cinquanto nouveou
Si mettoun ouu mumé niveou
Per ouumenta la maniganço;
Maï ven lou jour de l'échéanço !
Alor lou promier achétour
Si présente chez lou vendour
Et li dit : moussu Torticoli
Es pas lou tout, mi fouu mels oli.
— Vouestreis oli, moun cher ami,
Leis aï pa' encaro, excusa mi,
Oouria péno' à coumprendré un gaffoul de la sorto;
Figura-vous qué la récerto
Qué duvié espéli ouu printem
A péri per lou marri tem.

Es un malhur, qué voulè faïré ?
Metten qu'aguen pas fa l'affairé.
— Sacrabiouri coumo l'ana !
Moun cher, crèsi qué couyouna ?
Alor pagua la différenço,
Car avè troou d'intelligenço
Per pas coumprendré qu'âl vendû.
Leis oli an mounta ; s'aguessoun descendu ,
Al la persuatien de creïré
Qué mi séria leou vengu veïré,
Et vous ouriou paga countan ;
A vouestré tour fè n'en boutan.
Car l'a cent persounos qu'attendoun
Emé raisoun, et qué prétendoun
Qué foou régla lou différen.
— Moun ami, siou pa' indifféren
En cé qué dia. Li siou sensiblè ;
Soulamen al pa' un soou, pagua m'es impoussiblè.
— Leis oli an creïssu dé vingt francs per quintaou,
— Va sabi miès qué vous. — Eh ben lou tribunaou
M'entendra, mi fara justici
Et respoundrè doou préjudici.
Lou tribunaou, hiué jour après,
Si trovo réuni per jugea lou proucès ;

Maï recounouissen pas la méthodo nouvello
D'un coumerço parié sens' estré embarrassa,
Dit ouu plaïnen : Moussu, vous farè remboursa

Su lou cuou de Pourechinelo !
Et coumo lou paouré achétour
Es un hommé rempli d'hounour,
Et qué l'aoutré es uno bougralo,
Lou promier crebo su la paio,
Tandis qué l'aoutré, toujours gai,
Et frès coumo lou mès dé maï,
Per si faïré d'aoutrei ressourço,
Countinnué dé véni' à la Bourso ;

Et vesen qué cadun li ven touca la man,
Songeo' à recouyouna quoouqu'un lou lendeman,
En cerquan uno aoutro pratiquo :
Vaqui coumo aquo si pratiquo....

Vous parli pas dei founds, dei rentos, dei actiens,
Dé cinquanto millo inventiens
En l'air, ni dei camin dé ferri,
Mounté l'a tant dé marri ferri,
Qué tout l'an, hiver coumo estiou,
Si foutoun dé coou dé fusieu
A pouu près coumo quan cassavi.
Et pui lei *minos* qu'ouublidavi !

Lei *Tenès* et lei *Mouzaïa*.

Aqui sia leou *désabia*.

Sus d'un bru dé pax vo dé guerro,
Mangea dé pardigaou vo dé poumo dé terro,
Selon qué sia dé bouéno ou dé marrido fé.

Tout aco si creïdo à la fé

Dins un round qu'ès garni per uno man couranto,
Oou mitan dé la Bourso, à la vouas esclatanto
Dé vingt bravei pitoués qu'ant dé parmouns d'infer.

Diria qué tout va soouta en l'air....

Creïdoun en mumé tem en noto dé petrino

Lei camin, lei founds et lei mino,

A vous rendré sourd per siei mès,

Cadun fa dé bru coumo très :

— *J'en donne vingt. — Moi, j'en prends trente'*

— *En voulez-vous encor cinquante ?*

— *Non, partageons le différent.*

— *Il me reste des FIN COURANT.*

— *Voyons, combien ? — Une douzaine.*

— *A cent trois. — Ce n'est pas la peine.*

— *En avez-vous quarante-six ?*

— *J'en offre cinquante, DONT DIX.*

Dont dix ! aqui si qué m'amusoun,

N'a qué prenoun, n'a qué refusoun.

Maï lou pus clar de tout aquo,
Es qué vous roumpoun lou coco,
Qu'ouou préfum d'aqueou boulabaisso
Empebra de haoussou et de baïssou,
Vous senté tout desmémouria,
Et sorté coumo d'hommé èbria....

VIII.

N'en counvendrè émé iou, aqueou genro d'affairé
Franquamen mi cooussavo gairé.
Daïur poudiou-ti fréquenta
Ce qué noumoun eïci la grandou souciéta ?
Eri hoounesté es vrai; maï outro la counscienco,
Fouu avé un paou d'esprit, dé talen et dé scienco,
Per ténì soun rang senso orgui
En si mélan ouou moundé istrui.
Mi fasiou pa' illusien sus tout' aquéli cavo.
Sabiou trouu cé qué mi manquavo,
Et vouliou pa' imita tant dé puous révengu,
Qué crésoun qué tout l'es dégu
Et qué servoun dé pouin dé miro
A l'épigramo, à la satiro,

Per s'estré voulé travesti
En ouublidan lou pouin dé mounté soun parti....
Noun, noun, es pas Chichois qu'ouourié fa uno cougourdo
Ooutant maladrecho, ooutant lourdo !
Eri hommé dé sen ooutan qu'hommé d'hounour.
M'avien parla d'un ben d'uno grando valour
Qu'espéravo quooouqué Messio,
A quatré léguos de Marsio,
Dins un villagi counouissu.
Mi reinsineiri aqui dessu,
Et coumo s'agissié d'uno assez boueno affairé,
Mi décidéri de la faîré.
Intréri doun en poussessien
Dé ma nouvello counditien.
Eri dévengu propriétari.
Après avé chez lou noutari,
Passa l'até counformamen
A l'usagi doou reglamen,
M'ooucupavi dé mei fermagi,
Quand moussu Sabatier, lou mairo doou villagi,
Toumba malaou depuis vingt jour,
Noun digué *bouen souar* per toujours....
Ero' un bravé garçoun, hoounesté, serviciablé
Et parfaitement hounourablé ;

Maï d'un esprit un paou borna.
Sus tout sabié' ooubéï senso saoupré ordouna.
Sans douto ero' un malhur, maï es ben difficile,
Pourriou mumé diré impoussible,
D'atrouba quououqu'un de parfai.
N'érian aqui quand lou Préfè,
Qu'aviou jamaï vis de ma vido,
Mandé' un *expres* à ma bastido
Per mi trasmettré dé sa part
De lou veïré senso retard.
Un ordré d'aquelo naturo
M'intrigavo. Portant voou à la Préféturo,
Diou moun noum et sus lou moumen,
Lou promier magistrat dé moun départamen,
Hommé qué disien fouesso affablé,
Mi prend la man d'un air aimablé,
Mi dit dé mettré moun capeou
Et mi méno dins soun bureou.
Qué tron es eiço ! mi pensavi,
Qué mi voueloun ? Coumo serquavi
A m'expliqua ce que vesiou,
Lou préfè s'aprouchan dé iou,
Mi dit : Moussu Chichois, aguè la coumplaisenço
De m'accorda un moumen d'oudienço :

L'a douis jour vouestré mairo es mouar,
Lou regretti dé tout moun couar.
Hounesté, générous, tranquillé,
Avié toujours fa soun poussiblé
Per aministra sageamen.
S'a pas ruiSSI coumplétamen
Es que din sei fountien dé mairo
Manquavo un paou dé caratéro.

Aro mi foou quoouqu'un qu'à la mouralita
Réunissé la ferméta;
Un hommé intelligent et sagi,
Qu'aguen lou ben estré en partagi,
Disposé dé quoouquei lési
Et per aquo vous al choousi.
Eici que pensa que fagueri,
Moussu Bénédit ? Mi viréri....
Car, véritablamen crésiou

Que lou préfè parlavo à quoouqu'un darrié iou.
L'avié pa' uno amo. Din moun troublé
Eri esglaria, li vesiou doublé,
Tout mi viravo de davan....
Se m'aguessoun jita' un envan
Oou beou mitan dé la peétrino,
Uno pouarto darrié l'esquino,

Un queiroun sus lou nas, sériou pa' esta susprès

Coumo per cé qu'aviou après.

Iou mairo ! ah ! per exemplé, aquélo éro un paou rudo !

Lou préfé mi carmé : Quand n'ouurè l'habitudò,

Mi digué, va trouvaré' aïsa ;

Aro sia' un paou despaisa ;

Maï dins un mès, sigué tranquilé,

Ren per vous sera difficilé,

Et serés un mairo parfait.

Remerciegueri lou préfé.

Doqu moumen qu'éro' ensin, l'avié plus ren à diré,

Ero un hommé sèriou, oourié pas vougu riré :

Avié l'expérienço et pùsqu'avié jugea

Qu'aviou ce qué foulié per mi desbroulegea,

Partéri per mi mettré à l'obro.

Ero pa'un travaï de manobro

Cé que foulié faïré. D'abord,

Leïs habitan quérout d'accord,

Ooutreï coou per la politiquo,

Sérout fouar divisa despui la Républiquo.

Leï rapproucheri paou à paou

A forço de counseou et d'honesté prépaou.

Cadun déli oublihan et rancuno et couléro

Mi régardé coumo soun pero.

Foulié per coumpléta mei bouéneis intentiens
D'aoutreïs améliouratiens,
Car, quasi tout ero en dérouto :
Lou camin qué suivié jusqu'à la grando routo
Ero impraticablé. La fouen
Plaçado sus lou Cous rageavo plus. Lou pouen
Que passavo sus la rivièro
Sero dè mouli. La carrièro
Que de moussu Martin aribo à moun oustaou
Ero crévelado de traou,
Remplido de fumié, de petros, de bouscagi.
Faguéri nétégea, restabli lou passagi,
Répara lou camin et lou pouen à mei frès.
Puis, quand lou pus gros sigué lès
Soungéri à mi rendré aimablé.
Après l'utilé l'agréablé.
Din l'intèrès dei jouineïs gens
La plupart fouart intelligents,
Que mespresavoun pas la danso,
Dreïsseri per la circonstanço
Un hengard dins ma prouprièta
Mounté poudien veni soouta,
Lou dimengé et lei festo émé lei jouineïs fïos,
Souto leis ueïs de sei famios.

Despuis per fairé hounour à moun endret nouveou
AI establi quatrè pareou,
En dounan cent escus à chaquo maridado,
Et la coumuno ooussi, coumo l'aï reparado !
Lei pouarto, lei cleda, lei muraïo et lou soou,
Tout es courous et flamé noou....
Quant à l'éducatien, la pus bello dei cavo,
Libro émé iou de touto entravo,
S'estendé ei pichouns coumo ei grands,
Et juguariou dex millo francs
Qué la bessai pas très villagi
Mounté leis escouliers attentifs, doux et sagi,
Sachoun miés escriouré et légi :
Mai es pas lou tout, ai choousi
Parmi tout aquelo jouinesso
Cent vouas pleino d'escla, de forço et de souplesso,
Et n'ai fa'un chur dei pus rounflants.
S'entendia surtout leis enfants,
Diria de roussignoou qué cantoun !...
Pui à la grand'messo, quand partoun
Et qu'entounoun *l'élevatien*,
Lou cura, moussu Rey, es din l'admiratien.
Que brave hommé ! lai fa presen d'un beou calici,
D'un ornamen tout d'or per célébra l'oouffici

Din lei grandei cérémounié,
Coumo en lué n'a pas soun parié.
Enfin va pouèdi diré en touto moudestio,
Car almi galré la sarrio;
Ai tant fa per moun cher endrè,
Queici cadun per iou voudrié fa l'aoubré dré.
Mi venoun pui touqua l'ooubado,
M'executoun dé sérénado,
Mi counsidèroun coumo un diou,
Oou pouin que sé va permettiou
Mi mettrien dins un tabernaclé....
Et quand pensi qu'ès vous qu'avé fa aqueou miraclé,
Qué m'ourié dit la quatorzé ans,
Iou lou darrié dei mooufatans,
« Seras mairo d'uno coumuno ! »
L'ouriou dit sia' un *taroun*, vovagea dins la luno :
Hurousamen què venguéria,
Que doou soou mi rabaïeria,
Qué per vouestreïs boueneïs maximo,
Mi renderia digné d'estimo,
Et fagueria de iou un hommé intelligent !!!...
Tenè, quan ouriou tout l'argent
Deis promièrs négociants d'ou moundé,
Voueli que lou ciel mi counfoundé

Se crefriu pousqu m'acquitta
Envers vouestreis counseou, envers vouestro bounta.
L'a ges d'équivalent per l'hommé que vous douno
Lei mouyens d'outéni talen, succès, courouno,
Et que per sa paraoulo unido à sels escri,
Curtivo vouestré couar ooutant que vouestré espri.
Tamben ma vido entiero es a vouestré servici;
Parla, sus d'un mot, v'ooubéissi,
Loousa mi se voulè, vo fè mi la liçoun,
V'escoutaraï toujours coumo un bravé garçoun.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVERTISSEMENT	vij
GUSTAVE BÉNÉDIT	3
PRÉFACE	51
CHICHOIS VO LOU NERVI DE MOUSSU LONG. . . .	71
LA COUNVERSIEN DE CHICHOIS	93
CHICHOIS OOU COUNSERVATOIRO.	125
CHICHOIS OOU THIA TRE FRANÇAIS	147
CHICHOIS A L'OUPERA.	193
CHICHOIS OOU CLUB	225
CHICHOIS ARRIBA	261



MARSEILLE

BARLATIER-FEISSAT PÈRE ET FILS

Rue Venture, 19.

”

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS

(CERCLE ARTISTIQUE)

G. BÉNÉDIT

CHICHOIS

LA POLICE CORRECTIONNELLE

CONTES — ÉPITRES — PIÈCES INÉDITES.

TOME PREMIER.



MARSEILLE

LIBRAIRIE NOUVELLE

1, Rue Paradis.

1879

MARSEILLE

BARLATIER-FEISSAT PÈRE ET FILS

Rue Venture, 19.



